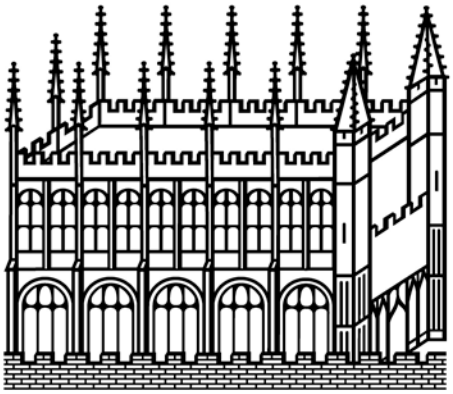


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E

242

UNS. 158 i. 21

FINTRAY HOUSE

LIBRARY.

E
242

UNS. 158 i. 21

LES ŒUVRES DE M. L'ABBÉ DE SAINT RÉAL.

NOUVELLE ÉDITION,

Rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME QUATRIÉME.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez NYON, fils, Libraire, à l'Occaſion.

M D C C X L V.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
13 FEB 1952
OF OXFORD

TABLE DES TRAITÉS CONTENUS

Dans ce Quatriéme Volume.

CONJURATION des Eſpagnols contre la République de Veniſe, en l'année MDCXVIII. Page 1

TRAITE'S DE LITTERATURE ET DE CRITIQUE.

PANEGYRIQUE de la Régence de Madame Royale, MARIE-JEANNE-BAPTISTE DE SAVOYE, prononcé dans l'Académie de Turin le 13 Mai 1680. veille de la Majorité

TABLE.

de Son Alteſſe Royale, 109
II. *Lettre*, ſur l'Etude & ſur les Sciences, 135
III. *Lettre*, ſur l'utilité des Sciences, à M. le C. D. B. 142
IV. *Lettre*, ſur les Auteurs anciens, à M. D. S. A. 146
V. *Lettre*, ſur le mauvais goût du Public, &c. à M. D. S. 153
VI. *Lettre*, contre la Traduction de l'Hiſtoire du Concile de Trente, par M. Amelot de la Houſſaie. Extrait d'une Lettre écrite de Paris à l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres*, du 27 Octobre 1685. 157
Réponſe de Monſieur Amelot de la Houſſaie, écrite au même Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres*, du 7 Décembre 1685. 162
Réponſe à Monſieur Amelot, 167
Lettre de Richard Simon, à M. S. C. D. L. ſur l'Hiſtoire du Concile de Trente, 177
VII. De la *Critique*, à Monſieur ***. 185
INTRODUCTION, 185
I. *Chapitre.* Quels Livres il eſt permis

TABLE.

de critiquer, 188
II. *Chapitre.* S'il eſt permis de critiquer les Morts, 203
III. *Chapitre.* De la Critique des Auteurs vivans, 212
IV. *Chapitre.* Que la Critique doit être inconteſtable, 218
V. *Chapitre.* Qu'il ne faut pas outrer la Critique, 222
VI. *Chapitre.* Que la Critique ne doit pas être trop indulgente, 237
VII. *Chapitre.* Que la Critique doit être modeſte, 249
VIII. *Chapitre.* Que la Critique ne doit pas être flateuſe, 268
IX. *Chapitre.* Que la Critique ne doit pas être outrageuſe, 274
X. *Chapitre.* Qui eſt l'Auteur des Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue, 288
XI. *Chapitre.* Qu'un Critique doit être irrépréhenſible, 308
XII. *Chapitre.* De la Prononciation, 337
XIII. *Chapitre.* De la Ponctuation, 345
XIV. *Chapitre.* Que la Critique ne doit pas être ridicule, 350

TABLE.

XV. *Chapitre.* De la réputation des livres en France, 358
VIII. *Lettre.* Apologie de l'Abbé de la Trappe, à Monſieur le M. D. B. 367

Fin de la Table.

CONJURATION

SUITE DES TRAITÉS HISTORIQUES.

CONJURATION DES ESPAGNOLS *contre la République de Veniſe*, EN L'ANNÉE M DC XVIII.

DE toutes les entrepriſes des hommes, il n'en eſt point de ſi grandes que les Conjurations. Le courage, la prudence, & la fidélité, qui ſont également requiſes dans tous ceux qui y ont part, ſont des qualités rares de leur nature; mais il eſt encore plus rare de les trouver toutes dans une même perſonne. Comme on ſe flate ſouvent d'être aimé plus qu'on ne l'eſt, ſur-tout quand on mérite de l'être, & qu'on a pris ſoin de ſe faire aimer, quelques Chefs de Conjuration ſe repoſent

entiérement ſur l'affection que leurs Conjurés ont pour eux ; mais il n'y a guéres d'amitiés qui ſoient plus fortes que la crainte de la mort. Que ſi cette affection eſt violente, elle prévient le jugement dans les rencontres inopinées : elle n'eſt pas accompagnée de la diſcrétion néceſſaire ; & la plûpart des gens, qui veulent extrêmement quelque choſe, témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré eſt ſi éclairé, qu'il n'y ait aucune indiſcrétion à craindre de ſa part, il ne s'engage jamais ſi fortement d'affection, que les autres. Il connoît trop l'étendue & la vraiſemblance du péril où il s'eſt expoſé, & les divers partis qu'il peut prendre pour s'en dégager : il voit enfin, que les avantages qu'il peut tirer de l'entrepriſe ſont incertains ; & que, s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle eſt faite, ſa récompenſe eſt aſſurée. D'ailleurs, la plus grande partie de la capacité des hommes n'eſt fondée que ſur leur expérience, & ils raiſonnent rarement juſte dans la premiere affaire qui leur paſſe par les mains. Les plus ſages ſont ceux, qui profitent des fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des lumieres & des conſéquences pour ſe gouverner mieux à l'avenir. Mais comme il n'y a aucune comparaiſon, ſoit pour le péril, ſoit pour la difficulté, entre une Conjuration, & quelque autre affaire

que ce ſoit, quelque expérience qu'on ait en toute autre matiere, on n'en ſauroit tirer aucune lumiere ni conſéquence certaine, pour ſe bien conduire dans une Conjuration. Pour n'y faire point de faute conſidérable, il ſeroit néceſſaire d'avoir déja été d'une autre ; mais il eſt rare qu'un même homme ſoit de deux en ſa vie. Si la premiere réuſſit, les avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus beſoin de s'expoſer au même hazard. Si elle ne réuſſit pas, il y périt ; ou s'il échape, il n'arrive guéres, qu'il veuille courir le même riſque une ſeconde fois. Il faut ajouter à ces inconvéniens, que quelque haine qu'on ait pour les Tyrans, on s'aime toujours plus ſoi-même, qu'on ne hait les autres : Que ce n'eſt pas aſſez que des Conjurés ſoient fidéles, ſi chacun d'eux n'eſt perſuadé que ſes Compagnons le ſont auſſi : Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les terreurs paniques, & aux plus ridicules imaginations, dont ils peuvent être ſuſceptibles, de même qu'aux difficultés les plus ſolides qui ſe rencontrent dans ſon entrepriſe ; parce que les unes & les autres ſont également capables de la ruiner : Qu'un mot dit pour un autre ſujet, un geſte fait ſans deſſein, peuvent faire croire qu'on eſt trahi, & précipiter l'exécution : Qu'une circonſtance du tems ou du lieu, qui ne ſera

d'aucune importance, ſuffit quelquefois pour effrayer les eſprits, par cette ſeule raiſon qu'elle n'aura pas été prévue : Que de la maniere que les hommes ſont faits, il leur ſemble toujours qu'on devine leur ſecret, ils trouvent des ſujets de croire qu'ils ſont découverts dans tout ce qui ſe dit & qui ſe fait devant eux, & qui ſe ſent coupable, prend tout pour lui. Si toutes ces difficultés ſont preſque inſurmontables dans les Conſpirations, qui n'ont pour but que la mort d'une ſeule perſonne, que ſera-ce dans celles, qui en attaquent un grand nombre à la fois, qui tendent à l'uſurpation d'une Ville ou d'un Etat entier, & qui par cette raiſon demandent beaucoup plus de tems pour les diſpoſer, & plus de gens pour les exécuter ? Ces conſidérations m'ont toujours fait regarder ces ſortes d'entrepriſes, comme les endroits de l'Hiſtoire les plus moraux & les plus inſtructifs ; & c'eſt auſſi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuration qu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe fit contre cette République, il y a environ cinquante-ſix ans. Je ne ſçais ſi mon jugement eſt ſéduit par l'amour du ſujet que j'ai pris à traiter ; mais j'avoue ingénuement, qu'il me ſemble qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la prudence dans les affaires du monde, & ce qu'y peut le hazard, toute l'étendue de

l'eſprit humain, & ſes bornes diverſes, ſes plus grandes élévations & ſes foibleſſes les plus ſecrettes, les égards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les hommes, la différence de la bonne ſubtilité avec la mauvaiſe, de l'habileté avec la fineſſe. Et ſi la malice n'eſt jamais plus haïſſable, que lorſqu'elle abuſe des choſes les plus excellentes, on en concevra ſans doute beaucoup d'horreur par cette Hiſtoire, quand on y verra de très-grandes qualités employées pour une fin déteſtable. Ainſi jadis un ſage Grec, voyant un criminel ſoutenir une fauſſeté au milieu des tourmens, avec une conſtance merveilleuſe, ne put s'empêcher de s'écrier, *O ! le malheureux ! qui fait ſervir une ſi bonne choſe à un uſage ſi mauvais !*

Le différend de Paul V. & de la République de Veniſe, ayant été terminé par la France, en conſervant au S. Siége l'honneur qui lui eſt dû, & aux Vénitiens la gloire qu'ils méritoient, il n'y avoit que les Eſpagnols qui euſſent ſujet de s'en plaindre. Comme ils s'étoient déclarés pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de ſoumettre les Vénitiens par les armes, ils furent irrités de ce qu'il avoit preſque traité ſans leur participation. Mais ayant pénétré le ſecret de l'accommodement, ils connurent qu'ils n'avoient pas

ſujet de ſe plaindre de lui ; & que le mépris, qu'on avoit témoigné pour eux dans cette affaire, venoit du côté de la République. C'étoit le Sénat, qui avoit voulu les exclure en quelque ſorte de la Médiation. Il prétendit qu'ils ne pouvoient être Arbitres, après avoir montré tant de partialité. Quelque reſſentiment qu'ils euſſent de cette injure, ils ne le témoignerent point pendant qu'Henri IV. vécut. Les obligations que ce Prince avoit aux Vénitiens étoient trop connues, & le ſoin qu'il avoit pris de leurs intérêts dans leur différend avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Mais ſa mort ayant mis les Eſpagnols en liberté, il ne fallut plus qu'un prétexte.

Une Troupe de Pirates, nommés les Uſcoques, s'étoient établis dans les Terres que la Maiſon d'Autriche poſſéde ſur la Mer Adriatique, & qui ſont contigues aux Vénitiens. Ces Brigands, ayant fait un nombre infini de violences aux Sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce Pays, & depuis Empereur. C'étoit un Prince fort religieux ; mais ſes Miniſtres partageoient le butin avec les Uſcoques : & comme ils étoient dévoués à la Cour d'Eſpagne, ils ſe ſervirent de cette occaſion pour la venger des Vénitiens. L'Empereur Mathias, touché

des juſtes plaintes de la République accommoda cette brouillerie à Vienne, au mois de Février de l'année mil ſix cent douze ; mais cet accord fut ſi mal obſervé du côté de l'Archiduc, qu'il en fallut venir à une Guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages que les Eſpagnols s'étoient promis. Les Vénitiens reparérent aiſément par leur conduite les pertes qu'ils firent dans quelques petits combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient ſoutenir cette Guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit preſſé par l'Empereur de faire la Paix ; parce que le Grand-Seigneur menaçoit la Hongrie ; & il avoit beſoin d'épargner des ſommes conſidérables, pour favoriſer ſon élection au Royaume de Bohême, qui fut faite bientôt après. Les Eſpagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la Guerre ; mais Charles-Emanuel, Duc de Savoie, à qui ils la faiſoient en même tems, ne leur permettoit pas de ſéparer leurs forces : & comme ce Duc recevoit de la République des ſecours conſidérables en argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conſeil d'Eſpagne étoit fort indigné de trouver les Vénitiens en tête par-tout. Le Génie doux & paiſible du Roi Philippe III. & du Duc de Lerme ſon Favori, ne leur ſuggéroit aucune

voie pour ſortir de cet embarras ; mais un Miniſtre, qu'ils avoient en Italie, & qui n'étoit pas ſi modéré qu'eux, entreprit de les en tirer. C'étoit Dom Alphonſe de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambaſſadeur ordinaire à Veniſe, l'un des plus puiſſans Génies & des plus dangereux Eſprits, que l'Eſpagne ait jamais produits. On voit par les Ecrits qu'il a laiſſés, qu'il poſſédoit tout ce qu'il y a dans les Hiſtoriens anciens & modernes qui peut former un Homme extraordinaire. Il comparoit les choſes qu'ils racontent avec celles qui ſe paſſoient de ſon tems. Il obſervoit exactement les différences & les reſſemblances des Affaires, & combien ce qu'elles ont de différent, change ce qu'elles ont de ſemblable. Il portoit d'ordinaire ſon jugement ſur l'iſſue d'une entrepriſe auſſi-tôt qu'il en ſavoit le plan & les fondemens. S'il trouvoit par la ſuite, qu'il n'eût pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude il avoit compris quelles ſont les voies ſures, les véritables moyens, & les circonſtances capitales, qui préſagent un bon ſuccès aux grands deſſeins, & qui les font preſque toujours réuſſir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation, & d'obſervation des choſes du monde, l'avoit élevé à un tel

point de ſagacité, que ſes conjectures ſur l'avenir paſſoient preſque dans le Conſeil d'Eſpagne pour des Prophéties. A cette connoiſſance profonde de la nature des grandes Affaires étoient joints des talens ſinguliers pour les manier : Une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable : Un inſtinct merveilleux pour ſe connoître en hommes : Un air toujours gai & ouvert, où il paroiſſoit plus de feu que de gravité, éloigné de la diſſimulation juſqu'à approcher de la naïveté : Une humeur libre & complaiſante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyoit la pénétrer : Des manieres tendres, inſinuantes, & flateuſes, qui attiroient le ſecret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir : Toutes les apparences d'une entiere liberté d'eſprit dans les plus cruelles agitations.

Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient alors en poſſeſſion de gouverner les Cours où ils étoient envoyés, & le Marquis de Bedemar avoit été choiſi pour Veniſe, dès l'année mil ſix cent ſept, comme pour le plus difficile des Emplois étrangers, & dans lequel on ne peut s'aider de Femmes, de Moines, ni de Favoris. Le Conſeil d'Eſpagne étoit ſi content de lui, que quelque beſoin qu'on en eût ailleurs, on ne pouvoit même après ſix ans ſe réſoudre à le rapeller. Ce long ſéjour lui

donna le tems d'étudier les Principes de ce Gouvernement, d'en démêler les plus ſecrets reſſorts, d'en découvrir le fort & le foible, les avantages & les défauts. Comme il vit que l'Archiduc ſeroit obligé de faire la paix; & qu'elle ne pouvoit être que honteuſe pour eux, parce que le tort étoit de leur côté, il réſolut d'entreprendre quelque choſe pour la prévenir. Il conſidéra que, dans l'état où Veniſe ſe trouvoit, il n'étoit pas impoſſible de s'en rendre Maître avec les intelligences qu'il y avoit, & les forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épuiſée d'armes, & plus encore d'hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été ſi belle, jamais le Sénat ne s'étoit cru ſi redoutable & ne craignit moins. Cependant, cette Flotte invincible ne pouvoit preſque s'éloigner de la Côte d'Iſtrie, qui étoit le Siége de la Guerre. L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche, & il n'y avoit rien à Veniſe qui pût s'oppoſer à une deſcente de l'Armée Navale d'Eſpagne. Pour rendre cette Deſcente plus ſure, le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Poſtes principaux, comme la Place de Saint Marc, & l'Arſenal: & parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville ſeroit dans une tranquillité parfaite, il jugea à propos de faire mettre le feu en même tems dans tous les

endroits qui en étoient le plus ſuſceptibles, & qu'il ſeroit plus important de ſecourir. Il ne voulut pas en écrire d'abord en Eſpagne. Il ſavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer ſur ces ſortes d'affaires, que lorſqu'elles ſont ſi avancées, qu'il ne reſte plus, pour les exécuter, que d'être aſſuré de leur aveu, ſi on réuſſit. Il ſe contenta de marquer au Duc d'Uſede, principal Sécrétaire d'Etat, que voyant la honte que la Maiſon d'Autriche recevoit dans la Guerre du Frioul, par l'inſolente conduite des Vénitiens : & que toutes les voies d'accord, qui avoient été priſes à Vienne & ailleurs, étoient ignominieuſes; il croyoit être dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidéle à recourir aux voies extraordinaires, pour préſerver ſon Prince & ſon Pays d'une infamie autrement inévitable; que ce ſoin le regardoit particuliérement, à cauſe de l'Emploi qu'il exerçoit, dans lequel ayant ſans ceſſe devant les yeux les ſources du mal auquel il falloit remédier, perſonne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit être ce reméde; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce devoir, d'une maniere qui fût digne du zéle qu'il avoit pour la Grandeur de ſon Maître. Le Duc d'Uſede, qui le connoiſſoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord que ce diſcours couvroit quelque projet également

important & dangereux ; mais comme les gens ſages n'entrent point en connoiſſance de ces ſortes de choſes, qu'ils n'y ſoient forcés, il ne communiqua point ſa penſée au premier Miniſtre, & il répondit au Marquis de Bedemar en termes généraux, qu'il louoit ſon zéle, & qu'il ſe remettoit du reſte à ſa prudence accoutumée. Le Marquis, qui n'attendoit pas d'autre réponſe, ne fut point ſurpris d'en recevoir une ſi froide : il ne ſongea plus qu'à diſpoſer ſon deſſein, en ſorte qu'il pût s'aſſurer d'être avoué.

Il n'y eut jamais de Monarchie ſi abſolue dans le Monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Veniſe gouverne cette République. On y fait une différence infinie juſques dans les moindres choſes entre les Nobles, & ceux qui ne le ſont pas. Il n'y a que ces Nobles, qui puiſſent commander dans tous les Pays qui en dépendent. Les plus grands Seigneurs, & les premiers Magiſtrats de ces Pays, vivent avec eux comme avec des Souverains, plûtôt que comme avec des Gouverneurs ; & ſi la République donne quelquefois les premieres Charges de ſes Armées à des étrangers, c'eſt toujours à des conditions, qui les engagent à ſuivre néceſſairement les ſentimens du Généraliſſime Vénitien, & qui ne leur laiſſent en effet que le ſoin de l'exécution. Comme il n'y a point

de prétexte ſi plauſible que la Guerre pour charger le Peuple, celle des Uſcoques donnoit aux Nobles qui en avoient la conduite une belle occaſion de s'enrichir. Elle étoit d'une dépenſe exceſſive. Outre l'argent qui alloit en Piémont, il fallut dans la ſuite entretenir preſque une troiſiéme Armée en Lombardie, contre le Gouverneur de Milan, qui menaçoit toujours de faire quelque diverſion en faveur de l'Archiduc. La juſtice de la cauſe de la République rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles vexations, & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les ſouffrir. Elles monterent à un tel point, que le Marquis de Bedemar put raiſonnablement s'aſſurer, que la Révolution qu'il méditoit ſeroit d'abord auſſi agréable aux petites gens, qu'elle ſeroit funeſte aux Grands. Il y avoit même parmi ces Grands beaucoup de perſonnes, qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partiſans de la Cour de Rome. Les uns, qui faiſoient le plus grand nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irrités de ce que la République avoit été gouvernée contre leurs conſeils pendant leur querelle avec cette Cour. Ils étoient diſpoſés à tout faire, & à tout ſouffrir, pour ôter l'autorité des mains de ceux qui l'avoient, & ils auroient regardé avec joie les malheurs de l'Etat, comme les fruits d'une

conduite qu'ils n'avoient pas approuvée. Quelques autres, ſimples & groſſiers, vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relâché de ſes prétentions dans l'accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par politique, & que s'il y avoit lieu à quelque reſtriction mentale dans cette affaire, il étoit à craindre que l'excommunication ne ſubſiſtât comme auparavant dans l'intention de ſa Sainteté. De ce nombre étoient quelques Sénateurs, auſſi pauvres des biens de la fortune que de ceux de l'eſprit, leſquels ſervirent beaucoup dans la ſuite aux deſſeins du Marquis de Bedemar, après qu'il leur eut perſuadé, à force de leur faire du bien, que depuis cette affaire, on ne pouvoit plus être Vénitien en ſureté de conſcience.

Quelque rigoureuſes défenſes qui ſoient faites aux Nobles d'avoir commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des moyens pour faire des liaiſons étroites avec les plus mal-aiſés & les plus mécontens. S'ils avoient quelque proche Parente dans des Couvens, quelque Courtiſanne, ou quelque Eccléſiaſtique affidé, il achetoit la connoiſſance de ces perſonnes à quelque prix que ce fût; & il leur faiſoit des préſens, qui ne laiſſoient pas d'être de grande valeur, quoique ce ne fuſſent d'ordinaire que des

curioſités des Pays étrangers. Ces libéralités faites ſans néceſſité firent penſer à ceux qui les recevoient, qu'ils pouvoient s'en attirer de plus conſidérables. Dans cette vue, ils ſatisfirent pleinement ſa curioſité ſur toutes les choſes dont il s'informa d'eux : ils prirent ſoin de s'informer eux-mêmes de celles qu'ils ne ſçavoient pas aſſez bien pour répondre à ſes demandes ; & ſa reconnoiſſance ſurpaſſant leur attente, ils n'eurent point de repos qu'ils n'euſſent engagé leurs Patrons dans ce commerce. Il faut croire que la néceſſité en fut cauſe, & que ces Nobles ne purent voir ſans envie des perſonnes entiérement dépendantes d'eux devenues plus riches qu'eux par des préſens qui n'étoient faits qu'à leur conſidération. Mais quoi qu'il en ſoit, depuis ce tems, il n'y eut plus de délibération du Sénat, qui fût ſecrette pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne ; il étoit averti de toutes les réſolutions qui s'y prenoient ; & les Généraux de l'Archiduc ſçavoient celles qui regardoient la Guerre, avant que ceux de la République euſſent l'ordre de les exécuter.

Avec ces intelligences, il falloit à l'Ambaſſadeur un nombre conſidérable de gens de Guerre, pour réuſſir dans ſon entrepriſe ; mais comme il y avoit une puiſſante Armée Eſpagnole en Lombardie, il ne craignit pas

de manquer d'hommes, pourvu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ſes deſſeins. Le Marquis d'Inojoſa, qui l'étoit alors, avoit des liaiſons trop étroites avec le Duc de Savoie, pour y entendre. Il venoit de ſigner le Traité d'Aſt, dont la France & les Vénitiens avoient été Médiateurs entre ce Prince & lui. L'Ambaſſadeur, qui ſavoit que cette Négociation ne ſeroit pas approuvée en Eſpagne, y écrivit pour le faire rapeller ; & ſollicita en même tems D. Pedre de Tolede, Marquis de Villefranche, ſon intime ami, de briguer le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de partir inceſſamment, pour aller prendre la place d'Inojoſa, ſur la fin de l'année mille ſix cent quinze ; & il ne fut pas plûtôt arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Veniſe par le Marquis de Lare. L'Ambaſſadeur communiqua ſon projet à ce Marquis, de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agréer, & il le chargea principalement de ſavoir ſi le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cent hommes de ſes meilleures troupes quand il ſeroit tems. D. Pedre, charmé de la grandeur de l'entrepriſe, réſolut de la ſeconder, autant qu'il pourroit le faire ſans s'expoſer à une ruine certaine, ſi elle manquoit. Il dépêcha une ſeconde fois le Marquis de Lare à Veniſe, pour en aſſurer

l'Ambaſſadeur

l'Ambaſſadeur ; mais en même tems, il le pria de conſidérer qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les hommes qu'il demandoit, ſans les choiſir extrêmement ; & que s'ils venoient à périr, il ſeroit inexcuſable d'avoir expoſé à un danger ſi conſidérable tout ce qu'il y avoit de plus braves Soldats dans ſon Armée ; qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il les choiſiroit ſi bien qu'il répondroit d'eux comme de lui-même.

Rien n'étoit plus important pour le deſſein de l'Ambaſſadeur, que d'empêcher toute ſorte d'accommodement. Dans cette vue, il obligea le Marquis de Lare à faire des propoſitions de paix fort déraiſonnables au Sénat, de la part du Gouverneur de Milan. Le Sénat y répondit avec indignation, comme ils avoient prévu, & ne voulut point entrer en Négociation avec eux. D. Pedre n'oublia rien auſſi de ſon côté, pour aigrir davantage les choſes. Le Duc de Mantoue étoit peu diſpoſé à accorder le pardon de ſes Sujets rebelles, qu'il avoit promis par le Traité d'Aſt : on l'encouragea à s'obſtiner ſur cet article, & à continuer les exécutions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propoſitions au Duc de Savoie pour l'accompliſſement de ce Traité, qu'on ſçavoit bien qu'il n'accepteroit pas ; & on s'ex-

cuſa de déſarmer après lui, comme on le devoit, ſous prétexte de la guerre de Frioul, où l'Eſpagne ne pouvoit plus ſe diſpenſer avec honneur de prendre parti. L'armée Vénitienne avoit paſſé le Lizonzo, & aſſiégé Gradiſque, capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conſeil d'Eſpagne, qui avoit paru neutre juſqu'alors, voyant qu'on vouloit dépouiller ce Prince, menaça de ſe déclarer. En ce tems prit fin la méſintelligence, qui étoit dans la Maiſon d'Autriche entre la branche d'Eſpagne & celle d'Allemagne, depuis le différend du fils & du frere de Charles-Quint pour la ſucceſſion de l'Empire. L'intérêt, que les Eſpagnols prirent en cette guerre, fut la premiere marque de cette reconciliation. D. Pedre fit avancer le Meſtre-de-camp Gambalotta, auprès de Creme, avec des Troupes; & il fit monter vingt-quatre piéces de batterie à Pavie, qui, à ce qu'il publioit, devoient bientôt accompagner un corps de huit mille hommes commandés par D. Sanche de Lune. D'autre côté, le Vice-Roi de Naples, qui croiſoit la Méditerranée avec la flotte d'Eſpagne, menaçoit d'attaquer le Duc de Savoie par Ville-franche. Il fermoit le chemin à tous les ſecours qui venoient par mer à la République, & il ſe mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le golfe, pour tenir en échec la flotte de Veniſe.

Les Miniſtres Vénitiens, ayant déclamé dans toutes les Cours contre la violence de ce procédé, le Marquis de Bedemar entreprit de le juſtifier. Il crut même, qu'il étoit important pour ſon deſſein de renverſer les fondemens de la vénération que toute l'Europe avoit depuis tant de ſiécles pour cette République, comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette liberté avoit été nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais, à l'occaſion du différend avec le Pape, par pluſieurs Ecrits qui paſſoient encore pour invincibles, quoique le parti contraire n'eût pas manqué d'habiles gens qui y avoient répondu. L'Ambaſſadeur, s'étant mis à les examiner de nouveau, réfuta en peu de chapitres les nombreux volumes des Auteurs Vénitiens, ſans faire l'honneur à un ſeul de le nommer. Et comme il n'y a point de queſtion ſur les matieres de cette nature, qu'un habile homme ne puiſſe rendre problématique, ſous prétexte d'établir le droit des Empereurs ſur Veniſe, il fit voir que l'indépendance de cette République n'étoit qu'une chimere, auſſi bien que ſon empire ſur la Mer. Comme il n'étoit pas néceſſaire pour ſon but, qu'il fût connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier ſi adroitement, qu'on n'a point ſçu pendant ſa vie qu'il y eût part. Il paroît étrange qu'on

ne l'en ſoupçonnât pas ; mais il eſt à croire que les Vénitiens ne le connoiſſoient pas encore bien. Ces manieres vives & emportées, qui étoient les ſeules qu'il faiſoit paroître, ne leur permettoient pas de penſer qu'un homme d'un caractere ſi impétueux pût être l'Auteur d'une Satyre d'Etat du plus grand rafinement de délicateſſe. L'équité & la bonne-foi ſembloient y régner par-tout ; & les déclamations contre les attentats des Vénitiens, qui y étoient mêlées, étoient exprimées dans les termes d'une modération apparente, qui ſuffiſoit ſeule pour les rendre plauſibles. Cet ouvrage, qui avoit pour titre *Squittinio della Liberta Venetta*, fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le ſoupçon tomba naturellement ſur la Cour de Rome, à cauſe des Ecrits précédens. Les ſçavans du Sénat crurent que tout le monde en ſentoit la force comme eux : ils s'en effrayerent plus qu'ils n'auroient fait de la perte d'une bataille ; & Frà-Paolo eut ordre de l'examiner. Cet homme, qui s'étoit joué des autres Ecrivains du parti contraire, déclara, qu'il ne falloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclairciſſant des choſes qu'il étoit plus à propos de laiſſer enſevelies dans les ténébres de l'antiquité ; que ſi pourtant le Sénat jugeoit qu'il fût de la dignité de la

République de ſe reſſentir de cet outrage, il ſe chargeoit de mettre la Cour de Rome en ſi grande peine de ſe défendre, qu'elle ne penſeroit plus à attaquer. Cet avis, qui fut ſuivi dans la premiere chaleur du reſſentiment, donna la joie à Frà-Paolo de publier ſa chere Hiſtoire du Concile de Trente, qui n'auroit paru de ſa vie ſans cette occaſion.

Cependant, la campagne de l'année mil ſix cent ſeize s'étant paſſée ſans avantage conſidérable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Vénitiens, qui ne vouloient pas expoſer, au hazard d'une ſeconde, la gloire qu'ils avoient acquiſe, donnerent pouvoir à Gritti, Ambaſſadeur de Veniſe à Madrid, de renouer la négociation. Les Eſpagnols, indignés de la réſiſtance qu'ils avoient trouvée, firent des propoſitions ſi déraiſonnables, qu'elles n'eurent point de ſuite. Gradiſque demeura bloquée. On continua de ſe battre pendant l'hiver, & les armées ſe mirent en campagne au printems avec une ardeur, qui promettoit de plus grands ſuccès que ceux de l'année précédente. La Tréve de Hollande ayant rendu inutiles la plupart des troupes de cet Etat, & réduit les Aventuriers François & Allemans à chercher de l'emploi ailleurs, les Comtes de Naſſau & de Lieveſtein amenerent huit mille hommes

Hollandois ou Walons au ſervice de la République. Les Eſpagnols firent de grandes plaintes au Pape de ce que les Vénitiens expoſoient l'Italie à l'infection de l'héréſie par le commerce de ces gens de guerre; mais l'Ambaſſadeur Vénitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'intérêt de la Religion qui faiſoit parler les Eſpagnols, que la douleur de voir deux grandes Républiques unir leurs forces contre eux.

Le Marquis de Bedemar eût été bien embarraſſé, ſi le Pape eût obligé les Vénitiens à licencier ces Hérétiques. Comme la plupart des gens de guerre n'ont que leur profit en vue, quand ils ſervent un Prince étranger, il eſpéroit d'engager les Chefs de ces troupes mercénaires dans ſon deſſein, moyennant quelque ſomme, & ſur l'eſpérance du pillage de Veniſe. Il jetta les yeux pour négocier cette affaire ſur un nommé Nicolas de Renault, homme de ſçavoir & de tête, & qui étoit réfugié à Veniſe pour quelque ſujet qu'on n'a jamais pu découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit vu depuis longtems chez l'Ambaſſadeur de France, où il demeuroit. Dans quelques converſations, que le hazard leur fit avoir enſemble, Renault le connut pour être auſſi habile homme qu'on le croyoit; & le Marquis, qui étoit bien aiſe d'avoir à lui chez l'Ambaſſadeur de

France un ami de ce caractere, avoit fait une liaiſon étroite avec Renault. Quoique cet homme fût extrêmement pauvre, il eſtimoit plus la vertu que les richeſſes; mais il aimoit plus la gloire que la vertu; & faute de voies innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en étoit point de ſi criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit appris dans les Ecrits des Anciens cette indifférence ſi rare pour la vie, & pour la mort, qui eſt le premier fondement de tous les deſſeins extraordinaires; & il regretoit toujours ces tems célébres, où le mérite des Particuliers faiſoit la deſtinée des Etats, & où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de moyens ni d'occaſions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit beſoin d'nn homme à qui il pût confier entierement la conduite de ſon entrepriſe, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté ſur lui, dès la premiere penſée qu'il en avoit eue. Renault ſe tint plus obligé de cette aſſurance, qu'il n'auroit fait de toutes les louanges imaginables. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point de cet engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à riſquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques triſtes années qui lui reſtoient à paſſer, qu'en les hazardant pour rendre ſon nom immor-

tel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Lettres de Change & de Créance néceſſaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encore l'entrepriſe, & de laiſſer ſeulement entendre, que les choſes étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maiſon d'Autriche, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui étoit à Veniſe prévoyoit quelque conjoncture, qui pouvoit expoſer ſa perſonne à la fureur du Peuple de cette Ville; & que, pour s'en garantir, il vouloit s'aſſurer d'un nombre conſidérable d'amis fidéles & réſolus. Le prétexte étoit groſſier; mais le moindre voile eſt d'un grand ſecours dans ces ſortes d'affaires: il importe peu qu'on connoiſſe qu'il y a du myſtere, pourvu qu'on ne le pénétre point. Par ce moyen, il eſpéroit de débaucher l'élite de l'Armée de terre des Vénitiens; & que le reſte demeureroit ſi foible, qu'il ſeroit aiſé à D. Pedre de la défaire en chemin, ſi on vouloit l'amener à Veniſe pour s'oppoſer aux Conjurés. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en poſſeſſion de vaincre, & bien plus aiſée à ramener. La meilleure partie des Soldats étoient ſujets naturels de la République. Il ne falloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuration, elle ne volât à Veniſe. Eſpérer que la flotte

d'Eſpagne

d'Eſpagne la déferoit, c'étoit un coup peu ſûr ; & il n'eût pas été ſage de remettre au hazard d'un combat le ſuccès d'une entrepriſe, qui d'ailleurs étoit déja ſi hazardeuſe. Il falloit trouver quelque moyen de mettre cette flotte hors d'état de ſervir. L'Ambaſſadeur qui n'avoit pas tant d'expérience des choſes de la Mer, que le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Eſpagne, crut devoir le conſulter ſur ce ſujet. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal Acteur de la Tragédie que l'Ambaſſadeur compoſoit, étoit ce Duc d'Oſſonne, ſi fameux par ſes galanteries, auſſi entreprenant que D. Pedre, & que le Marquis de Bedemar. Cette reſſemblance d'humeurs avoit établi une étroite intelligence entre ces trois Miniſtres. D. Pedre, & le Duc d'Oſſonne, n'étoient pas de grands hommes de cabinet, & ce Duc étoit même quelquefois ſujet à des bizarreries qui approchoient de l'extravagance ; mais la déférence, qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de l'habileté qu'ils n'avoient pas.

Les profits que la Piraterie apporte à ceux qui l'exercent ſous quelque Protection puiſſante, avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corſaires renommés ſur la Méditerranée. Ce

Vice-Roi, qui étoit fécond en deſſeins extraordinaires, & plûtôt prodigue qu'avare, ne les protégeoit pas tant pour la part qu'ils lui faiſoient de leur butin, que pour avoir toujours auprès de lui un nombre conſidérable de gens prêts à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en ſçavoit quelqu'un d'un mérite au-deſſus du commun, il le recherchoit, & lui faiſoit de ſi grands avantages, qu'il l'attiroit infailliblement auprès de lui. Il en avoit uſé de cette ſorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre, Normand de naiſſance, & ſi excellent dans ce métier, que tous les autres faiſoient gloire de l'avoir appris de lui. L'eſprit de cet homme ne tenoit rien de la barbarie de ce genre de vie. Ayant gagné dequoi ſubſiſter honnêtement, il réſolut de le quitter, quoiqu'il fût encore dans la fleur de l'âge, & il choiſit les Etats du Duc de Savoie pour ſa retraite. Ce Prince, amoureux de tous les talens extraordinaires, & qui en ſçavoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé libéralement, connoiſſant de réputation ce Corſaire pour un des plus braves hommes du monde, lui permit de s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de gens de Mer, Soldats, Officiers, & Matelots, qui fréquentoient cette côte, faiſoient régulierement leur cour au Capi-

taine. Ses conſeils étoient des Oracles pour eux : il étoit Arbitre ſouverain de leurs différends ; & ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer un homme, qui avoit abandonné une profeſſion dans laquelle il étoit ſi entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé Vincent Robert, de Marſeille, lequel ayant abordé en Sicile, où le Duc d'Oſſonne étoit alors Vice-Roi, y reçut un ſi bon traitement, qu'il prit parti à ſon ſervice. Le Duc, ayant appris que ce Robert étoit camarade du Capitaine, ſe plaignit familierement à lui, de ce que ſon ami avoit préféré les Etats du Duc de Savoie à ſon gouvernement, pour choiſir une retraite. Il accompagna cette plainte de témoignages extraordinaires de l'eſtime qu'il faiſoit du courage & de l'expérience du Capitaine en fait de marine ; & il finit par des aſſurances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans ſa Cour un homme d'un mérite ſi ſingulier. Robert ſe chargea avec joie de cette Négociation, & elle fut ſoutenue par de ſi grandes avances de la part du Vice-Roi, que le Capitaine fut contraint de ſe rendre, & de s'aller établir en Sicile avec ſa femme & ſes enfans. Comme il n'avoit point encore perdu la Mer de vue, il n'étoit pas bien guéri de la paſſion qu'il avoit eue pour elle. Le Vice-Roi avoit

fait faire depuis peu de ſi beaux Gallions, & quelques Caravanes de Turcs fort riches étoient en route avec des Eſcortes ſi foibles, que le Capitaine ne put réſiſter à cette tentation. Il n'eut pas ſujet de s'en repentir. Il fit un Butin incroyable; & le Duc d'Oſſonne, qui vécut dès-lors avec lui comme avec un frere, lui en laiſſa la meilleure partie, à condition, qu'il le ſuivroit à Naples, où les ordres du Roi appelloient ce Duc pour y commander; & qu'il feroit un voyage en Provence, pour débaucher tout ce qu'il connoiſſoit de meilleurs hommes de Mer ſur cette Côte. Le Capitaine en amena aſſez pour armer cinq grands Vaiſſeaux, qui appartenoient au Vice-Roi en propre, & ſur leſquels il eut une autorité abſolue. Avec cette petite flotte, il ſaccagea impunément toutes les Iſles & les Côtes de Levant, & termina ſa premiere Campagne par un grand Combat, dans lequel il prit ou coula à fond une groſſe Eſcadre de Galeres Turques.

Ce fut en ce tems, que le Marquis de Bedemar communiqua ſon deſſein au Duc d'Oſſonne, aſſuré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc, qui affectoit l'Empire de ces Mers, ne ſouhaitoit rien plus ardemment que de ruiner les ſeuls qui puſſent les diſputer, & qui n'étoient pas ſi aiſés à bat-

tre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine, & lui propoſa les difficultés. Le Capitaine ne les crut pas inſurmontables ; & après pluſieurs jours de conférence ſecrette, il ſortit de Naples à l'improviſte, & dans un équipage, qui marquoit une précipitation & une frayeur extrême. Le Vice-Roi mit des gens en campagne de tous côtés, excepté celui par où il étoit allé, avec ordre de le prendre mort ou vif. Sa femme & ſes enfans furent empriſonnés, & détenus depuis ce jour dans un état très-cruel en apparence. Tous ſes biens furent confiſqués, & la colere du Duc éclata avec tant de fureur, que tout Naples en fut ſurpris, quoi qu'il y fût connu depuis longtems pour auſſi emporté qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroiſſoit pas moins remuant que le Vice-Roi, on ajouta aiſément foi à leur méſintelligence ; & l'on crut que cet homme avoit traité quelque choſe contre l'Eſpagne, ou contre les intérêts du Duc & ſes deſſeins particuliers. Cependant, il revint à ſon premier aſyle. Le Duc de Savoie étoit en Guerre ouverte avec les Eſpagnols, & il étoit connu pour le plus généreux Prince du monde. Quoiqu'il eût témoigné quelque déplaiſir, lorſque le Capitaine avoit quitté ſes Etats pour aller en Sicile, le fourbe n'héſita pas à s'aller jetter à ſes pieds. Il lui conta pluſieurs faux deſſeins du Vice-Roi

contre la République de Veniſe, horribles ſeulement à penſer, mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable, & dans leſquels n'ayant pas cru pouvoir s'engager avec honneur, il avoit voulu prendre quelques meſures pour ſe ſauver de Naples avec ſes biens & ſa Famille; mais qu'ayant ſçu, que le Vice-Roi avoit découvert ſa réſolution, il avoit été contraint de s'enfuir en ce triſte équipage, pour ſe dérober à ſa fureur, & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au monde à la diſcrétion du plus cruel de tous les hommes. Le Duc de Savoie fut touché de pitié à ce funeſte récit, & le reçut à bras ouverts. Il dit au Corſaire, que ſes intérêts étant liés étroitement avec ceux de la République, il ſe chargeoit de reconnoître le ſervice qu'il rendroit à la cauſe commune, ſi les Vénitiens ne le reconnoiſſoient pas. Il ajouta, qu'il étoit important, que le Sénat fût inſtruit par ſa propre bouche des deſſeins du Duc d'Oſſonne; & après l'avoir exhorté à ſupporter ſa diſgrace en homme de courage, l'avoir équipé de toutes choſes, & lui avoir fait un préſent magnifique; il lui fit prendre le chemin de Veniſe, avec des Lettres de Créance & de Récommandation. Les Vénitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoie. La fuite, les larmes, la pauvreté, le déſeſ-

poir, la réputation du Capitaine, l'eſpérance qu'il attireroit à leur ſervice ce grand nombre de gens de cœur qu'il avoit attirés au ſervice du Duc d'Oſſonne; mais ſur-tout, les deſſeins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventés auſſi vraiſemblables qu'il étoit néceſſaire, toutes ces choſes parlerent ſi puiſſamment en ſa faveur, qu'on lui donna d'abord un vaiſſeau à commander. Ce n'eſt pas que Contarini, Ambaſſadeur à Rome; ne remontrât par ſes Lettres, que cet homme venant d'auprès du Vice-Roi, il falloit toujours s'en défier; mais la crainte, qui avoit produit dans l'eſprit des Vénitiens la crédulité qui la ſuit toujours, l'emporta ſur ce prudent avis. Peu de tems après, la flotte étant ſortie en Mer, le Capitaine, qui ſçavoit de quelle importance il étoit qu'il ſe ſignalât, fit des priſes ſi conſidérables ſur les Uſcoques dans quelques Commiſſions qu'il ſe fit donner de les pourſuivre, qu'au retour de cette courſe on ajouta onze Navires à celui qu'il avoit déja.

Il rendit compte de ces heureux ſuccès au Duc d'Oſſonne, & finit ſa Dépêche par ces mots: *Si ces Pantalons croient toujours auſſi légerement qu'ils ont fait juſqu'ici, j'oſe aſſurer Votre Excellence, Monſeigneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce Pays.* Il écrivit en même tems à tous ſes Camarades,

qu'il avoit laiſſés à Naples, pour les attirer au ſervice de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Depuis ſa fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour ſuſpects, les traitoit auſſi mal qu'il les avoit bien traités auparavant. Il faiſoit de grandes plaintes de la Protection que la République avoit accordée au Capitaine. Pour s'en venger, il retira près de lui les Uſcoques que les Armes Vénitiennes avoient chaſſés de leurs aſyles. Sous ſa Protection, ils recommencerent à faire des courſes : ils prirent un grand Vaiſſeau qui venoit de Corfou à Veniſe, & ils en vendirent publiquement le butin ſous ſon étendard. Il viola la Franchiſe des Ports, fit des repréſailles conſidérables pour des ſujets légers, refuſa d'obéir aux ordres qui lui vinrent d'Eſpagne de relâcher ce qu'il avoit ſaiſi, & publia un Manifeſte pour rendre raiſon de ſa déſobéiſſance. Il envoya une grande flotte croiſer l'Adriatique, & fit entrer en triomphe dans Naples les priſes qu'elle fit ſur les Vénitiens. Enfin, il ruina leur Commerce, aux dépens des Napolitains même, qui y étoient intéreſſés ; & les Fermiers des revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre, il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas Guerre déclarée entre l'Eſpagne & la République, les Vénitiens ne pou-

voient ſortir de l'étonnement où une conduite ſi irréguliere les jettoit. Preſque tous ne l'imputoient qu'à la ſeule extravagance du Duc d'Oſſonne ; mais les plus ſages, qui ſçavoient qu'il n'y a rien de ſi utile que ces ſortes de fous, quand on les ſçait mettre en œuvre, crurent que les Eſpagnols ſe ſervoient des caprices du Duc, pour faire toutes les démarches qu'ils ne vouloient, ni avouer, ni ſoutenir. Ses diſcours familiers n'étoient que de ſurprendre les Ports d'Iſtrie appartenans à la République, de ſaccager ſes Iſles, & même de faire, s'il ſe pouvoit, quelque deſcente à Veniſe. Il en étudioit le Plan avec ſes Courtiſans. Il faiſoit faire des Cartes exactes des environs, fabriquer des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres à toute ſorte de Canaux ; eſſayer combien chaque profondeur d'eau pouvoit ſoutenir de poids ſur différentes largeurs : & il inventoit tous les jours de nouvelles machines, pour diminuer ce poids, & faciliter le mouvement. Le Réſident Vénitien, qui étoit à Naples, en donnoit exactement avis, au grand déſeſpoir du Marquis de Bedemar, qui commença à ſe repentir de s'être lié d'intérêt avec un homme ſi étourdi. Mais le ſuccès calma ſes craintes. Le Vice-Roi faiſoit toutes ces choſes ſi hautement, que les Vénitiens ne firent qu'en

rire. Les plus ſages mêmes ne purent croire qu'il y eût rien de ſolide caché ſous des démonſtrations ſi manifeſtes. Le Duc continua ſes préparatifs tant qu'il voulut, ſans qu'on en prît le moindre ombrage ; & ſon indiſcrétion, qui devoit ruiner l'entrepriſe, l'avança plus que toute la circonſpection du Marquis de Bedemar. Néanmoins, ce Marquis jugea qu'il falloit en hâter l'exécution, ſoit pour ne pas donner aux Vénitiens le loiſir de faire des réflexions, ſoit à cauſe du danger où ſa perſonne étoit expoſée tous les jours. La Flotte Vénitienne ayant une fois préſenté la Bataille à celle d'Eſpagne qui la refuſa, & ſaccagé les Côtes de la Pouille, la Canaille de Veniſe en conçut une joie ſi inſolente, que l'Ambaſſadeur & toute ſa Maiſon auroit été infailliblement maſſacrée, ſi on n'y eût envoyé des Gardes.

Il reçut ce même jour des nouvelles du Camp devant Gradiſque, qui le conſolérent de cet accident. Renault lui mandoit, qu'il avoit trouvé les Eſprits ſi heureuſement diſpoſés, que ſa Négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambaſſadeur lui ordonna de paſſer à Milan, avant que de revenir, & D. Pedre le reçut avec toutes les careſſes dont les Grands ont coutume d'aveugler les eſprits de ceux qui ſe perdent pour leur ſervice. Ils convinrent enſemble, qu'il falloit

avoir quelque Ville dans l'Etat de Terre-ferme des Vénitiens, dont on pût s'emparer en même tems que de Veniſe : que cette Ville brideroit les autres, ſerviroit comme de Place d'armes à l'Armée Eſpagnole qui les attaqueroit, & de Barriere à celle de Veniſe, ſi elle ſe mettoit en devoir de les ſecourir. Renault paſſa par les principales, & s'arrêta quelque tems à Creme, pour y former une Faction, à la faveur d'un Lieutenant François, nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Lieutenant Provençal, que D. Pedre y avoit déja gagné. Ces trois hommes offrirent de cacher cinq cens Eſpagnols dans la Ville ſans donner aucun ſoupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Par l'examen que Renault fit de la choſe ſur le lieu, il jugea qu'elle étoit preſque infaillible avec ce nombre de gens. Il ne falloit que couper la gorge à une miſérable Garniſon, qu'on avoit tirée des Milices du Pays, parce que toutes les Troupes réglées de la République étoient dans les Places du Frioul, ou dans les Armées.

Le Duc d'Oſſonne avoit auſſi fait convenir le Marquis de Bedemar, qu'il étoit néceſſaire d'avoir quelque Place des Vénitiens ſur le Golphe, pour donner la main aux Uſcoques & à l'Archiduc, & pour ſervir de retraite à la Flotte d'Eſpagne, ſi par quelque accident

elle étoit obligée de chercher un aſyle dans cette Mer, quand elle y ſeroit engagée. Ils choiſirent à cette fin Maran, Place forte dans une Iſle confinante à l'Iſtrie, & qui a un Port capable de recevoir une grande Flotte. Un Italien nommé Mazza, qui en étoit Sergent-Major depuis quarante ans, y avoit preſque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une ſomme conſidérable & l'aſſurance du Commandement, cet homme promit à un Emiſſaire du Duc d'Oſſonne de tuer ce Gouverneur au premier ordre, & de ſe rendre enſuite maître de la Place pour la tenir au nom des Eſpagnols. Il lui étoit preſque auſſi aiſé d'exécuter cette promeſſe, que de la faire. Le Gouverneur, qui étoit le Provéditeur Lorenzo Tiepolo, vivoit avec lui dans une grande familiarité; & parce que la Charge de Provéditeur lui donnoit beaucoup d'occupation ſur cette Frontiere en tems de Guerre, il ſe repoſoit entiérement ſur le Sergent-Major de ce qui regardoit le dedans de la Place, comme ſur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garniſon. Les affaires étant dans cet état, l'Ambaſſadeur crut devoir mettre la derniere main à ſon Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'en attendant encore, il ne pût ajouter beaucoup de choſes aux meſures qu'il avoit priſes; mais il ſçavoit que la longueur eſt mortelle aux deſſeins de

cette nature. Il eſt impoſſible que tous les différens moyens qui peuvent contribuer au bon ſuccès ſe trouvent dans le même tems en état de ſervir : les premiers changent de face, pendant que les autres ſe préparent ; & quand on eſt une fois aſſez heureux pour en pouvoir joindre enſemble un nombre ſuffiſant, c'eſt une faute capitale, de laiſſer paſſer le point fatal d'une conjoncture ſi précieuſe.

Il étoit d'une importance extrême pour l'honneur de la Couronne d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à l'entrepriſe, ſi elle manquoit. Dans cette vue, il réſolut de ne ſe découvrir à aucun autre des Conjurés, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes même ne ſe connoiſſoient pas : ils ne venoient point chez lui, qu'il ne les mandât ; & il avoit toujours obſervé de leur donner des tems différens, afin qu'ils ne puſſent s'y rencontrer. S'ils avoient à être découverts, il ſeroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'euſſent eu aucune liaiſon enſemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur côté ſans ſe connoître l'un l'autre, comme il avoit fait juſqu'alors ; mais après y avoir ſongé murement, il jugea que c'étoit une choſe impoſſible : & déſeſpérant en ſon ame

du ſuccès de ſon deſſein, s'il n'établiſſoit entre eux une union parfaite, il réſolut de franchir ce pas, quelque fâcheux qu'il le trouvât. Quoique tous deux euſſent du courage & de la conduite, Renault ſe piquoit principalement de diſpoſer ſi bien les choſes que l'exécution en fût aiſée, & le ſuccès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi avancé en âge, ſe piquoit ſur-tout d'être homme de grande exécution, & capable d'une réſolution extraordinaire. Le Marquis lui expoſa les diverſes Négociations que Renault avoit faites, ſon ſçavoir qui pouvoit fournir des expédiens pour toutes rencontres, ſon éloquence & ſon adreſſe à gagner de nouveaux Partiſans, ſon talent pour écrire, ſi néceſſaire dans une occaſion où il falloit être inſtruit continuellement de l'état des Flottes, des Provinces, & des Armées : Qu'il avoit penſé qu'un homme de cette ſorte ſeroit d'un grand ſoulagement au Capitaine: Que c'étoit un Vieillard de grande expérience, qui ne manquoit ni de cœur, ni de fermeté; mais que ſon âge & ſa profeſſion d'homme de Cabinet plûtôt que d'homme de guerre, le rendoient incapable de partager avec le Capitaine la gloire de l'exécution. Pour Renault, il lui dit ſeulement que le Capitaine étoit l'homme du Duc d'Oſſonne, & que ce

Duc devant avoir la meilleure part dans leur deſſein, il n'y avoit pas apparence de rien cacher à ſon Confident : Qu'il le conjuroit de condeſcendre aux manieres du Corſaire, autant qu'il ſeroit beſoin pour leur but, & de lui témoigner toute la déférence qui pouvoit gagner l'eſprit d'un homme de main, fier & préſomptueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette ſorte pour diſpoſer ces deux hommes à vivre bien enſemble, ſon étonnement fut extrême, la premiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui, quand il les vit s'embraſſer avec beaucoup de tendreſſe auſſitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un ſur l'autre. Il n'eſt point d'eſprit ſi fort, qui ne faſſe d'abord un jugement déraiſonnable des choſes qui le ſurprennent extrêmement. La premiere penſée de l'Ambaſſadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prévenu que ces deux hommes ne ſe connoiſſoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui avoient caché qu'ils ſe connuſſent. Ce myſtere fut bientôt éclairci. Il ſçut qu'ils s'étoient vus chez une fameuſe Grecque, femme d'un mérite extraordinaire pour une Courtiſane. Il n'en falloit point d'autre preuve que cette Aventure, où elle avoit gardé ſi religieuſement le Secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur nom. Cette exactitude leur parut d'autant plus admirable,

qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conçu beaucoup d'eſtime l'un pour l'autre. L'Ambaſſadeur, pleinement revenu de ſa ſurpriſe, fut ravi de trouver toute faite une union qu'il ſouhaitoit ſi fort. Ils avouerent dans la ſuite de la converſation, qu'ils avoient fait deſſein chacun en leur particulier de s'engager l'un l'autre dans l'entrepriſe. Comme ils étoient tout pleins de leur projet dans les entretiens qu'ils avoient eus enſemble chez cette Grecque, ils étoient tombés quelquefois ſur les matieres de cette nature, en parlant des affaires du tems, de l'Etat & de la Guerre. Ç'avoit été ſans ſe découvrir, & plus encore ſans avoir deſſein de le faire : cependant, ils reconnurent de bonne foi en préſence de l'Ambaſſadeur, que la chaleur du raiſonnement les avoit quelquefois portés un peu loin, & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs ſentimens. L'Ambaſſadeur les convia à profiter de cette réflexion, pour être plus circonſpects à l'avenir, & à reconnoître par cette expérience, que pour tenir une grande affaire véritablement ſecrette, ce n'eſt pas aſſez de ne rien dire ni faire qui ait du raport avec elle ; qu'il ne faut pas ſeulement ſe ſouvenir qu'on la ſçait.

Enſuite Renault expoſa, que depuis les bruits de Paix, qui s'étoient renouvellés ſur la fin du mois de Juin, les Officiers Vénitiens

tiens avoient fort maltraité les Troupes étrangéres ; & que n'étant plus retenues par l'autorité du Comte de Naſſau, qui étoit mort environ ce même tems, elles avoient mal ſervi devant Gradiſque : Que le Général de la République, craignant qu'elles ne fiſſent pis, les avoit ſéparées en divers poſtes les plus éloignés l'un de l'autre qu'il avoit pu choiſir : Que cette précaution ayant rendu publique la défiance où on étoit de leur fidélité, elles s'étoient mutinées, & qu'ayant refuſé avec inſolence d'exécuter quelques ordres du Sénat, ce Général avoit cru qu'il étoit de ſon devoir de faire mourir les principaux ſéditieux: Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoue, & diſtribué le reſte en diverſes Places de Lombardie, juſqu'à ce qu'on les pût payer, & que l'exécution des Traités permît de les licencier. Renault ajouta, que le Lieutenant du Comte de Naſſau, qui étoit l'un des Principaux avec qui il avoit négocié, avoit été relegué à Breſſe ; qu'il y avoit fait une trame, à la faveur de laquelle il étoit prêt de mettre cette Ville entre les mains de D. Pedre ; & qu'il étoit néceſſaire de ſe réſoudre avant toutes choſes ſur ce deſſein particulier, parce que ce Lieutenant preſſoit par ſes Lettres pour avoir une réponſe déciſive. L'Ambaſſadeur répondit, qu'il ne falloit rien remuer de ce côté, qu'on ne fût Maître de

Veniſe ; qu'alors même, on n'auroit beſoin que d'une ſeule Place en Lombardie ; qu'on étoit aſſuré de Creme, & que cette nouvelle entrepriſe ne feroit que diviſer leurs forces ; qu'on entretînt pourtant dans leur bonne diſpoſition ceux qui étoient gagnés ; mais qu'on différât toujours l'exécution ſous divers prétextes ; & que plûtôt que de s'expoſer à faire le moindre éclat, on abandonnât entiérement cette penſée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant, il avoit négocié avec trois Gentilshommes François, nommés Durand, Sergent-Major du Régiment de Lieveſtein, de Brainville, & de Bribe ; avec un Savoyard, nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autrefois à l'Eſcalade de Geneve ; un Hollandois, nommé Théodore; Robert Revellido, Ingénieur Italien, & deux autres Italiens, qui avoient eu autrefois de l'Emploi dans l'Arſenal, nommés Louis de Villamezzana, Capitaine de Chevaux-légers, & Guillaume Retroſi, Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme : Qu'il avoit jugé néceſſaire de s'ouvrir entiérement à ces neuf perſonnes ; mais que de la maniere qu'il les avoit choiſies, il répondoit ſur ſa tête de leur fidélité : Que pendant ſon ſéjour au Camp, ils avoient déja gagnés plus de deux cens Officiers : Que pour ces Officiers, il leur avoit ſeulement fait entendre, comme l'Am-

baſſadeur l'avoir ordonné, qu'il s'agiſſoit d'aller à Veniſe délivrer ſon Excellence des mains de la populace de cette Ville, quand il en ſeroit tems : Que depuis ſon retour, ayant écrit qu'on lui fît ſçavoir au juſte le nombre d'hommes ſur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançât rien que de parfaitement ſûr, on lui mandoit, qu'il pouvoit compter ſur deux mille hommes des Troupes de Lieveſtein pour le moins, & ſur deux mille trois cens de celles de Naſſau; & que tous les Officiers étoient prêts de ſe venir mettre entre ſes mains pour aſſurance de cette parole : Que dès le commencement de cette Négociation, ils avoient flaté leurs Soldats de l'eſpérance de quelque Expédition, où on les conduiroit quand ils ſeroient congédiés par la République, & où ils ſe récompenſeroient libéralement de la miſere qu'ils avoient ſoufferte : Qu'il ne falloit pas appréhender que la ſingularité de l'entrepriſe les rebutât, quand il faudroit la déclarer : Qu'ils étoient aigris à un tel point contre le Sénat, à cauſe du traitement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il n'y auroit que cette raiſon, il répondroit qu'il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables pour ſe venger : Que néanmoins, pour plus grande ſureté, on ne leur déclareroit le ſecret, ſi on ne vouloit, que lorſque les choſes ſeroient ſi bien diſpoſées &

ſi avancées, qu'ils ne pourroient preſque douter du ſuccès : & que dans la réſolution où on étoit de leur donner Veniſe au pillage, il n'y en auroit pas un qui héſitât de s'enrichir par une voie ſi ſure & ſi prompte, & de paſſer dans l'opulence le reſte de ſes jours.

Dès la premiere penſée que le Marquis de Bedemar avoit eue de ſon entrepriſe, il avoit réſolu de ne s'y point engager, qu'il n'eût beaucoup plus de moyens qu'il n'en falloit pour la faire réuſſir ; & que ces moyens ne fuſſent tellement indépendans & dégagés l'un de l'autre, que quand même il y en auroit quelqu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeuraſſent pas moins en état de ſervir. Dans cette vue, il n'avoit pas laiſſé de prendre des meſures avec le Duc d'Oſſonne, pour avoir des Troupes, quoiqu'il comptât ſurement ſur ce que D. Pedre lui avoit promis, & ſur ce que Renault avoit traité avec les Chefs Hollandois. Il avoit négocié de chacun de ces trois côtés, avec les mêmes ſuretés, que s'il n'avoit eu aucune aſſurance des deux autres, & que s'il en eût eu beſoin pour trois entrepriſes différentes. Il étoit tems de ſçavoir préciſément dans quel tems le Duc d'Oſſonne pouvoit faire venir à Veniſe les gens qu'on lui demandoit. Mais parce que ce n'étoit pas un eſprit aſſez ſûr dans ſes vues, pour ſe repoſer aveuglément ſur ſa

ſeule parole d'une choſe ſi importante, & ſi difficile, il falloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger ſur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il promettroit. Le Capitaine ne pouvoit s'abſenter de Veniſe ſans être remarqué : Renault y étoit indiſpenſablement néceſſaire ; & ils jetterent les yeux pour faire ce Voyage ſur de Bribe, l'un des Gentilshommes François avec qui Renault avoit négocié au Frioul. Mais ce Cavalier, ayant reçu une commiſſion de la République pour lever des Soldats pendant qu'il ſe diſpoſoit à partir, on trouva plus à propos qu'il fît la levée; & un Franc-Comtois, nommé Laurent Nolot, Camarade du Capitaine, partit à ſa place le premier jour de l'année mil ſix cent dix-huit.

Le Marquis de Bedemar crut qu'il étoit auſſi tems de s'ouvrir avec le Conſeil d'Eſpagne. Pour aller au-devant de tous les éclairciſſemens qu'on pouvoit lui demander, il y envoya ſon Projet, le plus étendu & le mieux circonſtancié qu'il le ſçut faire. Et parce qu'il connoiſſoit la lenteur des délibérations de cette Cour, il proteſta par une Dépêche particuliere au Duc de Lerme, qu'il vouloit une réponſe prompte & déciſive : que le danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de cette maniere abſolue ; & que ſi on retenoit ſon Courier plus

de huit jours, il interpréteroit ce retardement pour un ordre de tout abandonner. Il eut réponſe dans le tems qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fut pas tout-à-fait ſi déciſive qu'il vouloit. On lui mandoit, que s'il y avoit du déſavantage à différer, il paſſât outre; mais, que s'il ſe pouvoit, on ſouhaitoit paſſionnément d'avoir auparavant une Deſcription ample & fidéle de l'Etat de la République. L'Ambaſſadeur, qui étoit préparé ſur cette matiere, ne fut pas longtems à dreſſer une relation ſi belle, que les Eſpagnols l'ont appellée le Chef-d'œuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel deſſein elle a été faite: cependant ceux qui le ſavent n'y trouvent pas un mot qui ne ſe rapporte à ce deſſein. Elle commence par une plainte élégante de la difficulté de cet ouvrage, à cauſe du ſecret impénétrable du Gouvernement qu'il doit repréſenter. Il loue enſuite ce Gouvernement; mais l'éloge qu'il en fait tombe plûtôt ſur le premier âge de la République, que ſur ſon état préſent. De ces louanges, il entre dans un lieu commun également triſte & éloquent de la déplorable condition des choſes humaines, en ce que les plus excellentes ſont les plus ſujettes à corruption; Qu'ainſi les plus ſages Loix de cet Etat, par l'abus qu'on en a fait, ont été les premieres cauſes de ſa

difformité préſente : Que celle des Loix qui exclut entiérement le Peuple de la connoiſſance des affaires, a donné occaſion à la tyrannie des Nobles ; & que celle qui ſoumet la Puiſſance Eccléſiaſtique à la cenſure du Souverain Magiſtrat, a ſervi de fondement à la licence du Peuple de Veniſe contre la Cour de Rome, depuis la querelle de la République avec cette Cour. Il exagere cette licence par les impiétés qu'on diſoit que les Hollandois avoient commiſes dans le Frioul avec impunité. Il s'écrie particuliérement ſur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Pays, nommé Renaud de Brederode, dans l'Egliſe des Servites de Veniſe, quoiqu'il fût Calviniſte : & il taxe gravement Frà-Paolo dans cet Article ſans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inſpiré cette hardieſſe au Senat. Il admire comment les Peuples, n'étant plus retenus dans l'obéiſſance du Prince par la Religion violée en tant de manieres à leurs yeux, peuvent ſouffrir les vexations effroyables qu'on leur fait. Il repréſente ces vexations en détail, & n'exagere rien en les faiſant paroître inſupportables. Il montre enſuite, que l'honneur & le ſang du Peuple n'y ſont pas moins à la diſcrétion des Grands, que ſes biens ; & que le génie de la Nation étant porté, comme il eſt, à l'avarice, à la ven-

geance, & à l'amour, ce n'eſt pas merveille, ſi ceux qui obéiſſent dans un Gouvernement de cette nature ſont opprimés par ceux qui commandent. Enfin, il examine l'état du Sénat, des Provinces, & des Armées. Dans le Sénat, il remarque la diviſion. Il ne feint point de dire, qu'il connoît beaucoup de Nobles mécontens. Il dépeint la déſolation des Provinces par la guerre que les Uſcoques ont faite dans les unes, & par l'épuiſement où les autres ſe ſont mis, pour les ſecourir. Qu'il n'y a pas trois Officiers payés dans chaque Garniſon de Lombardie, & que la République n'y conſerve ſon autorité, que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'uſurper. Quant aux Armées, il fait un récit fidéle des ſoulévemens arrivés dans celle de Terre, & de la diſperſion qu'on avoit faite des mutins, en ſi grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui reſtoit comme un ramas ſans choix de miſérables Milices, qui n'avoient ni courage, ni expérience, ni diſcipline. Que pour celle de Mer, elle étoit devenue depuis quelque tems l'aſyle de tout ce qu'il y avoit de plus infames Corſaires ſur la Méditerranée; gens indignes du nom de Soldat, & du ſervice deſquels la République ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne ſeroient pas aſſez puiſſans pour tourner ſes propres armes contre elle. Après avoir décrit

ces

ces choſes avec une beauté de langage & une force d'expreſſion merveilleuſe, il examine quel jugement on en doit tirer pour l'état avenir de cette République, ſa fortune, & ſa durée; & il fait voir, par les conſéquences qui ſuivent des faits qu'il a établis, qu'elle eſt dans ſa décrépitude, & que ſes maladies ſont de telle nature, qu'elle ne ſauroit faire de criſe, ni corriger ſa conſtitution préſente, qu'en changeant entiérement de forme.

Sur cette relation, le Conſeil d'Eſpagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, ſans lui donner aucun ordre. Mais Nolot, qui ne revenoit point, arrêtoit tout; & l'Ambaſſadeur ne pouvoit ſe conſoler de la faute qu'il avoit faite, en s'expoſant dans une affaire de cette nature au caprice du Duc d'Oſſonne, qu'il devoit connoître depuis longtems. Le retardement étoit mortel dans la conjoncture des choſes. Après que les Eſpagnols eurent pris Verſel, Gradiſque ſe trouva extrêmement preſſée par les Vénitiens, & le Conſeil d'Eſpagne n'eut point d'autre moyen pour la ſauver, que de renouveller les Propoſitions de Paix. Il fut dreſſé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les principaux Articles; mais les déſordres continuels du Duc d'Oſſonne obligérent les Vénitiens à révoquer le pouvoir de leur Ambaſſadeur, pour tranſporter la Négocia-

tion en France, où la mort du Maréchal d'Ancre faiſoit eſpérer plus de faveur. La Paix fut conclue à Paris le ſixiéme Septembre; & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems après à Pavie, avec le Comte de Bethune, pour en régler l'exécution à l'égard du Duc de Savoye: mais en même tems ce Gouverneur continuoit d'inquiéter les Vénitiens, & prit même quelques petites Places ſur eux en Lombardie. Ils s'en plaignirent par-tout, & ſe préparérent à la guerre plus que jamais, juſqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit les complimens de la Paix en plein Sénat, & promit l'exécution des choſes accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Eſpagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaiſes impreſſions que le Sénat avoit conçues de lui par les choſes paſſées. Dans cette vue, il s'aquitta de ce devoir avec toutes les démonſtrations imaginables de joie & d'amitié; & les Vénitiens, qui ſouhaitoient trop ce qu'il leur promit, ſe laiſſérent éblouir par ſes paroles, juſqu'à convenir avec lui d'une ſuſpenſion d'armes. Cette ſuſpenſion fut un coup de partie pour les Eſpagnols, & le chef-d'œuvre de leur Ambaſſadeur. Gradiſque étoit preſſée à un tel point, qu'elle ne pouvoit pas tenir encore quinze jours. Cependant, les hoſtilités ne devoient ceſſer

qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems néceſſaire pour fournir de part & d'autre toutes les Ratifications, & pour diſpoſer les choſes à l'exécution des Traités. Il falloit empêcher que cette Place ne ſe rendît en attendant ce terme : la ſuſpenſion la mettoit hors de danger ; & les Eſpagnols, n'ayant plus cette raiſon de preſſer l'exécution des Traités, demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il ſeroit néceſſaire pour leurs deſſeins. En effet, le Duc d'Oſſonne, forcé par les ordres de Madrid, & par les inſtances du Pape offrit bien quelque tems après de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris ; mais pour les Marchandiſes, il ne ſavoit ce qu'elles étoient devenues. Cependant, on les vendoit dans Naples, même aux yeux du Réſident de Veniſe, & il envoyoit de nouveau une puiſſante Flotte croiſer l'Adriatique. Le Sénat, ayant voulu s'en plaindre au Marquis de Bedemar, ce Marquis s'en plaignit lui-même beaucoup plus fortement. Il déclara qu'il n'entendoit point répondre des actions du Duc d'Oſſonne : Que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas : Que parmi tant de faveurs & de bons traitemens qu'il avoit reçus à Veniſe pendant tout le tems de ſon Ambaſſade, le ſeul déplaiſir qu'il eût eu d'avoir ſu qu'on imputoit à ſes conſeils la conduite de ce

Vice-Roi : Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part : Que pour peu qu'on connut le Duc d'Oſſonne, on croiroit aiſément, qu'il n'avoit autre Guide que ſon caprice, & que pour lui, on pouvoit juger de ſa diſpoſition, par le procédé paiſible du Gouverneur de Milan, dont il faiſoit gloire d'être l'auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur obſervoit exactement la ſuſpenſion ; mais il demeuroit toujours armé : & afin qu'on le trouvât moins étrange, il jugea à propos de ſe brouiller de nouveau avec le Duc de Savoye. Sous prétexte que les Troupes congédiées par ce Prince s'étoient arrêtées dans le Pays de Vaux, en attendant l'entiere exécution des Traités. D. Pedre refuſa au Comte de Bethune de déſarmer, comme il l'avoit promis à Pavie ; & il obligea le Duc de Mantoue à refuſer auſſi ce qui dépendoit de lui. Le Comte de Bethune proteſta contre eux par un Ecrit public, en ſe retirant ſur leur refus ; & on répondit à cette Proteſtation de la maniere la plus plauſible que le Marquis de Bedemar ſut inventer.

On jugera aiſément par ces choſes, qu'il étoit important de hâter l'exécution, puiſqu'il étoit ſi difficile d'entretenir les affaires dans l'état où il falloit qu'elles fuſſent pour réuſſir. Cependant, le Duc d'Oſſonne n'expédioit point Nolot ; & l'Ambaſſadeur, qui

étoit au déſeſpoir, ayant mandé à cet homme qu'il en découvrît le ſujet à quelque prix que ce fût, on ſut enfin ce que c'étoit. Quelque tems après que le Capitaine fut reçu au ſervice de la République, le Duc, qui vouloit être inſtruit par diverſes voies de l'état de Veniſe, envoya après lui un Italien nommé Alexandre Spinoſa, pour y épier toutes choſes. Cet homme, qui n'étoit point connu y eut bientôt de l'emploi, comme tous les Aventuriers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque entrepriſe importante; mais il ne ſe défioit pas que le Corſaire fût le conducteur de cette trame : il ſe doutoit pourtant que ce Corſaire n'étoit pas avec le Duc, auſſi mal que tout le monde le penſoit. Quand Spinoſa étoit venu à Veniſe, il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine; & le Vice-Roi avoit refuſé cette propoſition, ſous prétexte du danger qu'il y auroit à l'exécuter. Spinoſa, qui avoit de l'eſprit, & qui le connoiſſoit, jugea que s'il n'y avoit pas quelque raiſon plus forte de ce refus, il n'héſiteroit pas à ſe venger, de peur de faire périr un homme. Le Duc le chargea pourtant d'obſerver les actions du Corſaire, ſoit pour empêcher Spinoſa de ſoupçonner quelque choſe de la vérité, ou ſeulement que ce Vice-Roi fût de ces gens qui ne ſe fient

entiérement à perſonne ; & qu'il fût bien-aiſe de voir, ſi ce que Spinoſa écriroit du Capitaine s'accorderoit avec ce que le Capitaine en écriroit lui-même. Pour s'acquitter mieux de ſa commiſſion, Spinoſa s'accoſta de quelques François, qu'il avoit connus à Naples, & qui fréquentoient fort le Capitaine à Veniſe. Ces gens, qui étoient des Conjurés, rendirent un compte exact au Capitaine des perquiſitions que Spinoſa faiſoit de ſa conduite, & ils découvrirent même que cet Eſpion eſſayoit de tramer quelque choſe de ſon côté, & de gagner des gens de main au ſervice du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eût pas une confiance entiere en lui ; mais il n'en fut pas ſurpris : il conſidéra ſeulement, que ſi Spinoſa continuoit à cabaler ſans qu'ils s'entendiſſent enſemble, il affoibliroit leur parti en le diviſant, & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à un homme qui avoit ordre de l'épier. Le Marquis de Bedemar, & Renault, jugérent auſſi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remédier à cet inconvénient ; & après avoir ſongé murement enſemble aux moyens de le faire, ils trouvérent qu'il n'y avoit aucune ſureté pour eux, à moins que de perdre Spinoſa. Il étoit homme à vendre chérement ſa vie, ſi on entreprenoit de l'aſſaſſiner : le métier

qu'il faiſoit, l'obligeoit à ſe tenir toujours ſur ſes gardes; & le Capitaine fut enfin réduit à le déférer au Conſeil des Dix comme un Eſpion du Duc d'Oſſonne, après avoir tenté inutilement toutes les autres voies pour le faire périr. Les François, avec qui il avoit eu commerce, dépoſérent ſi judicieuſement, & circonſtanciérent ſi bien les choſes, qu'il fut pris & étranglé en ſecret le même jour. Tout ce qu'il put avancer contre le Corſaire ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des Juges, parce que c'étoit contre ſon Accuſateur, & il ne put rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette affaire augmenta beaucoup la confiance que l'on avoit à Veniſe pour le Capitaine; mais elle ne laiſſa pas d'affliger extrêmement le Marquis de Bedemar, parce que c'étoit un avertiſſement conſidérable aux Vénitiens d'obſerver la conduite des Etrangers qui étoient à leur ſervice. Le Duc d'Oſſonne venoit d'apprendre la mort de Spinoſa, quand Nolot arriva à Naples. Il n'héſita point à en deviner l'Auteur. Le déplaiſir qu'il en eut lui fit trouver mauvais que le Marquis de Bedemar ne lui en mandât rien; & les divers ſoupçons que cet accident fit naître dans ſon eſprit le mirent dans un état à ne ſçavoir à quoi ſe réſoudre. Cependant, les Troupes de Lieveſtein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret, à deux

milles de Veniſe, par ordre du Sénat, au commencement du mois de Février. Le Marquis de Bedemar, qui craignoit qu'elles ne s'accommodaſſent avec la République pour leur payement, & qu'enſuite elles ne fuſſent obligées de partir, fit en ſorte, par le moyen des Chefs, qu'elles ne ſe contentérent pas de la ſomme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voiſinage de ces Troupes ſi favorable au deſſein des Conjurés, ils chargérent Nolot par un Courier exprès de repréſenter au Vice-Roi, que pendant tout ce mois ils auroient près de cinq mille hommes tout prêts à leur dévotion. Nolot n'oublia rien de ſon devoir; mais le Vice-Roi, qui n'avoit pas encore achevé de digérer ſa colere, l'amuſa ſi longtems, qu'après ſix ſemaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui patiſſoient extrêmement ne traitaſſent ſans eux, traitérent eux-mêmes, du conſentement des Conjurés, qui ne crurent pas pouvoir l'empêcher. Dix jours après, Nolot arrive de Naples avec la réſolution du Duc d'Oſſonne, telle qu'on la ſouhaitoit, mais adreſſée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine. L'Ambaſſadeur, & ce Capitaine, qui ſongeoient tout de bon à ſortir d'affaire, ne daignérent pas ſeulement prendre garde à l'affront que le Vice-Roi leur faiſoit par

cette adreſſe. Il mandoit qu'il étoit prêt d'envoyer, quand on voudroit, des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens, propres aux Ports & aux Canaux de Veniſe, & en nombre ſuffiſant pour porter juſqu'à ſix mille hommes s'il les falloit. Nolot avoit vu les Troupes, & les Barques, prêtes à partir; & le Capitaine fit ſonder les Ports, & les Canaux, par où il falloit qu'elles paſſaſſent pour venir débarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de gens de mer à ſa diſpoſition à cauſe de ſa Charge, leſquels n'étant point ſuſpects pouvoient aller & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aiſé d'en faire prendre toutes les dimenſions avec exactitude. Il ne reſtoit plus qu'à empêcher le départ des Troupes de Lieveſtein. On n'y épargna point l'argent, & la rigueur de la ſaiſon ſervit de prétexte à leur retardement. La meilleure partie reſta encore au Lazaret; & ce qui ſe trouva embarqué, à l'arrivée de Nolot, s'arrêta dans des lieux qui n'étoient guéres plus éloignés.

Pour ſoulager Renault & le Capitaine dans les ſoins dont ils étoient chargés, & auxquels ils ne pouvoient ſuffire, ils crurent avoir beſoin de dix-huit hommes pour le moins qui fuſſent gens d'eſprit & de cœur, & à qui ils ſe puſſent fier entiérement. Ils

avoient compoſé ce nombre, des neuf avec qui Renault avoit négocié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corſaire avoit fait venir de Naples après lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaiſſeaux comme lui, Vincent Robert de Marſeille, Laurent Nolot, & Robert Brulard, deſquels il a déja été parlé: ces deux derniers Franc-Comtois, auſſi bien qu'un autre Brulard nommé Laurens, avec un autre Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encore deux freres Lorrains Charles & Jean Boleau, & un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Petardiers, & un François nommé L'Anglade, qui paſſoit pour le plus ſçavant Ouvrier de feux d'artifice qui eût jamais été. La capacité de ce dernier étoit ſi connue, qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de ſon métier dans l'Arſenal. Par ce moyen, les Petardiers ſes Camarades, y eurent l'entrée libre, auſſi bien que les nommés Villa-Mezzana & Retroſi, qui étoient de ceux que Renault avoit gagnés & qui y avoient eu de l'emploi autrefois. Ces ſix perſonnes en tirérent enſemble un Plan ſi exact, que ceux qui n'y avoient jamais été, pouvoient délibérer deſſus auſſi ſurement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidés dans ce travail par deux Officiers de l'Arſenal même, que le Capitaine y gagna. Ils lui parurent mécontens

de leur Emploi, pourvus des qualités propres à ſon deſſein, capables d'y entrer s'ils y trouvoient leur intérêt, & de tenir fidélement ce qu'ils auroient promis. Le ſuccès répondit au jugement qu'il en avoit fait. Il aſſaiſonna les louanges qu'il leur donnoit en toute occaſion avec un nombre ſi conſidérable de Piſtoles d'Eſpagne qu'il avoit à diſtribuer, qu'ils s'engagérent à faire aveuglement tout ce qu'il leur commanderoit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arſenal. Renault avoit pris avec lui, chez l'Ambaſſadeur de France, trois de ſes amis, Bribe, Brainville, & Laurent Brulard. Les trois Petardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar, qui leur fourniſſoit la poudre, les autres matériaux, & les inſtrumens néceſſaires pour travailler de leur métier, mais ſans avoir aucune communication avec eux. Ils avoient déja fait plus de petards & de feux d'artifice qu'il n'en falloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein, qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne donner point de ſoupçon, en cas qu'il fût obſervé; & pour les autres, il les avoit logés chez la Courtiſane où lui & Renault s'étoient connus. L'eſtime & l'amitié qui avoit ſuccédé à l'amour qu'ils avoient eu pour cette

femme, mais beaucoup plus la connoiſſance qu'ils avoient de ſon aventure, leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Iſle Grecque de l'Archipel, & d'une condition auſſi noble qu'on puiſſe être dans un Pays de la Domination de Veniſe, ſans être Vénitien. Celui qui y commandoit pour la République, l'ayant débauché ſous de grandes eſpérances, avoit depuis fait aſſaſſiner ſon pere, parce qu'il vouloit obliger ce Vénitien à tenir ce qu'il avoit promis. La fille étoit venue à Veniſe demander juſtice de ce meurtre, mais inutilement; & cette pourſuite ayant conſumé le peu de bien qu'elle avoit, ſa beauté répara ſa miſére, comme elle l'avoit cauſée. Il n'eſt point de reſſentiment ſi violent, que celui d'une perſonne bien née, qu'on a réduite à faire un métier indigne d'elle. Elle apprit avec raviſſement le Projet de ſes deux amis, & elle riſqua ſans peine toutes choſes pour le favoriſer. Elle loua une des plus grandes maiſons de Veniſe, & ſous couleur de quelques accommodemens qu'elle y faiſoit faire, elle n'y porta qu'une partie de ſes meubles, pour avoir prétexte de garder encore celle qu'elle tenoit auparavant, & qui n'étoit pas éloignée. Ce fut dans ces deux maiſons, que demeurérent près de ſix mois onze des principaux Conjurés. Comme

elle étoit viſitée par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens étrangers & Vénitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire découvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'être incommodée pour s'en délivrer. Ceux qui ſçavent avec quelle honnêteté on traite les femmes de cette profeſſion en Italie, n'auront pas de peine à comprendre, que ſa maiſon devint par ce moyen une ſolitude impénétrable à ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurés n'en ſortoient que la nuit : & afin qu'elle fût toute libre pour agir, les Aſſemblées ſe faiſoient de jour. Dans ces Aſſemblées, Renault & le Capitaine propoſoient les choſes dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar, pour en avoir l'avis de la Compagnie, & réſoudre avec elle les moyens de les exécuter. Quand il falloit qu'ils allaſſent chez ce Marquis, ils s'y conduiſoient avec la circonſpection requiſe dans un Pays & dans un tems, où les maiſons des Ambaſſadeurs étoient obſervées, comme ſi c'euſſent été autant d'ennemis, & la ſienne principalement. Ils avoient réſolu enſemble depuis longtems, qu'il falloit avoir mille Soldats dans Veniſe avant l'exécution ; mais parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armés, le Marquis de Bedemar s'étoit pourvu d'armes pour plus de cinq cens. Il lui avoit

été aiſé de le faire ſecrettement ; car on ne viſite point les Gondoles des Ambaſſadeurs de quelque lieu qu'elles viennent, & il ne falloit plus qu'une occaſion pour faire entrer ces mille hommes dans Veniſe, ſans qu'ils puſſent être remarqués.

Le Doge Donato mourut, & l'on mit à ſa place Antoine Priuli, qui étoit au Frioul, pour faire exécuter les Traités. Le Général de Mer eut ordre de l'aller querir avec l'Armée Navale. Le grand Chancelier, & les Sécretaires d'Etat, devoient aller fort loin au devant de lui, pour lui porter le bonnet Ducal. Douze des principaux Sénateurs les devoient ſuivre de près, comme Ambaſſadeurs de la République, chacun d'eux ſeul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement, & avec un train ſuperbe. Le Sénat même en corps devoit l'aller recevoir fort avant en Mer ſur le Bucentaure, & le ramener dans la Ville avec tout ce cortege. Comme il n'arrive guéres que ceux qu'on fait Doges ſe trouvent hors de Veniſe, cette pompe y attira un nombre infini de Curieux. Le Marquis de Bedemar, qui la prévit auſſitôt qu'il fut aſſuré de l'élection de Priuli, dépêcha une ſeconde fois Nolot à Naples, avec ordre de faire partir en ſa préſence, & dans la plus grande diligence poſſible, les Brigantins du Duc d'Oſſonne. Pour ôter

tout ſujet de retardement, le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus exact qu'il ſe pouvoit de l'exécution, & ſurtout de lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé à Veniſe pendant le premier Voyage de Nolot. Le Corſaire renchérit ſur cette précaution: il voulut ménager l'eſprit du Vice-Roi de toutes les manieres; & pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun ſujet de ſe plaindre de lui, il finit ſa dépêche par ces paroles: *J'accuſe la négligence de Nolot du long ſéjour qu'il a fait à Naples; car je ne doute point, que s'il avoit repréſenté les choſes comme elles étoient, Votre Excellence ne l'eût expédié. Il faut néceſſairement qu'il ait demandé de l'argent, ou quelque choſe de ſemblable; mais il avoit ordre exprès du contraire: & je m'offre encore à préſent de tenir Veniſe ſix mois en mon pouvoir s'il eſt beſoin, en attendant la grande flotte de Votre Excellence, pourvu qu'Elle m'envoie les Brigantins auſſitôt que Nolot ſera arrivé, & les ſix mille hommes qu'Elle a offerts.* Cette Lettre eſt du ſeptiéme Avril, jour du départ de Nolot.

Cependant, Renault fit venir à Veniſe tous les Officiers des Troupes gagnées, pour prendre connoiſſance de la Ville, & remarquer les Poſtes, afin de ne pas s'égarer la nuit de l'exécution. Avant que de venir, ils

choiſirent mille hommes, ſur toutes les Troupes Hollandoiſes, pour ſe tenir prêts à marcher au premier jour; & afin que l'abſence de ces mille hommes fût moins remarquable, ils obſervérent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre-ferme, où il y en avoit de diſperſés. Pour recevoir tout ce monde, chacun de ces Officiers arrêta ſeul le plus grand nombre de logemens qu'il pouvoit ſans donner de ſoupçon: on diſoit aux hôtes, que c'étoit pour des Etrangers, qui venoient voir la Fête; & quant aux Officiers mêmes, ils logeoient tous chez des Courtiſanes, où en bien payant ils étoient en plus grande ſureté que nulle autre part.

Il ne reſtoit plus qu'à régler l'ordre de l'exécution; & le Marquis de Bedemar, Renault, & le Capitaine, arrêtérent de concert ce qui ſuit. *Auſſitôt qu'il ſera nuit, ceux des mille Soldats, qui ſeront venus ſans armes, s'iront armer chez l'Ambaſſadeur. Cinq cens ſe rendront à la place de Saint Marc, auprès du Capitaine; la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault, aux environs de l'Arſenal; & le reſte s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques, Gondoles, & autres voitures ſemblables, au Pont de Rialte, avec leſquelles on ira querir en diligence environ*

viron mille autres Soldats des Troupes de Lieveſtein qui ſont encore au Lazaret. Pendant ce Voyage, on ſe comportera le plus paiſiblement qu'il ſera poſſible, afin de n'être point obligé de ſe déclarer que ces Troupes ne ſoient arrivées. Si pourtant on y eſt obligé, & que quelque choſe vienne à ſe découvrir, le Capitaine ſe retranchera dans la Place de Saint Marc, Renault s'emparera de l'Arſenal de la maniere qu'il ſera repréſenté, enſuite on tirera deux coups de Canon pour ſervir de ſignal aux Brigantins du Duc d'Oſſonne qui ſeront prêts à entrer dans Veniſe, & les Eſpagnols qu'ils apporteront ſuppléeront au défaut des Walons qu'on ſera allé querir. Si on n'eſt point obligé de ſe déclarer pendant ce Voyage, quand ces Walons auront débarqué à la Place de Saint Marc, le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens hommes qu'il aura déja, & le Sergent-Major Durand pour les commander. On commencera par mettre en bataille ces mille hommes dans la Place. Enſuite le Capitaine, avec deux cens qu'il prendra, ſe rendra Maître du Palais Ducal, & ſur-tout de la ſale des Armes, qui y eſt, pour en fournir à ceux des ſiens qui en auront beſoin, & pour empêcher les ennemis de s'en ſervir. Cent autres, ſous Bribe, ſe rendront Maîtres de la

Secque ; & cent autres, ſous Brainville, de la Procuratie, à la faveur de quelques hommes qu'on y aura introduits par adreſſe dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de Garde dans ce Clocher, tant que l'exécution durera, afin qu'on ne puiſſe point ſonner de Tocſin. On occupera l'entrée de toutes les Rues qui aboutiſſent à la Place, avec d'autres Corps de Garde. On mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du côté de la Rue ; & en attendant qu'on en puiſſe avoir de l'Arſenal, on en prendra ſur la Fuſte du Conſeil des Dix, qui eſt tout proche, & dont il ne ſera pas difficile de ſe ſaiſir. Dans tous ces lieux, dont on s'emparera, & où on mettra des Corps de Garde, on poignardera généralement tout ce qu'on trouvera ; & pendant ces différentes exécutions autour de la Place, le Sergent-Major demeurera toujours en bataille au milieu, avec le reſte des Troupes. Toutes ces choſes ſe feront avec le moins de rumeur qu'il ſera poſſible. Enſuite, on commencera de ſe déclarer en pétardant la porte de l'Arſenal. A ce bruit, les huit Conjurés qui en ont tiré le plan, & qui ſeront dedans, mettront le feu aux quatre coins avec des feux d'artifices préparés pour cet effet chez l'Ambaſſadeur, auſſi bien que les petards, & ils poignarderont les

principaux Commandans. Il leur ſera aiſé de le faire dans la confuſion que le feu & le bruit des petards apportera, ſur-tout ces Commandans ne ſe défiant point d'eux. Ils ſe joindront à Renault, quand il ſera entré : ils acheveront enſemble de tout tuer, & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les lieux où il eſt à propos d'en mettre, comme à l'Arena de' Mari, au Fontego de' Tedeſchi, aux Magazins de Sel, ſur le Clocher de la Procuratie, ſur le Pont de Rialte, & autres poſtes éminens, deſquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de réſiſtance. En même tems que Renault petardera l'Arſenal, le Capitaine forcera la Priſon de Saint Marc, & armera les priſonniers. On tuera les principaux Sénateurs, & des gens apoſtés iront mettre le feu en plus de quarante endroits de la Ville les plus éloignés l'un de l'autre qu'il ſe pourra, afin que la confuſion en ſoit plus grande. Cependant, les Eſpagnols du Duc d'Oſſonne, ayant entendu le ſignal qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été Maître de l'Arſenal, viendront auſſi débarquer à la place de Saint Marc, & ſe répandront auſſitôt dans les principaux quartiers de la Ville, comme Saint George, le quartier des Juifs, & autres, ſous la conduite des neuf autres principaux Conjurés.

On ne criera rien que Liberté : *& après toutes ces choſes exécutées, le pillage ſera permis ; mais non pas ſur les Etrangers : il ſera défendu de leur rien prendre, ſur peine de la vie ; & on ne fera plus main baſſe que ſur ce qui réſiſtera.*

Nolot trouva les choſes en ſi bon état en arrivant à Naples, que les ſix mille hommes furent mis en Mer le lendemain, ſous le Commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de ſoupçon, le Duc d'Oſſonne fit prendre un long détour à ſes grands Vaiſſeaux, pour ſe rendre à leurs poſtes ; mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au ſecond jour de route, cette petite flotte rencontra des Corſaires de Barbarie qui l'attaquérent. Comme elle n'étoit préparée que pour ſervir de voiture aux hommes qu'elle portoit, & non pas pour rendre un grand combat, elle fut fort incommodée par l'artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armés. Mais quoique le trop de gens qui étoient entaſſés ſur ceux de Naples ne leur laiſſât pas l'eſpace néceſſaire pour ſe défendre avec ordre ; néanmoins, comme c'étoient tous Eſpagnols choiſis, ils traitérent ſi rudement à coups d'épée ceux des ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corſaires ſe ſeroient

peut-être repentis de les avoir arrêtés en chemin, ſi les uns & les autres n'euſſent pas été diſperſés par une furieuſe tempête qui les ſépara dans la plus grande chaleur du combat. La petite flotte en fut ſi endommagée, qu'elle ne put ſe remettre en mer de quelque tems ; & le Marquis de Bedemar, voyant par cette nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Fête qui ſe préparoit à Veniſe, y aſſiſta avec plus de magnificence que perſonne. Il proteſta en plein Sénat, en faiſant ſon compliment au nouveau Doge, que la joie particuliere qu'il témoignoit de ſon élévation venoit de ce qu'il eſpéroit, que Sa Sérénité conſerveroit ſur le Thrône les favorables diſpoſitions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'accompliſſement de la paix.

Au ſortir de cette audience, il envoya querir Renault & le Capitaine. D'abord il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner ? Ils répondirent, que non-ſeulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs Compagnons même n'avoient non plus paru ébranlés par la diſgrace de la flotte, que ſi elle étoit arrivée à bon port ; & qu'ils étoient tout diſpoſés à prendre les voies néceſſaires, pour maintenir le parti dans l'état où il étoit, en attendant une occaſion plus heureuſe. L'Ambaſſadeur, qui ne leur avoit fait cette demande qu'en trem-

blant, les embraſſa avec des larmes de joie après cette réponſe. Il leur dit avec une gaieté & une véhémence qui auroit raſſuré les plus foibles cœurs, & inſpiré l'intrépidité & l'audace dans l'ame la plus épouvantée : Que les grands revers, qui dans les affaires communes doivent ſurprendre les eſprits, ſont des accidens naturels aux entrepriſes extraordinaires ; qu'ils ſont la ſeule épreuve de la force de l'ame ; qu'alors ſeulement on peut ſe croire capable d'achever un grand deſſein, quand on l'a vu une fois renverſé avec tranquillité & conſtance. Enſuite, il fut réſolu de concert entre le Marquis & ſes deux Confidens, qu'on remettroit l'exécution juſqu'à la Fête de l'Aſcenſion, qui n'étoit pas éloignée, & qui eſt la plus grande ſolemnité de Veniſe : Qu'en attendant, on entretiendroit les Troupes dans les lieux où elles étoient, en leur fourniſſant toutes les commodités qu'elles pouvoient ſouhaiter: Qu'on n'épargneroit point l'argent aux Chefs pour cet effet : Que des trois cens qu'on avoit fait venir à Veniſe, on retiendroit les principaux, comme pour ſervir de garant de la fidélité des autres, & qu'on renverroit les ſubalternes à leurs troupes, ſoit pour contenir les Soldats dans leur devoir, ſoit auſſi pour décharger la Ville, où ce grand nombre d'Officiers

pouvoit devenir ſuſpect : Qu'on occuperoit le plus agréablement qu'il ſeroit poſſible ceux qu'on y retiendroit, afin qu'ils ne ſe laſſaſſent point d'attendre, & qu'ils n'euſſent pas ſeulement le loiſir, s'il ſe pouvoit, de réfléchir ſur l'état préſent des choſes : Que les vingt principaux Conjurés obſerveroient ſoigneuſement leur conduite ; & que pour obliger la République à ſouffrir le retardement des Troupes de Lieveſtein, & à ne pas congédier celles de Naſſau, le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'exécuteroient point les Traités.

Tout ce que l'eſprit humain peut imaginer de prétextes, pour ſe défendre contre la Raiſon, fut inventé par le Marquis de Bedemar, & mis en œuvre par D. Pedre, & par le Duc d'Oſſonne. Cependant, ils étoient forcés tous les jours de faire quelque pas vers la Paix, malgré qu'ils en euſſent : le Conſeil d'Eſpagne n'oſoit rien hazarder ſur l'eſpérance d'un ſuccès auſſi douteux que celui de la Conjuration ; & la France, qui vouloit ſoutenir le Traité de Paris, obligea les Vénitiens à conſentir que le Duc de Savoye licenciât les Troupes qui étoient arrêtées dans le Pays de Vaux, & qui ſervoient de prétexte aux retardemens de D. Pedre. Cette difficulté levée, le Marquis de Bedemar, croyant détourner ce Prince de

rendre les Places qu'il avoit priſes dans le Montferrat, fit courre le bruit, qu'auſſitôt que le Duc de Mantoue y ſeroit rétabli, il s'accommoderoit de cet Etat avec les Eſpagnols. En même tems, D. Pedre fit une querelle ſans raiſon à un Miniſtre de Savoye, qui étoit venu à Milan avec les Ambaſſadeurs de France, & lui fit commander d'en ſortir. Le Duc, irrité de cette injure, les rappella près de lui, & ceſſa de vuider les Places occupées; mais les Ambaſſadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le piége que D. Pedre lui tendoit, il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'étonnement de D. Pedre fut ſi grand à cette nouvelle, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner en public par ſes diſcours. Il fallut qu'il rendît auſſi les Priſonniers, & les moindres Places; mais pour Verſel, qui étoit le point important, il fit des difficultés ſi étranges, qu'on menaça d'Eſpagne de le rappeller avant le tems ordinaire. D'abord, il dit, qu'il ſeroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambaſſadeurs de France étoient à Milan, comme pour l'y forcer par leur préſence. Ils ſe retirérent. Alors, il déclara qu'il prétendoit que le Duc de Savoye rendît auparavant certaines Terres, qui appartenoient à des Miniſtres de Mantoue. Ces Terres furent rendues;

dues; & cependant Verſel ne ſe rendoit point. Enfin, la France, qui vouloit conclure le mariage de Madame Chrétienne, Sœur du Roi avec le Prince de Piémont, s'étant expliquée d'une maniere déciſive ſur le ſujet de cette Place, D. Pedre commença de faire ſortir les Munitions, & l'Artillerie qui y étoit, mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé de ſe preſſer encore moins, il s'aviſa d'exiger de nouvelles aſſurances du Duc de Savoye en faveur de celui de Mantoue; mais les Miniſtres même de Mantoue, laſſés de tant de longueurs, déclarérent par un Ecrit public, qu'ils ne demandoient point ces aſſurances.

Quelque chagrin que cette déclaration donnât au Marquis de Bedemar, la conduite du Duc d'Oſſonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc, fatigué des plaintes que les Vénitiens lui faiſoient faire de toutes parts, ſur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golfe, ne ſçachant plus que dire pour ſa défenſe, s'aviſa à la fin de répondre, qu'il en uſeroit de cette ſorte tant que les Vénitiens entretiendroient à leur ſervice les plus irréconciliables ennemis du Roi ſon Maître. On jugera aiſément par les ſoins que l'Ambaſſadeur avoit pris pour retenir les Troupes Hollandoiſes dont le Duc

d'Oſſonne ſe plaignoit, quel fut ſon déſeſpoir quand il ſçut la réponſe de ce Duc. Il ne douta point que le Sénat, qui vouloit la Paix à quelque prix que ce fût, ne les fît partir pour ôter toute excuſe au Vice-Roi; mais le ſuccès trompa encore cette fois la prudence du Marquis de Bedemar. Quelque Démon favorable aux extravagances du Duc d'Oſſonne fit prendre aux Vénitiens une réſolution directement contraire à leur inclination & à leur intérêt. Il fut remontré au Sénat que la République avoit trop témoigné par ſon procédé qu'elle deſiroit la Paix; que c'étoit ce qui rendoit les Miniſtres Eſpagnols ſi difficiles à l'exécuter; que ſi on ſatisfaiſoit le Vice-Roi ſur ſa plainte, il croiroit donner la Loi à Veniſe; & que bien loin de licencier les Hollandois, il falloit même retenir les Troupes de Lieveſtein qui devoient partir au premier jour, juſqu'à l'entiere exécution des Traités.

La joie, que cette réſolution donna au Marquis de Bedemar, fut troublée par la découverte du Complot de Creme. L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnés, s'étant querellés au jeu, ſe battirent: le Capitaine fut bleſſé à mort; & pour décharger ſa conſcience, il déclara tout au Commandant Vénitien avant que d'expirer. L'Alfier, qui ſe défia de ce

qui arriveroit, auſſitôt qu'il eut bleſſé ſon homme ſe ſauva avec ceux des Complices qu'il put avertir : les autres furent pris, & le Lieutenant François auſſi, qui étoit le principal Chef de l'entrepriſe ; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne ſçavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba ſur D. Pedre ſeulement. Huit jours après, le Sergent-Major qui devoit livrer Maran, ayant retranché quelques gains à un Valet de Chambre du Provéditeur, & à un Penſionnaire de la République, pour en profiter, ces gens, outrés de cette perte, prirent le tems de ſon abſence pour entrer chez lui, enfoncérent ſes coffres, & enlevérent ſon argent & ſes papiers. Il s'y trouva des Lettres qui parloient de ſon deſſein. Comme il ne connoiſſoit que l'homme du Duc d'Oſſonne qui avoit négocié avec lui, il ne pouvoit accuſer que ce Duc ; mais il prit un plus noble parti : il répondit toujours au milieu des tourmens, qu'il ſçavoit bien qu'on ne le ſauveroit pas, quoi qu'il découvrît, & qu'il aimoit mieux laiſſer ſes Complices, s'il en avoit, en état de venger ſa mort, que de les perdre avec lui ſans aucun fruit. On rendit publiquement graces à Dieu dans Veniſe de ces deux découvertes. L'entrepriſe devint pourtant

beaucoup plus aſſurée qu'elle n'étoit auparavant. Le Sénat crut avoir enfin découvert la cauſe ſi cachée du procédé irrégulier des Eſpagnols ; & voyant ces deux affaires échouées, il s'imagina d'entrer dans un profond repos, & ne douta plus de l'accompliſſement des Traités.

Cependant, le tems de l'exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précéde l'Aſcenſion, juſqu'à la Pentecôte, il y a à Veniſe une des plus célébres Foires du monde. Le grand abord de Négocians ne rendoit pas la Ville plus difficile à ſurprendre ; & il donna moyen aux mille Soldats, qui s'y rendirent parmi les Marchands, d'y entrer & de s'y loger ſans être remarqués. Il leur fut aiſé de ſortir des Villes Vénitiennes où ils étoient diſperſés, parce que depuis quelques tems les plus preſſés de ſe retirer en leur Pays ſe débandoient ; & les Podeſtats n'y mettoient aucun ordre, à cauſe que c'étoient autant de gens que la République ne payeroit pas. De peur qu'on ne s'étonnât, qu'il s'en fût débandé un ſi grand nombre en ſi peu de tems, la plûpart dirent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Veniſe. Ils ſe déguiſérent en gens de toutes profeſſions. On obſerva de loger enſemble ceux qui parloient des Langues différentes, afin qu'on les ſoupçonnât moins d'intel-

ligence; & ils ne faiſoient tous aucun ſemblant de ſe connoître. Les cinq cens Eſpagnols, deſtinés pour exécuter le Complot de Creme qui étoit découvert, furent envoyés en même tems par D. Pedre aux environs de Breſſe, pour s'emparer de cette Ville au premier avis du ſuccès de la Conjuration, & à la faveur de la faction que le Lieutenant du Comte de Naſſau y avoit formée, & qui ſubſiſtoit encore. Celui qui commandoit ces Eſpagnols, étoit chargé de les mener droit à Veniſe au premier ordre qu'il en recevroit de Renault.

Quant à la flotte Vénitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir ſe mettre en Mer au premier commandement, à cauſe des continuels mouvemens du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient ſes douze Navires en ſon abſence, des feux d'artifice des plus violens, pour répandre ſecrettement dans tous les autres Vaiſſeaux de la flotte la veille de l'exécution. Comme perſonne ne ſe défioit de ces Officiers, il leur étoit aiſé de le faire, ſans être apperçus, ni même ſoupçonnés. Il leur manda de meſurer ſi bien les mêches, que tout prît feu, s'il ſe pouvoit, en même tems; que ſi quelque Vaiſſeau en échapoit, ils l'attaquaſſent, & s'en rendiſſent maîtres, ou qu'ils le coulaſſent

à fond à coups de Canon ; qu'ils s'en vinſſent enſuite à Veniſe ſans perdre un moment de tems, & qu'ils ſe diſpoſaſſent à exécuter toutes ces choſes ſur le champ ; mais qu'ils attendiſſent pourtant un nouvel ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimanche avant l'Aſcenſion, qui étoit le premier de la Foire.

Le Duc d'Oſſonne fit ſi bien eſcorter cette fois ſa petite flotte, qu'elle arriva ſans aucun accident à ſix milles de Veniſe. Elle étoit ſéparée en deux parties, qui marchoient un peu éloignées l'une de l'autre pour être moins remarquées. La plus grande étoit compoſée de Barques comme celles des Pêcheurs, afin de donner moins de ſoupçon ; & le reſte conſiſtoit en Brigantins ſemblables à ceux des Corſaires. Le Samedi matin on manda à Haillot, qu'il partît le lendemain de ſon Poſte à l'heure néceſſaire pour arriver à la vue de Veniſe entre jour & nuit; qu'il arborât l'Etendard de S. Marc ; qu'il s'emparât de quelques petites Iſles, devant leſquelles il falloit qu'il paſsât, qui n'étoient d'aucune défenſe, & d'où il pouvoit venir à Veniſe quelque avis de ſa marche ; qu'enſuite il ſe préſenta hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco, parce qu'on ſçavoit qu'il n'y avoit point de Garniſon dedans, & qu'il paſſeroit entre

deux ſans obſtacle ; qu'il s'avançât juſqu'à une portée de Canon de Veniſe ; qu'il en donnât avis quand il y ſeroit, & que par le retour de la Barque qui auroit apporté cet avis, le Capitaine lui enverroit des Matelots pour lui ſervir de Guides, de peur qu'il n'échouât contre les Bancs, dont le Marais qui environne Veniſe eſt plein, ou qu'il ne ſe briſât contre les rochers, qui rendent l'entrée des Ports impoſſible à ceux qui n'y ſont pas accoûtumés.

Comme la journée du lendemain étoit néceſſaire pour ſe diſpoſer à l'exécution de la nuit, Renault & le Capitaine jugérent à propos de conſulter dès la veille avec leurs Compagnons pour la derniere fois, & le Capitaine laiſſa à Renault le ſoin de leur repréſenter l'état des choſes & de leur donner les avis néceſſaires. Quoi qu'on pût faire, ils ne purent être tous aſſemblés qu'il ne fût preſque nuit. Il y avoit les trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Petardiers, l'Anglade, les deux Officiers de l'Arſenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'emploi autrefois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé à l'Eſcalade de Genève, & l'Ingénieur Revellido. Ces vingt perſonnes s'étant en-

fermées chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus ſecret de la maiſon, après les précautions ordinaires dans ces rencontres, Renault prit la parole. Il commença par une narration ſimple & étendue de l'état préſent des affaires, des forces de la République & des leurs, de la diſpoſition de la Ville & de la flotte, des préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Oſſonne, des Armes & autres Proviſions de guerre qui étoient chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, des intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la connoiſſance exacte quon avoit pris de tout ce qu'il pouvoit être néceſſaire de ſçavoir. Après s'être attiré l'approbation de ſes Auditeurs par le récit de ces choſes, dont ils ſçavoient la vérité comme lui, & qui étoient preſque toutes les effets de leurs ſoins auſſi bien que des ſiens, *Voilà, mes Compagnons*, continua-t-il, *quels ſont les moyens deſtinés pour vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils ſont ſuffiſans, & aſſurés. Nous avons des voies infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous oppoſer ; dont le pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la curioſité, ou le Commerce, y a attirés, & dont le Peuple même nous aidera à*

dépouiller les Grands qui l'ont dépouillé tant de fois, auſſitôt qu'il verra ſureté à le faire. Les meilleurs Vaiſſeaux de la flotte ſont à nous, & les autres portent dès-à-préſent avec eux ce qui les doit réduire en cendres. L'Arſenal, la merveille de l'Europe, & la terreur de l'Aſie, eſt preſque déja dans notre pouvoir. Les neufs vaillans hommes qui ſont ici préſens, & qui ſont en état de s'en emparer depuis près de ſix mois, ont ſi bien pris leurs meſures pendant ce retardement, qu'ils ne croient rien hazarder en répondant ſur leur tête de s'en rendre maîtres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre ferme, ni la petite flotte de Haillot, pour nous ſoutenir, ni les cinq cens hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Vénitiens de notre Camarade, ni les grands Vaiſſeaux du Duc d'Oſſonne, ni l'Armée Eſpagnole de Lombardie, nous ſerions aſſez forts avec les intelligences, & les mille Soldats, que nous avons. Néanmoins, tous ces différens ſecours, que je viens de nommer, ſont diſpoſés de telle ſorte, que chacun d'eux pourroit manquer ſans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider; mais ils ne ſçauroient s'entrenuire. Il eſt preſque impoſſible qu'ils ne réuſſiſſent pas tous, & un ſeul nous ſuffit. Que ſi après

avoir pris toutes les précautions que la Prudence humaine peut ſuggerer, on peut juger du ſuccès que la Fortune nous deſtine, quelle marque peut-on avoir de ſa faveur, qui ne ſoit au-deſſous de celles que nous avons ? Oui, mes Amis, elles tiennent manifeſtement du prodige. Il eſt inoui dans toutes les Hiſtoires, qu'une Entrepriſe de cette nature ait été découverte en partie ſans être entiérement ruinée : & la nôtre a eſſuyé cinq accidens, dont le moindre, ſelon toutes les apparences humaines, devoit la renverſer. Qui n'eût cru, que la perte de Spinoſa, qui tramoit la même choſe que nous, ſeroit l'occaſion de la nôtre ? Que le licenciement des Troupes de Lieveſtein, qui nous étoient toutes dévouées, divulgueroit ce que nous tenions caché ? Que la diſperſion de la petite flotte romproit toutes nos meſures, & ſeroit une ſource féconde de nouveaux inconvéniens ? Que la découverte de Creme, que de celle de Maran, attireroit néceſſairement après elle la découverte de tout le Parti ? Cependant, toutes ces choſes n'ont point eu de ſuite. On n'en a point ſuivi la trace, qui auroit mené juſqu'à nous. On n'a point profité des lumieres qu'elles donnoient. Jamais repos ſi profond ne précéda un trouble ſi grand. Le Sénat, nous en ſommes fidélement inſtruits, le Sénat eſt

dans une ſécurité parfaite. Notre bonne deſtinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, raſſuré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils. Nous vivons encore, mes chers amis. Nous ſommes plus puiſſans que nous n'étions avant ces déſaſtres. Ils n'ont ſervi qu'à éprouver notre Conſtance. Nous vivons, & notre vie ſera bientôt mortelle aux Tyrans de ces Lieux. Un bonheur ſi extraordinaire, ſi obſtiné, peut-il être naturel? & n'avons-nous pas ſujet de préſumer, qu'il eſt l'ouvrage de quelque Puiſſance au-deſſus des choſes humaines? Et en vérité, mes Compagnons, qu'eſt-ce qu'il y a ſur la terre, qui ſoit digne de la protection du Ciel, ſi ce que nous faiſons ne l'eſt pas? Nous détruiſons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'avarice des Nobles le raviroit éternellement ſans nous. Nous ſauvons l'honneur de toutes les femmes, qui naîtroient quelque jour ſous leur Domination avec aſſez d'agrément pour leur plaire. Nous rapellons à la vie un nombre infini de malheureux, que leur cruauté eſt en poſſeſſion de ſacrifier à leurs moindres reſſentimens, pour les ſujets les plus légers. En un mot, nous puniſſons les plus puniſſables de tous les hommes, égale-

ment noircis des vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne ſouffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces miſérables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété eſt ſur le Thrône, brulans d'un feu, plûtôt feu du Ciel que le nôtre; ces Tribunaux, ſouillés tant de fois des larmes & de la ſubſtance des innocens, conſumés par les flammes dévorantes; le Soldat furieux retirant ſes mains fumantes du ſein des méchans; la Mort errante de toutes parts; & tout ce que la nuit, & la licence Militaire, pourront produire de ſpectacles plus affreux; ſouvenons-nous alors, mes chers amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les hommes, que les plus louables actions ſont ſujettes aux plus grands inconvéniens, & qu'enfin, au lieu des diverſes fureurs qui déſoloient cette malheureuſe Terre, les déſordres de la nuit prochaine ſont les ſeuls moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté.

Ce Diſcours fut reçu de toute l'Aſſemblée avec la complaiſance que les hommes ont d'ordinaire pour les ſentimens qui ſont conformes aux leurs. Toutefois Renault, qui avoit obſervé les viſages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs amis du Capitaine,

avoit paſſé tout d'un coup d'une attention extrême dans une inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui reſtoit encore dans les yeux un air d'étonnement & de triſteſſe, qui marquoit une ame ſaiſie d'horreur. Renault le dit au Capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais ayant obſervé Jaffier quelque tems, il en demeura quaſi d'accord. Renault, qui connoiſſoit parfaitement les rapports & les liaiſons néceſſaires qu'il y a entre les plus ſecrets mouvemens de l'ame, & les plus légéres démonſtrations extérieures qui échapent quand on eſt dans quelque agitation d'eſprit, ayant examiné murement ce qui lui avoit paru à la mine & dans la contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cet homme fût ſûr. Le Capitaine, qui connoiſſoit Jaffier pour un des plus vaillans hommes du monde, accuſa ce jugement de précipitation & d'excès; mais Renault, s'étant obſtiné à juſtifier ſon ſoupçon, il en expliqua ſi nettement les raiſons & les conſéquences, que ſi le Capitaine ne les ſentit pas auſſi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un homme à obſerver. Il repréſenta pourtant à Renault, que quand même Jaffier ſeroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit ſe perſuader, il ne lui reſtoit pas aſſez de tems juſqu'au lendemain au ſoir,

pour délibérer de les trahir & de s'y réſoudre, mais qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choſes, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles meſures, & que c'étoit un riſque qu'il falloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un moyen sûr de ne s'y pas expoſer, & que ce moyen étoit de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce ſoir. Le Capitaine demeura quelque tems muet à cette propoſition; mais enfin, il répondit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à tuer le meilleur de ſes amis ſur un ſoupçon : Que cette exécution pouvoit avoir diverſes mauvaiſes ſuites : Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons, de leur devenir odieux, & d'en être conſidérés comme ſi on vouloit affecter quelque empire ſur eux, & qu'on ſe prétendît arbitres ſouverains de leur vie & de leur mort : Qu'il ne falloit pas eſpérer qu'ils compriſſent la néceſſité de perdre Jaffier, comme ils la comprenoient eux deux; & que ne la comprenant pas, chaque Conjuré verroit avec regret ſa vie expoſée à la premiere imagination ſemblable qui leur viendroit : Que lorſque les eſprits ſont dans un grand mouvement, il faut peu de choſes pour les faire détourner; & que le moindre changement qu'ils faſſent dans cet état, eſt toujours d'une extrême importance, parce qu'ils ne peuvent plus prendre que des réſo-

lutions extrêmes : Que ſi on vouloit cacher de quelle maniere Jaffier ſeroit diſparu, il étoit encore plus à craindre, qu'ils ne cruſſent qu'il étoit découvert & en fuite, ou priſonnier, ou traître, & que, quelque prétexte qu'on inventât, ſon abſence à la veille de l'exécution, y ayant autant de part qu'il y en devoit avoir, ne pouvoit que les intimider & leur ſuggérer de triſtes penſées.

Renault écoutoit attentivement ce diſcours du Capitaine, lorſqu'un de leurs gens entra où ils étoient avec un ordre du Sénat qu'on venoit de recevoir, pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient charge ſur la Flotte. On aporta en même tems un billet de l'Ambaſſadeur qui découvroit la raiſon de ce commandement. Le Duc d'Oſſonne n'avoit pu ſortir ſi ſecrettement de Naples, pour aller joindre ſes grands Vaiſſeaux, que les Eſpions de la République n'en euſſent connoiſſance ; mais comme il avoit laiſſé un ordre qu'on ne fournît aucune voiture pour Veniſe juſqu'à un certain tems, & qu'on retînt toutes les Lettres qui y ſeroient adreſſées, les Vénitiens n'avoient pu recevoir plûtôt que ce jour l'avis de ſon départ. L'Archiduc, nouvellement élu Roi de Bohême, lui avoit demandé du ſecours contre les Rebelles de ce Pays, qui commençoient à remuer ; & le Vice-

Roi, s'étant vanté qu'il méneroit ce ſecours par le Golphe juſqu'aux Ports de l'Archiduc en Iſtrie, les Vénitiens l'avoient fait prier par ce Prince même de prendre un autre chemin. Mais comme il ne ſe gouvernoit pas par les raiſons qui gouvernent les autres hommes, quand ils le ſçurent parti, ils ne doutérent point que ce ne fût pour conduire lui-même ce ſecours par le chemin qu'il avoit réſolu. Ils ne voulurent pas lui diſputer le paſſage, comme ils pouvoient le faire, parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre; & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Côtes d'Iſtrie, où il devoit mettre à terre ſes Troupes, pour l'obſerver, & le préſerver des diverſes tentations qui lui pourroient prendre à la vue de leurs Places maritimes.

Les plus fermes réſolutions des hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte imagination du danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette imagination l'ame ſe familiariſe à la fin avec les circonſtances de ce danger, quelque affreuſes qu'elles puiſſent être, à force de les conſidérer; mais auſſi, toute la fermeté de ſa réſolution eſt tellement attachée à ces circonſtances, que s'il y en a quelqu'une qui vienne à changer ſur le point de l'exécution, il eſt fort dangereux que la réſolution ne change auſſi. C'eſt

ce

ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons, à l'occaſion de cet Embarquement imprévu de la Flotte de Veniſe qu'ils venoient d'apprendre ; & cette nouvelle leur donna un ſenſible chagrin, parce qu'ils jugérent d'abord, qu'elle les obligeroit, malgré qu'ils en euſſent, à changer quelque choſe dans la maniere dont ils avoient diſpoſé d'abord l'exécution de leur entrepriſe. Cette exécution ne pouvoit pas ſe faire ſur le champ, parce que la nuit étoit déja trop avancée : il auroit été jour avant qu'on eût pu avertir la petite Flotte pour la faire approcher juſqu'à la portée du Canon de Veniſe, où il falloit qu'elle fût pour commencer, & avant qu'on eût pu aller querir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Vénitiens devant ſe mettre en mer, ſi on faiſoit auſſi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des gens qui ſe rendroient tout ce jour de Veniſe à la Flotte. La démarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurés puſſent ſouhaiter, elle alloit tourner le dos à Haillot, & toutes choſes conſidérées, on jugea à propos de lui donner le tems de s'éloigner. La difficulté fut à réſoudre ſi le Capitaine, l'Anglade, les trois Pétardiers, & les autres Conjurés qui y avoient charge, obéiroient à l'ordre du

Sénat. Ils paroiſſoient indiſpenſablement néceſſaires à Veniſe pour l'exécution, ſurtout le Capitaine. Cependant, c'étoit celui de tous ceux qui pouvoient moins ſe diſpenſer de partir. Le commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres enſemble. Comme la plûpart avoient de l'emploi ſur ſes Vaiſſeaux, il pouvoit preſque ſuppléer lui ſeul à leur défaut par ſon autorité s'il étoit préſent, & même empêcher qu'on ne s'apperçût de leur abſence. Ces raiſons firent conclure, qu'il partiroit ſeul avec l'Anglade, dont l'Emploi ſur la Flotte dépendoit immédiatement du Général, auſſi bien que celui des trois Pétardiers; mais pour ces Pétardiers, on aima mieux tout hazarder que de les laiſſer partir auſſi. Le Général en demanda des nouvelles au Capitaine d'abord qu'il le vit, & le Capitaine répondit qu'il les croyoit cachés à Veniſe chez des Courtiſanes, auſſi bien que quelques Officiers de ſes Vaiſſeaux, qu'il ne trouvoit point; & que la précipitation avec laquelle il avoit fallu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les découvrir. Le Général avoit reçu du Sénat des ordres ſi preſſans de partir, & il étoit ſi occupé, qu'il ne put les envoyer chercher de quelques jours, & moins encore attendre qu'on les eût trouvés.

Avant que de s'embarquer, le Capitaine

avoit pris Jaffier en particulier, pour le prier de tenir ſa place auprès de Renault la nuit de l'exécution. Il lui exagéra la confiance qu'on avoit en ſa conduite & en ſon courage ; que ſans cette aſſurance il ne ſe ſeroit jamais réſolu à s'éloigner ; mais qu'il croyoit laiſſer un autre lui-même à ſes Compagnons, puiſque Jaffier demeureroit. Pendant ce diſcours, le Capitaine l'obſerva avec attention ; mais cet homme, qui fut attendri par les témoignages qu'on lui donnoit de l'eſtime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de zéle, de fidélité, & de reconnoiſſance, qui auroient raſſuré le plus ſoupçonneux de tous les hommes. C'étoit le dernier effort de ſa réſolution mourante : elle acheva de diſparoître avec le viſage de ſon ami ; & n'ayant plus devant les yeux le ſeul homme dont la conſidération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à ſon incertitude. La Deſcription, que Renault avoit faite de la nuit de l'exécution ſur la fin de ſa Harangue ; l'avoit frapé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer ſa pitié. Son imagination renchériſſoit ſur cette peinture : elle lui repréſentoit exactement & avec les plus vives couleurs toutes les cruautés & les injuſtices inévitables dans ces occaſions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtés que des cris d'enfans qu'on foule

aux pieds, des gémiſſemens de vieillards qu'on égorge, des hurlemens de femmes qu'on deshonore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux ſaints enſanglantés. Veniſe, la triſte, la déplorable Veniſe, ſe préſentoit par-tout devant ſes yeux, non plus triomphante comme autrefois de la fortune Ottomane, & de la fierté Eſpagnole, mais en cendres, ou dans les fers, & plus noyée dans le ſang de ſes habitans, que dans les eaux qui l'environnent. Cette funeſte image l'obſéde nuit & jour, le ſollicite, le preſſe, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chaſſer. Plus obſtinée que toutes les Furies des fables, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble ſon repos, elle s'introduit juſques dans ſes ſonges. Mais trahir tous ſes amis! & quels amis! Intrépides, intelligens, uniques en mérite dans le talent où chacun d'eux excelle: c'eſt l'ouvrage de pluſieurs Siécles de joindre enſemble une ſeconde fois un auſſi grand nombre d'hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils ſe vont rendre mémorables à la derniere Poſtérité, faut-il leur ravir le fruit prêt à cueillir de la plus grande réſolution qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit d'un Particulier? Et comment périront-ils? Par des tourmens plus ſinguliers & plus recherchés que tous ceux que les Tyrans des Siécles paſſés ont inven-

tés. Qui ne ſçait qu'il y a telle ſorte de priſon à Veniſe, plus capable d'ébranler la conſtance d'un homme de courage, que les plus affreux ſupplices des autres Pays ? Ces dernieres réflexions, qui attaquoient Jaffier par ſon foible, le raffermiſſoient dans ſes premiers ſentimens : la pitié, qu'il ſentoit pour ſes Compagnons, balançoit dans ſon ame celle que la déſolation de Veniſe y excitoit ; & il continua dans cette incertitude, juſqu'au jour de l'Aſcenſion auquel l'exécution avoit été remiſe.

On reçut dès le matin des nouvelles du Capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte, qu'elle alloit aux environs de Maran, qu'en même tems qu'on enverroit au Lazaret querir les Troupes de Lieveſtein, on fit partir une Barque pour lui en donner avis, & qu'il attendroit cet avis pour commencer d'agir de ſon côté. On envoya à Haillot les Guides qu'on lui avoit promis. On introduiſit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des hommes apoſtés, qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faiſoient garde, & quiles aſſoupirent par le moyen de drogues & d'odeurs propres à cet effet, mêlées dans des viandes & dans des breuvages, & en les faiſant boire & manger avec excès à l'occaſion de la réjouiſſance publique du Jour. On donna l'ordre à des Offi-

ciers qu'on choiſit pour s'emparer des maiſons des Sénateurs qui étoient plus à craindre, & pour les tuer. On marqua à chacun la maiſon où il devoit s'attacher, de même à chacun des principaux Conjurés & des autres Officiers le poſte qu'il devoit occuper, les hommes qu'il lui falloit, où il les prendroit, le mot pour les reconnoître, & le chemin pour les conduire. On fit ſçavoir auſſi aux Troupes du Lazaret, aux Eſpagnols de la petite Flotte, & aux mille Hollandois qui étoient déja dans Veniſe, comment ils ſe devoient départir depuis la Place de S. Marc, où tous devoient ſe rendre, les lieux qu'ils devoient occuper, les Commandans qui leur étoient deſtinés, & le mot pour les reconnoître. On fit viſiter par des gens non ſuſpects la fuſte du Conſeil des Dix, & on trouva l'Artillerie en état de ſervir.

Jaffier eut la curioſité de voir la Cérémonie où le Doge épouſe la Mer, parce que c'étoit la derniere fois qu'elle ſe devoit faire. Sa compaſſion ſe redoubla à la vue des réjouiſſances publiques : la tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit ſentir plus vivement leur déſolation prochaine ; & il en revint plus irréſolu que jamais. Mais enfin, le Ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze Siécles, & de tant de ſages Têtes,

à la fureur d'une Courtiſane, & d'une troupe d'hommes perdus. Le bon génie de la République ſuggéra un expédient à Jaffier, par lequel il crut ſauver tout enſemble, & Veniſe, & ſes Compagnons. Il fut trouver Barthelemi Comino, Sécretaire du Conſeil des Dix, & il lui dit qu'il avoit quelque choſe de fort preſſé à révéler, qui importoit au ſalut de l'Etat, mais qu'il vouloit auparavant, que le Doge & le Conſeil lui promiſſent une grace, & qu'ils s'engageaſſent par les ſermens les plus ſaints à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis : Que cette grace étoit la vie de vingt-deux perſonnes qu'il nommeroit, quelque crime qu'elles euſſent commis; mais qu'on ne crût point arracher ſon ſecret par les tourmens ſans la lui accorder, parce qu'il n'y en avoit point d'aſſez horribles pour tirer une ſeule parole de ſa bouche. Les Dix furent aſſemblés dans un moment, & ils députérent ſur le champ au Doge, pour recevoir de lui la parole que Jaffier demandoit. Il n'héſita pas non plus qu'eux à la donner; & Jaffier, alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur découvrit toute la Conjuration. La choſe leur parut ſi horrible, & ſi merveilleuſe, qu'ils ne la purent croire. Toutefois, comme il étoit aiſé d'en vérifier quelque particularité, on envoya Comino au Clocher de

la Procuratie. Il rapporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de Garde enivré, ou endormi. Enſuite, on l'envoya à l'Arſenal. Il fut long-tems ſans pouvoir trouver les Officiers gagnés; mais enfin, un Valet, intimidé par ſes menaces, lui montra une petite Porte, qu'il fit enfoncer, après avoir heurté quelques coups inutilement. Il les trouva avec les trois Pétardiers, qui mettoient la derniere main aux feux d'artifices deſtinés pour l'exécution. Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une ſi bonne Fête, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert, quand il avoit heurté? Ils répondirent avec une grande ingénuité, que les Pétardiers devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte; que le Général leur avoit mandé d'y porter un grand nombre de feux d'artifices tout prêts à jouer; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler; que la choſe pouvant être de conſéquence, ils avoient cru devoir ſe diſpenſer de l'obſervation de la Fête; & que, pour le faire ſans ſcandale, ils s'étoient enfermés, comme il les avoit trouvés, dans le lieu le plus retiré de l'Arſenal, qu'ils avoient choiſi exprès. Quoique Comino ne pût rien répliquer à cette réponſe, il les arrêta priſonniers. Les Dix, épouvantés de plus en plus,

envoyérent

envoyérent enſuite chez la Grecque ; mais on n'y trouva perſonne. Les hommes apoſtés, qui avoient endormi les Corps de Garde du Clocher, avoient fait ſemblant de dormir comme les autres, quand ils avoient vu Comino : mais il fut à peine ſorti, qu'ils coururent chez la Grecque, où ils donnérent l'alarme ſi chaude, que ſans perdre un moment, Nolot, Robert, Revellido, Retroſi, Villamezzana, Durand, Ternon, & Robert Brulard, qui ſe trouvérent avec elle par hazard, furent ſe jetter tout enſemble dans une des Barques qu'on avoit retenues au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & ſortirent heureuſement de Veniſe. La douleur, qu'on eut de leur évaſion, fit réſoudre de viſiter les maiſons des Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, ſans plus attendre. On en demanda civilement l'entrée, pour affaire qui regardoit le *Salut* de la République. Le François l'accorda de même ; & Renault fut pris & emmené, avec Laurent Brulard, & de Bribe ; mais l'Eſpagnol refuſa avec aigreur. Il allégua tous les priviléges de ſa Charge, & proteſta avec fureur contre la violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On y trouva de quoi armer plus de cinq cens hommes, ſoixante petards, & une quantité incroyable de poudre, de feux

d'artifice, & autres choſes ſemblables. On en fit un inventaire exact, & il y aſſiſta en s'en moquant.

Dans le tems qu'on aportoit cet inventaire au Conſeil des Dix, un Noble de la Maiſon de Valiera y arriva avec Brainville & Théodore, deux des principaux Conjurés. Ils venoient d'apprendre que tout étoit découvert; & déſeſpérant de ſe ſauver parce qu'ils ſçurent auſſi que tous les Ports étoient fermés depuis l'évaſion de la Grecque, ils prirent le parti de faire ſemblant de vouloir découvrir la Conjuration; & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connu en Flandre, pour les amener au Conſeil des Dix, où ils furent arrêtés. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de cabarets, hôtelleries, chambres à louer, lieux infames, & autres, où des Etrangers pouvoient ſe cacher; & on arrêta tout ce qu'on trouva d'Officiers Hollandois, François, Eſpagnols, Walons, Napolitains, ou Milanois, juſqu'à près de quatre cens.

Sur ces entrefaites deux Dauphinois venant d'Orange arrivent tout bottés, comme ils s'étoient jettés, en quittant la Poſte, dans la Barque qui les avoient amenés. Ils déclarent au Conſeil, que des François de leurs amis leur ayant écrit de Veniſe, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à

y venir, parce qu'il y avoit une Conjuration toute prête à exécuter, pour s'emparer de cette Ville & la donner au pillage, ils étoient venus en grande diligence, pour découvrir cette méchanceté au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, priés de ſe repoſer, en attendant que le Sénat pût délibérer ſur la récompenſe qui leur étoit due. Cependant, le jour vint, le Sénat s'aſſembla, & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda par curioſité ſeulement. Le bruit de la Conjuration ſe répandit alors par la Ville, & y produiſit un trouble épouvantable. Le Peuple, qui ſçut confuſément que les Eſpagnols en étoient les Auteurs, s'aſſembla autour du Palais de l'Ambaſſadeur, pour le forcer : & on étoit prêt à y mettre le feu, lorſque ceux qui devoient le conduire à l'Audience arrivérent. Ils firent entendre leur commiſſion. Le Peuple ſe flata de l'eſpérance, que le Sénat en feroit une punition exemplaire, le laiſſa ſortir ſeul, & le conduiſit avec toutes les injures & les imprécations imaginables. L'Ambaſſadeur, étant entré dans le Sénat, commença par des plaintes atroces de la violence qu'on avoit faite dans ſa Maiſon contre le Droit des Gens, & il accompagna ſes plaintes de menaces ſi fieres & ſi cruelles de s'en venger, que la plûpart des Sénateurs

en furent conſternés, & craignirent que cet homme n'eût encore quelque reſſource qu'on ne ſçavoit pas, pour achever ſon entrepriſe. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit excuſe de cet outrage, quand il auroit rendu raiſon des préparatifs de guerre qu'on avoit trouvés chez lui, qui, comme Ambaſſadeur, devoit être un Miniſtre de Paix. Il répliqua, qu'il s'étonnoit que des gens qui paſſoient pour ſages fuſſent ſi malhabiles que de l'inſulter en face ſur un prétexte ſi groſſier : Qu'ils ſçavoient auſſi-bien que lui, que toutes ces proviſions n'étoient qu'en dépôt dans ſa maiſon, comme il y en avoit déja eu autre fois, pour envoyer à Naples & dans le Tirol ; Que pour les armes, toute la terre ſçavoit qu'il n'y en a point de ſi bonnes que celles qui ſe font dans les Villes de la République ; & que pour les feux d'artifice, & autres choſes ſemblables, l'occaſion de quelques Ouvriers d'une habileté extraordinaire, qui s'étoient venus offrir à lui, l'avoit engagé à les faire travailler par curioſité. Le Doge interrompit, que ces Ouvriers étoient des malheureux, ou plûtôt des monſtres, nés pour la honte éternelle du Genre humain, & en diſant ces mots, il préſenta à l'Ambaſſadeur une Lettre de créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvée par-

mi les papiers de Renault, avec d'autres Lettres du Duc d'Oſſonne. L'Ambaſſadeur répondit, que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déja déclaré autrefois, qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa conduite : que pour la Lettre de créance, il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentilhomme, il y avoit déja quelque tems, lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine affaire particuliere, & qu'il avoit donné à cet homme la Lettre qu'on lui préſentoit ; mais qu'il avoit ignoré, que la République eût aucun intérêt dans cette affaire. Le Doge, voyant par ces réponſes, que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais, ſe contenta de lui repréſenter avec beaucoup de gravité la noirceur de ſon entrepriſe, & finit en lui proteſtant, qu'ils étoient tous fort éloignés de penſer que le Roi ſon Maître y eût la moindre part. L'Ambaſſadeur répondit à cette remontrance, avec tout l'emportement d'un homme de bien dont on attaque l'honneur injuſtement, qu'il étoit d'une Nation à qui la valeur & la prudence ſont ſi naturelles, qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais artifices pour perdre ſes ennemis ; Que le Roi ſon Maître étoit aſſez puiſſant, pour les détruire à force ouverte, & ſans employer les trahiſons, & qu'on pourroit bien-

tôt l'éprouver. Il ſortit bruſquement après ces paroles, ſans aucune cérémonie. Ceux qui le conduiſoient le conjurérent de ſe repoſer quelque tems dans un appartement voiſin, en attendant que le Sénat eût donné les ordres néceſſaires pour le faire ſauver; & il ſe laiſſa conduire où on voulut, en frémiſſant de colere, & ſans rien répondre. Pendant que la populace étoit accourue à la Place, pour le mettre en piéces auſſitôt que le Sénat l'auroit livré, il fut aiſé à ceux qu'on envoya chez lui avec main forte, de faire embarquer ſes Domeſtiques, & les plus précieux de ſes meubles. On le vint querir enſuite; & par des détours ſecrets du Palais, on le conduiſit dans un Brigantin bien armé avec bonne eſcorte. Le Peuple, enragé de ſon évaſion, fit des Statues de lui & du Duc d'Oſſonne, auxquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs perſonnes ſi elles avoient été en ſa puiſſance.

On dépêcha en même tems au Général de Mer, avec ordre de faire noyer inceſſamment l'Anglade, le Capitaine Jacques Pierre, & tous les Officiers affidés que ce Capitaine avoit ſur ſes Vaiſſeaux. Comme on ſuppoſoit qu'ils devoient être ſur leurs gardes, on choiſit le Bâtiment de la fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Veniſe, pour porter cet ordre. On l'équipa de la

maniere la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas, & il fit un grand tour, afin d'arriver par un autre côté que celui par où il devoit arriver, s'il en fût venu. On a ſçu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente, & qu'ayant vu arriver ce Bâtiment, il s'étoit retiré auſſitôt dans le principal de ſes Vaiſſeaux, comme s'il ſe fût douté de la vérité, & qu'il ſe voulût mettre en état de ſe défendre, s'il étoit trahi. Mais il y a apparence, que la crainte de tout perdre, par une terreur qui pouvoit être panique, l'arrêta quelque tems à délibérer, s'il devoit ſe déclarer; car le Général, qui ne perdit pas un moment, lui ayant envoyé deux hommes choiſis, & non ſuſpects, ces gens entrérent ſans armes qui paruſſent dans le lieu où il étoit, le trouvérent ſeul, l'abordérent d'un air auſſi libre que de coutume, le poignardérent tout d'un coup, & le jettérent dans la Mer ſans que perſonne s'en apperçût. L'Anglade, & quarante de ſes Officiers, furent traités auſſitôt après de la même maniere, & avec le même ſecret.

Cependant, Renault, interrogé à Veniſe, répond qu'il ne ſçait ce qu'on lui veut. On lui repréſente la Lettre de Créance pour D. Pedre, un Paſſeport en eſpagnol pour tous les Pays de l'obéiſſance d'Eſpagne, des Lettres de Change pour de grandes ſommes,

& mille Piſtoles en or. Il répond, qu'il ne connoit ni l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ni le Gouverneur de Milan; qu'ainſi s'il y a quelque choſe parmi ſes papiers qui les regarde, il faut que d'autres que lui l'y ayent miſe, & que pour les Lettres de change, & les Piſtoles, c'étoit tout ce qu'il avoit de bien au monde. On lui donne la Queſtion ordinaire, & extraordinaire. Il ne dit rien de nouveau, ſinon qu'il étoit un pauvre vieillard, homme de bien, de qualité, & d'honneur, & que Dieu le vengeroit. On le repréſente pluſieurs jours de ſuite à la queſtion, & on lui promet même impunité, s'il veut dire tout ce qu'il ſçait, mais inutilement: & après avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverſes repriſes, il fut enfin étranglé en priſon, & pendu en public par un pied, comme traître. Le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Pétardiers, Bribe, Laurent Brulard, & les deux Officiers de l'Arſenal, le furent auſſi, après avoir ſouffert la Queſtion avec la même conſtance que lui; mais Brainville, Théodore, & plus de trois cens Officiers, furent ſeulement étranglés ou noyés en ſecret.

Cependant, Jaffier, déſeſpéré du mauvais ſuccès de ſa compaſſion, ſe plaignoit hautement de ce que le Doge & le Con-

ſeil des Dix, ne tenoient pas la parole qu'ils lui avoient donnée en faveur de ſes Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'après une mûre délibération. Pluſieurs même vouloient qu'on l'obſervât religieuſement. D'autres remontrérent, que la choſe pourroit être douteuſe, ſi on n'avoit ſçu la Conjuration, que par Jaffier : mais que les deux Dauphinois, qui l'avoient auſſi révélée, mettoient le Sénat en plein droit d'en uſer de la même ſorte, que ſi Jaffier n'avoit rien découvert. Cet avis l'emporta, ſoutenu par l'horreur & la frayeur publique, quoiqu'il y eût pluſieurs choſes à dire au contraire. On tâcha d'appaiſer Jaffier par toutes ſortes de moyens. On lui offrit de l'argent, & de l'emploi. Il refuſa tout, s'obſtina à demander inutilement la vie de ſes Compagnons, & ſortit enfin de Veniſe, inconſolable de leur ſupplice. Le Sénat l'ayant ſçu, lui envoya un ordre de vuider les Etats de la République dans trois jours, ſur peine de la vie, & quatre mille ſéquins qu'on le força de prendre. La pitié qu'il reſſentoit pour ſes Compagnons, ſe redoubloit autant de fois qu'il conſidéroit qu'il étoit la cauſe de leur mort. Il apprit en chemin que l'entrepriſe ſur Breſſe étoit encore en état de réuſſir. Le deſir

de ſe venger du Sénat l'obligea à s'aller jetter dans cette Ville ; mais il y fut à peine, que les Dix ayant pénétré cette affaire par des papiers des Conjurés, on y envoya des Troupes, qui s'emparérent des Poſtes principaux, & paſſérent au fil de l'épée quelques Eſpagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur tête, comme un homme qui ne cherche qu'à vendre chérement ſa vie, & étant conduit à Veniſe peu de jours après, il y fut noyé le lendemain de ſon arrivée.

La mort de ce malheureux ayant achevé de rétablir la tranquillité dans cette grande Ville, le premier ſoin du Sénat fut de demander un autre Ambaſſadeur à Madrid. D. Louis Bravo fut auſſitôt nommé pour cet emploi, avec ordre de partir inceſſamment, & le Marquis de Bedemar lui donna, ſuivant la coutume, une Inſtruction qui ſe réduiſoit preſque toute à deux Points. Le premier de ces Points étoit, que le nouvel Ambaſſadeur blâmât hautement en toute occaſion la conduite de ſon Prédéceſſeur, & qu'il affectât d'en tenir une contraire, juſque même dans les choſes les plus indifférentes. L'autre Point étoit, que dans toutes les affaires qu'il auroit à négocier touchant les Droits & les Prééminences de la République, il ſe ſervît, pour tous Mémoires, du

Squittinio della Liberta Veneta, auquel le Marquis de Bedemar renvoie dans pluſieurs endroits de cette Inſtruction, & en des termes, qui, bien que retenus, découvrent aſſez l'amour paternel qu'il avoit pour ce Libelle.

On publia ce pendant, à ſon de trompe, & par écrit, dans tous les Etats de la République, une défenſe, ſur peine de la vie, d'imputer quoique ce fût de la Conjuration au Roi d'Eſpagne, ni aux Eſpagnols. On donna trente mille ducats aux deux Dauphinois, qui étoient venus exprès de leur Pays pour la découvrir. D. Pedre, voyant toutes choſes déſeſperées, acheva de licencier ſes Troupes, & rendit Verſel. Le Duc d'Oſſonne fit de grands biens à la femme & aux enfans du Capitaine, en les mettant en liberté; & le Marquis de Bedemar reçut d'Eſpagne un ordre pour aller ſervir de Premier Miniſtre en Flandre, &, quelques années après, de Rome, le Chapeau de Cardinal.

FIN DE LA CONJURATION CONTRE VENISE.

Quand quelque fait eſt décrié à la vérité, & avec ſes circonſtances, encore qu'il ne ſoit parvenu qu'à mi-chemin, ſi peut-on toujours en tirer fruit; tout ainſi que de ceux

qui ne parviennent que juſqu'au tiers ou au quart du cours commun de la vie, on ne laiſſe pas d'en tirer de bons Exemples ; car la Vertu, en toutes les parties de l'âge, ou d'une action, ſe fait aucunement paroître.
[Monſieur de la Noue, dans ſes Mémoires.]

TRAITES DE LITTERATURE ET DE CRITIQUE.

PANEGYRIQUE

De la Régence de Madame Royale MARIE-JEANNE-BAPTISTE de SAVOYE,

Prononcé dans l'Académie de Turin, le 13 Mai 1680. veille de la Majorité de Son Alteſſe Royale.

MESSIEURS,

Il me ſemble que je ne ſçaurois mieux reconnoître l'honneur que vous me faites de me recevoir dans cette célébre Compagnie, qu'en m'expoſant à votre juge-

ment,& en faiſant tous les efforts dont je ſuis capable pour juſtifier votre choix. Je penſe même que la coutume qui ſe pratique dans ces occaſions, de vous remercier publiquement, n'a été introduite que dans la vue que je me propoſe, & comme pour éprouver par cet eſſai du talent de ceux que vous recevez parmi vous, s'ils méritent d'y être reçus. Mais, que puis-je vous dire qui vous plaiſe? De quel innocent artifice pourrois-je me ſervir pour vous prévenir en ma faveur, & m'inſinuer agréablement dans vos eſprits? Quelle matiere aſſez heureuſe pourra ſoutenir la foibleſſe de mon génie, & ſuppléer, par ſes propres avantages, à ceux que je n'ai pas? Tout ce qui ſe préſente à mes yeux ſemble répondre à ma demande; ce Palais ſuperbe, ces Portraits ſacrés, la magnificence de cet appareil, cette Aſſemblée également choiſie & nombreuſe, tout ne parle ici que de votre auguſte Fondatrice, tout ſemble y publier ſa gloire. Et puiſque c'eſt le plus juſte & le plus noble ſoin dont vos cœurs puiſſent être occupés, je vous honore trop, Meſſieurs, pour ne pas croire que c'eſt auſſi le ſujet le plus propre que je puiſſe choiſir pour m'attirer tout enſemble votre attention & votre bienveillance.

Et certes, Meſſieurs, à conſidérer la con-

duite de notre illuſtre Régente, depuis ce jour à jamais déplorable qui ouvrit une carriere toute nouvelle à ſes vertus, il eſt difficile de juger laquelle mérite mieux nos hommages. La plus admirable de toutes, au ſentiment des Anciens, eſt la modération d'eſprit dans une puiſſance ſans bornes. Comme ils ne connoiſſoient que les forces de la nature, ils ne pouvoient s'imaginer de l'innocence dans un état de fortune capable de corrompre la ſageſſe même. Ils croyoient ſi difficile d'avoir cette puiſſance, & de n'en pas abuſer, qu'ils la regardoient comme un grand malheur; témoin cet éloquent Romain, qui, conſidérant la proſpérité du premier des Céſars, (*) s'écrioit, *O le miſérable, qui peut faire mal impunément!*

Que ſi cette modération eſt toujours admirable, il faut avouer, qu'elle ne l'eſt jamais davantage, que lorſqu'on ſeroit excuſable d'en avoir moins, que quand elle eſt à l'épreuve des plus juſtes reſſentimens. Or, il eſt bien difficile de n'avoir à ſe plaindre de perſonne, quand on a tenu longtems la ſeconde place dans une Cour, avant que d'y remplir la premiere. Il s'eſt trouvé de tout tems auprès des Princes des eſprits méchans & ſerviles, qui adorent leurs ſenti-

(*) *Miſerum! cui peccare licet.*

mens les moins raiſonnables, qui épouſent toutes leurs fantaiſies, & ne faiſant aucun ſcrupule de déſunir ce que le Ciel a joint le plus étroitement, ne ſongent qu'à s'attirer la bienveillance qui eſt due à ceux qu'ils en éloignent par leurs artifices. Comme la Souveraineté eſt un caractere jaloux, que tout ce qui l'approche la bleſſe, & que rien ne la flate ſi délicieuſement que de rabaiſſer ce qui en approche le plus, ces malheureux réuſſiſſent aſſez ſouvent dans leurs lâches projets, & leur faveur eſt d'ordinaire auſſi grande que leur complaiſance. Mais auſſi, à quoi ne ſont-ils point expoſés, quand il plaît au Ciel de changer la face de la terre, de précipiter dans l'ombre de la mort ce qu'ils regardoient comme éternel, & d'élever au faîte de la Toute-puiſſance ce qu'ils avoient méconnu ſi longtems ? Quel horrible revers pour ces miſérables dans ces révolutions, mais plus doux toutefois qu'ils ne méritent, quand la magnanimité ou le Chriſtianiſme ne les ſauvent pas ! Les exemples de ces revers ſont auſſi fréquens que ceux des révolutions dont je parle, & le Public apprend d'ordinaire les chagrins paſſés des nouveaux Maîtres, par le châtiment de ceux qui ont été aſſez téméraires pour leur en donner.

Je ne mettrai point ma bouche dans le Ciel. Je vous laiſſe, Meſſieurs, à ſçavoir ſi l'héroïque

l'héroïque perſonne qui vous aſſemble dans ces lieux, a été exemte des douleurs qui ſont ſi ordinaires à celles de ſon rang & de ſon Sexe. Mais je ſçais bien, qu'à juger par les apparences, on diroit qu'elle n'avoit point eu de matiere de reſſentiment, puiſqu'elle n'en a point témoigné : elle a uſé du pouvoir ſuprême, comme ſi elle n'avoit jamais eu de ſujet d'en abuſer.

Que n'avons-nous point dû attendre, Meſſieurs, d'une domination qui a commencé par la pratique de la plus difficile des vertus Chrétiennes ? Notre eſpérance n'a pas été trompée. Comme ſa généroſité ne fut pas un effet de foibleſſe, ni de nonchalance, elle ſe rendit bientôt auſſi recommandable par le bien qu'elle fit, que par le mal qu'elle ne fit pas: à voir de quelle ardeur elle ſe dévoua d'abord aux devoirs de la Royauté, il n'eſt pas étrange que les ſoins importans de l'avenir effaçaſſent de ſon ame le ſouvenir inutile du paſſé. Dans quel détail infini la défiance de ſa propre capacité ne l'a-t-elle point fait entrer, pour ſe garantir des erreurs où ſa bonté naturelle & ſon peu d'expérience ſembloient l'expoſer ? Quel eſt le malheureux dans ſes Etats qui n'ait pas été reçu à lui repréſenter ſes infortunes ? Quelqu'un s'eſt-il plaint inutilement des perſonnes en qui elle ſe confie le

plus ? C'eſt à la fiction à prendre ſoin de ſe rendre vraiſemblable ; & la vérité, pour n'être pas croyable, n'en doit pas être moins publiée. Diſons-le donc, Meſſieurs, à la honte des ſiécles paſſés, & à l'étonnement de la poſtérité, nous avons vu une jeune Princeſſe, ornée de tous les dons de l'eſprit & du corps, qui peuvent détourner de l'application aux affaires, & inſpirer de l'attachement pour les plus nobles plaiſirs, ſe rendre eſclave de ſa propre grandeur, ſi-tôt qu'elle eſt devenue indépendante, s'engager au plus laborieux genre de vie que le moindre de ſes Miniſtres puiſſe mener, & ce qui eſt beaucoup plus étonnant, y perſéverer juſqu'à la fin de ſa puiſſance, ſans jamais ſe relâcher, ni ſe démentir. Parmi des occupations ſi continuelles, combien de beaux jours s'écouloient auſſi triſtement à ſon égard, que ſi la Providence n'avoit pas ſoumis à ſes Loix le plus agréable climat du monde ? Toute la nature rit en vain autour d'elle, pendant qu'elle travaille ; & ſa brillante Cour jouit ſouvent des plus douces faveurs dont le Ciel, amoureux de la terre, puiſſe l'embellir, tandis qu'inſenſible à tant d'attraits différens, ſon génie infatigable la retient priſonniere au fond de ſon Palais, & lui fait trouver dans la ſeule ſatisfaction de remplir ſes devoirs, toutes

les délices dont elle ſe prive avec tant de rigueur. C'eſt du fond de ce Palais que ſa main puiſſante conjure les orages qui pourroient troubler la ſérénité de ces beaux jours; c'eſt de cette glorieuſe retraite que ſont ſortis tant de nobles projets ſi heureuſement exécutés, tant de Loix nouvelles, de Réglemens Civils & Militaires, ſi néceſſaires & ſi ſages, de travaux ſurprenans, de libéralités immenſes, d'établiſſemens ſalutaires & magnifiques, entre leſquels celui de cette Compagnie mériteroit une exagération particuliere, ſi le lieu où je parle, & l'avantage que j'ai d'y être reçu, ne rendoient ſuſpectes toutes les louanges que je pourrois lui donner. J'abuſerois, Meſſieurs, de l'attention dont vous m'honorez, ſi je voulois ne rien oublier de tout ce que je pourrois dire, ſouffrez que je me borne dans un ſujet ſi vaſte, & que je laiſſe à votre éloquence tout ce qui paſſe la portée de mon foible talent.

Peu d'annés après que la Providence eut mis notre ſort en de ſi belles mains, ce Pays, ſi renommé de tout tems par ſa fertilité, ſe vit menacé du plus cruel des fleaux du Ciel, ſoit que nos crimes euſſent fatigué ſa patience, ou ſeulement que la fortune ſe plaiſe à faire naître des occaſions proportionnées aux vertus extraordinaires. Elle ne

pouvoit jamais faire paroître avec plus d'éclat la tendreſſe maternelle de notre Régente pour ſon Peuple, qui lui tient lieu d'un ſecond Fils. La Rhétorique n'a point de couleurs qui puiſſent exprimer les efforts incroyables de ſon application & de ſa prévoyance aux affreuſes approches de ce Monſtre ſans yeux & ſans oreilles, la faim qui s'avançoit à grands pas pour nous dévorer. Non contente de prodiguer avec joie les thréſors que ſon économie ſembloit avoir réſervés pour cet heureux uſage, le feu de ſa charité pénétra juſqu'aux climats glacés, pour y chercher le reméde à nos maux, & nos yeux virent avec raviſſement arriver des extrémités du Nord des vaiſſeaux plus précieux que ceux que l'Inde voit partir de ſes bords, chargés d'or & de pierreries. Dans l'attente de ces différens ſecours, combien de fois, plus touchée de la diſette publique, que le plus miſérable de ſes Sujets, interrompit-elle les heures de ſon repos pour s'inſtruire du ſuccès de ſes ſoins ? combien de fois celles de ſes repas furent-elles troublées par cette royale inquiétude ; comme ſi elle eût eu honte de jouir de quelques commodités que ſon Peuple ne partageât pas avec elle ?

Pour s'être ſignalé avec tant de bonheur dans une rencontre ſi ſinguliere, ſon génie

bienfaiſant n'a pas dédaigné les occaſions les plus ordinaires de s'exercer. Il eſt des malheureux pour qui les fleaux du Ciel, ne ceſſent jamais, & dont la miſére eſt d'autant plus digne d'attention, que leurs intérêts lui ſont très-chers. Ont-ils jamais été ſoulagés d'une maniere plus convenable à la grandeur de celui qu'ils repréſentent aux yeux de notre Foi, que par la main généreuſe qui a conſacré à leurs uſages le plus ſuperbe bâtiment d'Italie (*a*)? L'Ecriture dit que la Sageſſe crie du haut des montagnes ; mais la charité des Princes a bien plus de droit d'occuper ces lieux élevés, pour éclater à l'édification du Public, & compenſer en quelque ſorte les ſcandales preſque inſéparables de leur condition. Peut-on les réparer plus hautement, qu'en érigeant une Maiſon Royale en Hôpital, & ſanctifiant, par l'indigence & la douleur, des lieux deſtinés pour toujours aux joies & aux pompes du ſiécle ?

Quelque extraordinaire que ſoit ce Monument de ſa piété, il en eſt de bien plus glorieux. J'entens les victoires immortelles qu'elle a remportées ſur les Ennemis de notre Foi dans ces vallées (*b*) malheureuſes,

(a) *La Vigne de feu M. R. ſur la Montagne de Turin, vis-à-vis du Valentin.*

(b) *Luzerne, Angrogne, &c.*

que l'eſprit d'erreur a rendu célébres, pour avoir été pendant les tems de ſon obſcurité l'aſyle prétendu de ſon Egliſe imaginaire. Ce que l'autorité, & le zéle armé de trois grands Princes, n'a pu faire durant plus d'un ſiécle, la réputation, la conduite, & la douceur de notre Régente l'a fait en moins de trois ans : près de la quatriéme partie de ce Peuple réprouvé a paſſé des ténébres à la lumiere ſous ſes auſpices ; & les ſaints Etabliſſemens, qui ſont l'ouvrage de ſes libéralités, ont achevé d'affermir ce que la Grace avoit édifié, & étendent tous les jours plus avant ſes conquêtes.

Ce ſont les ſeules auſquelles la ſage ambition de notre Régente lui a permis d'aſpirer ; mais quelque précieuſes & éclatantes qu'elles paroiſſent aux yeux même de l'Eternel & de ſes Anges, j'oſe dire, & c'eſt le dernier effort de ſa vertu, qu'elle eſt encore plus admirable par la gloire qu'elle n'a pas voulu acquérir, que par toute celle qu'elle a acquiſe.

Elle trouva toute l'Europe engagée dans une guerre la plus ſanglante, & la plus impitoyable dont il y ait mémoire entre Chrétiens. Quoique la Diſcorde ſoit un monſtre qui ne s'abreuve que de ſang, jamais elle n'en fut ſi avide, & depuis que l'induſtrie des hommes, fatale à eux-mêmes, inventa

tant de nouveaux trépas inconnus à nos aïeux, elle n'avoit point encore produit d'effets ſi funeſtes, ni ſi violens. Que ſi la barbarie étoit parvenue à un excès ſi déplorable, ſi les Peuples armés ne pouvoient étancher la ſoif cruelle qu'ils avoient de la vie de leurs Ennemis, qui peut dire avec quelle rapacité le glaive dévorant conſumoit tous les autres biens ? Il abſorboit dans une ſeule ſaiſon le fruit du travail & de la patience de pluſieurs ſiécles, il engloutiſſoit la ſubſtance des Royaumes & des Républiques, & ravageant également le butin du Nautonnier, & l'eſpérance du Laboureur, il traînoit par-tout à ſa ſuite, pour comble de malheur, après tant d'autres maux, la pauvreté, pâle Conſeillere des Crimes, triſte Fille de la Diſcorde, & Mere de la Mort.

Au milieu de toutes ces horreurs, parmi tant de miſéres diverſes, cet Etat, cet heureux Etat, ceint des Monts fameux qui l'environnent comme d'un rempart inſurmontable au torrent d'amertume qui inondoit le reſte de la terre, goutoit les douceurs d'une paix innocente; quand la fortune, indignée d'un bonheur ſi rare, voulut tendre un piége à la ſageſſe de notre Régente, d'autant plus dangereux, qu'il ſem-

bloit que la gloire fût d'intelligence pour la ſéduire.

Un Roi voiſin, plus admirable par ſes vertus que par ſon grand deſtin, emporté du torrent de ſa proſpérité, ne comptoit plus ſes combats que par ſes victoires, & le Démon de la guerre, honteux d'avoir donné quelque relâche à ſes Ennemis, élevoit tous les jours de nouveaux trophées à ſa valeur ſur les débris de leur ruine. Comme c'étoit le plus ancien & le plus honorable Allié de cette Couronne, accoutumé dès ſa premiere enfance à vaincre & partager ſes conquêtes avec elle, il ſembloit que tant de grands ſuccès la ſollicitaſſent de joindre ſes armes à celles de ce Héros, pour entrer, comme autrefois, en part de ſes avantages, & de ſon triomphe. Jamais conjoncture ne parut ſi précieuſe, jamais engagement ſi noble ne promit des ſuites ſi glorieuſes & ſi certaines : déja la Renommée, ordinaire avantcouriere des grandes réſolutions, rempliſſoit toute l'Europe de ce bruit important : & la voix publique, qui ſe régle par les apparences, compoſoit déja les Armées, & nommoit les Généraux qui devoient étendre nos Frontieres.

Quelles furent vos penſées, illuſtre Princeſſe, dans une rencontre ſi délicate ? Qui put retenir,

retenir, dans un pas ſi gliſſant, une ame auſſi avide de gloire que la vôtre ? Comment, fîtes-vous, pour démêler la fauſſe d'avec la véritable à travers tant d'idées brillantes de victoires, de conquêtes, de priſes de Places, de gains de Batailles, de chants de triomphe, de dépouilles, de Captifs, de trophées, dont votre imagination fut néceſſairement obſédée dans cette incertitude ? Eſt-ce la ſuite des affaires qui vous a fait éviter d'entrer dans une carriere qui demandoit une application toute nouvelle ? Votre Cour eſt un témoin continuel que votre eſprit n'a point de nourriture plus agréable. Eſt-ce l'ardeur d'amaſſer des thréſors, ou la crainte de les répandre ? Il n'y a pas apparence que vous épargnaſſiez pour accroître vos Etats, ce que la grandeur de votre ame vous fait jetter tous les jours au moindre ſujet qui s'en préſente. Peut-être que les autres gloires qui conviennent à votre ſexe vous occupent tellement, qu'elles vous rendent inſenſibles à celles qui ne lui conviennent pas ? Et qui ne ſçait que les moins ordinaires ſont les plus délicieuſes, & que celles où il ſemble qu'on ne doit pas prétendre, flatent tout autrement les cœurs ambitieux, que celles qu'on ne peut leur refuſer ? Eſt-ce donc un effet naturel de l'humeur qui prédomine dans votre tempé-

rament, de la froideur du ſang dont vous fûtes formée, une averſion héréditaire dans votre Famille pour la Guerre & pour les Combats ? . . .

Il le faut avouer, Meſſieurs, à notre honte ; il ſe paſſe des choſes dans les grandes ames, que nous ne ſçaurions, ni expliquer, ni comprendre : en vain nous voudrions en juger par la connoiſſance que nous avons de leur naturel, elles ont des retours inconcevables qui confondent toutes nos idées, & qui nous font perdre leur trace, quelqu'application que nous apportions à la ſuivre. Que ſi cette irrégularité qui nous paroît dans leur conduite ne produit que des ſuites ſalutaires, n'eſt-il pas juſte de reconnoître que c'eſt l'effet de quelque lumiere ſupérieure à celles qu'elles ont reçue en naiſſant ? Que la même Providence qui les a élevées ſi haut ſur nos têtes, les éclaire auſſi de plus près, qu'elle n'a pas mis notre ſort entre leurs mains pour les abandonner à elles-mêmes. Oui, ſage Princeſſe, ce rare exemple de modération que vous avez donné dans nos jours à toutes les Régentes à venir, l'héroïque violence que vous fîtes en cette occaſion importante à l'inſatiable ardeur de gloire qui vous dévore, le combat que vous ſentîtes alors dans votre ame, ſe faiſoit entre l'Ange de

cet Etat, & Vous. C'eſt lui qui ferma votre oreille à tous les conſeils ambitieux, ou flateurs, malhabiles, ou intéreſſés. Il vous fit comprendre que la paix eſt toujours le plus grand des biens, que la guerre n'eſt excuſable que quand elle eſt néceſſaire, que la vraie gloire d'une Princeſſe Chrétienne conſiſte à ſe vaincre elle-même, que le ſang de ſes Ennemis lui doit être preſque auſſi précieux que celui de ſes Sujets, & qu'enfin ſi l'amour maternel vous ſollicitoit d'étendre la puiſſance de votre Fils au-delà de celle de ſes Peres, votre ſageſſe & le bruit de ſes vertus vous en ouvriroient bientôt des voies plus avantageuſes, plus innocentes, & non moins glorieuſes.

Me voici parvenu inſenſiblement au grand ouvrage de l'Héroïne dont nous célébrons les louanges. J'appelle ainſi l'heureux projet de l'Alliance qui doit joindre l'une des plus nobles Couronnes de la Chrétienté à celle ſous laquelle nous vivons contens depuis tant de ſiécles. Je laiſſe aux Spéculatifs, qui, conſidérant d'un œil profond l'état préſent de l'Europe, croient en pénétrer les conſéquences, à expliquer les utilités réciproques de cette union. Je laiſſe aux Sujets à venir de notre Maître à exagerer l'excellence du choix de leur Reine. Toute la terre, qui admire la force

de ſon génie dans les événemens ſinguliers dont la Providence a voulu diverſifier ſon illuſtre vie, regarde cette derniere affaire comme le chef-d'œuvre de ſa conduite. Il eſt donc inutile que je joigne ma voix à tant d'autres, pour ne dire que les mêmes choſes qu'elles chantent ſi hautement, je me retranche à ce qui me paroît de plus important, & de moins connu ſur ce ſujet; je veux dire, Meſſieurs, à examiner quelles diſpoſitions la nature a miſes dans notre jeune Souverain, pour ſoutenir dignement le fardeau que la fortune lui préſente.

Il eſt bien glorieux, qui le peut nier? de ſe voir offrir une Couronne. Que peut ſouhaiter de plus avantageux un Prince né pour de grandes choſes, que d'apprendre qu'un des plus renommés & des plus hardis Peuples du monde brigue l'honneur de vivre ſous ſes Loix, avec la même ardeur qu'il défend ſa liberté depuis tant d'années? Quoi de plus délicieux pour un cœur ſenſible que de ſçavoir que ſon nom eſt révéré ſi généralement dans un Empire, qui unit les extrémités du vieux Monde avec celles du nouveau? Cependant cette deſtinée ſi éclatante ne ſeroit qu'un piége magnifique, ſi elle n'étoit pas accompagnée des dons du Ciel néceſſaires pour la remplir. En vain la ſplendeur d'une origine héroïque attireroit

à un Prince les hommages de tout l'univers, ſi la faveur d'un ſort ſi rare n'étoit pas ſoutenue en lui par des vertus extraordinaires.

Je ne ſçais ſi l'amour exceſſif qui eſt naturel à notre Nation pour ſes Princes ſéduit mon jugement, & me fait ſentir ce qui n'eſt pas. Mais, ou toutes les lumieres, qu'une étude aſſez obſtinée & quelque connoiſſance du monde peuvent donner, ſont trompeuſes, ou j'apperçois dans notre jeune Maître des qualités proportionnées à ſa fortune. On a dit, il y a longtems & avec raiſon, qu'il eſt difficile de louer un Enfant. Comme les manieres ordinaires de cet âge ſont beaucoup plus ſenſibles que les ſignes qu'il donne de l'avenir, elles frapent auſſi beaucoup plus vivement, & l'on ne juge preſque des jeunes gens que par elles. Cependant ces manieres ne peuvent rien ſignifier de précis, puiſqu'elles ſont communes à tous: au contraire, ces ſignes, tout obſcurs & légers qu'ils paroiſſent, étant divers ſelon les divers naturels, ſont très-infaillibles & très-certains. Sur cette confiance, je ne crains point d'expoſer l'honneur de mon diſcernement, en publiant hautement ce que je penſe du Succeſſeur de tant de Héros, & ce que j'en attens. Jamais digreſſion ne fut plus naturelle, & l'on ne

m'accuſera pas de ſortir de mon ſujet, puiſque l'Eſprit de Dieu même a dit, que le Fils vertueux eſt la joie de ſes Parens. Je ne dirai rien de lui, Meſſieurs, que vous ne ſçachiez tous mieux que moi, rien qui ne ſoit connu généralement de tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher : cependant je l'avoue de bonne-foi, c'eſt une étrange entrepriſe que celle que je fais ; & le fleuve célebre qui baigne nos ſuperbes remparts n'a point vu de témérité comparable à la mienne depuis ce jeune préſomptueux qu'une ambition trop déréglée fit précipiter dans ſes eaux.

Si la beauté n'avoit point de pouvoir ſur les eſprits, la Philoſophie auroit raiſon de ne la pas mettre au rang des biens ; mais, puiſqu'elle nous prévient avec tant de force & de douceur, & que la plus farouche ſageſſe s'efforce ſouvent en vain d'y réſiſter, il ne faut pas s'étonner que les plus éclairés des Anciens en ayent fait une eſtime ſi extraordinaire, & qu'ils l'ayent regardée comme une qualité preſque néceſſaire dans un Héros. Ce fut elle qui garantit Cyrus naiſſant de la barbare ſuperſtition, qui pourſuivoit ſon innocente vie, qui le fit reconnoître depuis pour l'héritier de ſon Perſécuteur, & qui lui attira enſuite cet amour ſi général & ſi tendre des Peuples &

des Armées, avant qu'il pût le mériter par ſa valeur. Ce fut elle qui tint lieu à Auguſte de toutes les qualités admirables, que ſon oncle ne put pas lui laiſſer avec ſon illuſtre nom; & pour éviter un détail inutile, on trouvera peu de grands Perſonnages dans les ſiécles héroïques, qui n'ayent pas été conſidérés par elle avant que de l'être par leurs vertus.

Qu'il me ſoit donc permis, après de ſi grands exemples, d'admirer le rayon divin qui brille avec tant d'éclat ſur le viſage, & dans toute la Perſonne de notre jeune Souverain; cet air noble, fin & délicat; cette vivacité ingénieuſe qui n'a rien de rude, de léger, ni d'emporté; cette phyſionomie haute, ſérieuſe & raſſiſe qu'on lui voit prendre dans les fonctions publiques, & qui donne un nouveau luſtre aux graces naïves de ſon âge; enfin l'agrément inexprimable que le Ciel a répandu dans toutes ſes actions, qui le rend le centre des cœurs auſſi bien que des yeux dans les Aſſemblées & les Cérémonies, qui le diſtingue beaucoup plus que le rang qu'il y tient, & dans lequel on entrevoit toujours pour dernier charme un fond de bonté, de droiture, de diſcernement, & de raiſon qui ſe découvre tous les jours de plus en plus dans tous ſes ſentimens, & toutes ſes inclinations.

Qui le croiroit, Meſſieurs ! A quatorze ans, ſa parole eſt un gage inviolable, ſa bouche ne ſçait point le ſecret de ſon cœur, & le moindre doute d'avoir failli, ſuffit pour troubler ſon repos. Les perſonnes qui lui plaiſent le plus lui deviennent odieuſes ſi-tôt qu'elles ceſſent d'être innocentes : loin de cette lâche complaiſance qui juſtifie les crimes quand le criminel eſt agréable, il eſt le premier à les condamner comme à les découvrir, & il a d'autant meilleure grace à remarquer les défauts des autres, qu'il n'eſt pas aveugle pour les ſiens ; jamais Philoſophe conſommé dans l'étude de la Sageſſe ne ſe rendit une juſtice ſi rigoureuſe, il les reconnoît avec une franchiſe vraiment royale autant de fois qu'on les lui repréſente, il ne s'en excuſe que ſur ſa jeuneſſe, dont en effet ils ſont inſéparables, & peut-il s'engager plus fortement à les ſurmonter ; qu'en les rejettant ſur une cauſe qui diminue tous les jours ? Vous le ſçavez, ô la plus heureuſe des Meres, & ſi la prudence vous a empêché juſqu'ici de vous abandonner en ſa préſence aux mouvemens de tendreſſe & d'admiration que ſes ſentimens ſi raiſonnables vous inſpiroient, il n'eſt pas juſte de cacher plus longtems cette merveille à vos Peuples : & je ne crois pas pouvoir mieux reconnoître qu'en la publiant,

l'honneur que vous m'avez fait de me l'apprendre.

A le voir ſe juger lui-même ſi ſevérement, ne croiroit-on pas qu'il a toutes les imperfections de ſon âge & de ſa qualité ? Ses entretiens les plus libres n'ont pourtant rien de malhonnête, de déſobligeant, ni de bas ; on n'y remarque ni diſtraction, ni égarement, & ſon ſilence eſt ſouvent plus expreſſif que la parole ne ſçauroit l'être. Ce même eſprit regne dans tous ſes divertiſſemens ; on n'y voit jamais rien de violent. Le jeu, qui découvre tant de vices cachés dans les autres jeunes gens, ne marque en lui que des vertus ; ni le chagrin de perdre, ni le plaiſir de gagner ne peuvent lui faire paſſer les bornes qu'il ſe preſcrit lui-même en s'y engageant ; on ne lui voit ni ardeur, ni mépris pour ce métal dangereux, dont ſi peu de Princes ſçavent uſer avec tempérament : il y oublie ſi bien qu'il eſt le Maître des autres, qu'on diroit que ce ſont autant de Rois. Ce que j'y trouve pourtant de plus eſtimable, c'eſt qu'il le quitte auſſi facilement qu'il y entre, il ne ſe fait point une affaire d'un paſſe-tems, & tout ce qui l'occupe ne le poſſéde pas. Oui, Meſſieurs, la promptitude avec laquelle on le voit ſe recueillir au milieu des plaiſirs pour paſſer aux occupations ſérieuſes qui ſe préſentent

inopinément, eſt une eſpéce de prodige plus ſurprenant que les métamorphoſes des Fables, ce n'eſt plus le même d'un moment auparavant ; cependant, il ne paroît en lui ni impatience, ni contrainte, & ſi l'on veut croire que ſon naturel ſouffre quelque choſe dans ces rencontres, c'eſt aſſurément le plus diſcret, le plus docile, & le plus fort qui fut jamais.

Qui pourroit expliquer toutes les conſéquences d'un caractere ſi vigoureux ? C'eſt à votre pénétration, Meſſieurs, à les démêler. Vous jugez mieux que moi, qu'un eſprit qui ſe ramene à lui-même ſi aiſément, & ſi naturellement, n'eſt pas capable de s'égarer jamais, ni par précipitation, ni par négligence ; qu'il ne peut être ni ſéduit par la ſurpriſe, ni vaincu par l'importunité ; qu'on ne doit rien attendre de ſes premiers mouvemens.

Voilà, Meſſieurs, quels ſeront les fruits des ſémences que nous admirons. Mais qui peut nous aſſurer qu'un eſpoir ſi doux ne ſera point trompé ? Quelque extraordinaire que ſoit l'aſſemblage des qualités admirables que je viens de repréſenter, le dirai-je, à la honte de la nature humaine ? Il n'en eſt point de ſi louable, ni de ſi pure, que la flaterie ne puiſſe corrompre par ſon ſouffle mortel, point qui ſoit à l'épreuve

d'un venin ſi ſubtil & ſi délicieux. Serions-nous deſtinés à la douleur cruelle de voir tant de diſpoſitions magnanimes devenir la proie de quelque langue ſervile ? de voir démentir des commencemens qui promettent de ſi grandes ſuites ? Non, Meſſieurs, le Ciel ne prodigue point en vain les plus chers de ſes dons, pluſieurs ſiécles s'écoulent avant qu'il en raſſemble autant ſur une ſeule tête ; il n'abandonne pas ſes faveurs les plus tendres à la contagion du commerce des hommes ſans de puiſſans préſervatifs. Du même regard amoureux dont il a répandu des lumieres ſi précieuſes dans l'ame de notre aimable Souverain, pour comble de faveur il lui a inſpiré en même tems une averſion invincible pour la louange même la plus juſte & la plus modérée. Ce n'eſt point un effet de la pudeur naturelle à ſon âge, le bien qu'on dit de lui en ſa préſence lui déplaît, mais il ne l'embarraſſe pas, & l'indignation qui paroît auſſitôt ſur ſon viſage n'a rien qui reſſemble à la honte. C'eſt une juſte défiance où la raiſon l'a mis de la ſincérité des hommes, une perſuaſion intérieure du malheur de ſa condition, & du peu de commerce qu'elle a avec la vérité. La gloire lui fait ſouffrir avec peine en public les avis ſur ſa conduite, qu'il reçoit avec reconnoiſſance dans le particulier ; mais nul

tems, nul lieu, nulle occaſion ne peuvent lui faire agréer la louange, & depuis l'excellent & ſage Gouverneur que l'amour maternel lui a choiſi avec tant de diſcernement, juſqu'au moindre de ſes Officiers, perſonne n'oſeroit ni lui applaudir, ni l'approuver. Qui pourra donc, ô Prince merveilleux, vous ravir les thréſors de ſageſſe & de bonté dont la Providence a rempli votre jeune cœur, ſi la flaterie ne les diſſipe pas ? Quel piége peut-on tendre à votre vertu, que vous ne découvriez auſſitôt, ſi l'amour de la louange ne vous aveugle pas ; cet amour, qui a deshonoré tant de grands Perſonnages, qui eſt la foibleſſe de tous ceux qui n'en ont point.

Des qualités moins eſtimables firent dire autrefois que la Macédoine étoit un trop petit Royaume pour Alexandre. Ce ſont auſſi ces heureuſes diſpoſitions, Princeſſe incomparable, & non pas la prévention aveugle & groſſiere que la chair & le ſang forment dans l'eſprit de la plûpart des Meres, qui vous ont donné pour ce cher Fils les grandes vues que vous avez exécutées avec tant d'applaudiſſement : Quel plaiſir ! quelle gloire pour vous ! dans ce jour ſolemnel où la Loi de l'Etat lui permet de régner déſormais par lui-même, de le voir ſi aimable & ſi vertueux, & de pouvoir lui

dire : « Je ne me vante point de l'heureuſe » naiſſance que je vous ai donnée, vous la » devez bien plus à la faveur du Ciel, » qu'aux vœux impuiſſans que je formois » pour en obtenir un Fils fait comme vous. » Je vous remets vos Etats auſſi paiſibles & » auſſi entiers que je les ai reçus, peut-être » même plus floriſſans; mon devoir m'y » obligeoit; c'eſt à vous de vous en ſouve- » nir, à moi de l'oublier. Mais ce que vous » ne devez ni à votre naiſſance, ni à mes » obligations, & dont la plus ſévere ſageſſe » me permettoit de me glorifier, mon » amour & mes ſoins vous appellent à la » ſucceſſion d'une Couronne des plus conſi- » dérables de l'Europe; & ſi le Thrône de » vos Peres ne vous paroît pas aſſez élevé » pour la hauteur de votre courage, ſi tout » le ſang illuſtre dont nous ſortons réuni de » tous côtés dans vos veines vous inſpire » auſſi toute leur ambition, ſi la fierté hé- » roïque qui brille dans vos yeux dédaigne » les bornes de leur ancien partage, voilà » de quoi la ſoutenir. »

Quelque haut qu'on remonte dans l'Hiſtoire, Meſſieurs, on trouvera peu de Meres qui ayent pu tenir un ſemblable langage; les deſtinées réſervoient cette gloire toute nouvelle à nos jours, & nulle autre ne la peut égaler. Qu'on loue donc, qu'on admi-

re, la grande, l'incomparable Marie ; non point pour tout ce que les yeux du corps découvrent en elle de plus digne d'admiration ; pour cet heureux aſſemblage de douceur & de fierté, que le cœur ſent beaucoup mieux que la bouche ne l'exprime ; pour cet attrait invincible, ce charme ſecret qui ſort de toute ſa merveilleuſe Perſonne, auquel les Poëtes Païens reconnoiſſoient jadis le ſang des Dieux. Digne Fille d'un Héros formé de la main des Graces, & dont les agrémens ſont encore auſſi célébres que la valeur ; ce n'eſt pas par ces avantages périſſables que la poſtérité jugera de vous, c'eſt par votre bonté, qui eſt immortelle, que rien ne ſçauroit vous ravir, qui vous a fait ſacrifier votre repos, votre ſanté, votre gloire même au bien de vos Peuples, qui a partagé toute votre ame entre eux & votre auguſte Fils. Célébrons donc, béniſſons à jamais cette bonté, par qui les Princes reſſemblent bien mieux à l'Eternel, dont ils ſont l'image, que par leur grandeur qui n'eſt que miſere devant la ſienne ; publions-la ſi hautement, que les Peuples les plus éloignés ne l'ignorent pas ; que le bruit en retentiſſe par toute la terre ; rendons-la auſſi illuſtre qu'elle nous rend heureux, auſſi connue qu'elle eſt aimable. Oui, Meſſieurs, il n'appartient qu'à la bonté de ſe faire véritable-

ment aimer. Que la hardieſſe de cette expreſſion n'alarme point votre reſpect ; l'amour n'eſt pas moins de l'eſſence du culte parfait, que l'admiration ; & le Soleil, dont les rayons ſont la vie & la mort de toutes choſes, n'a point encore exterminé les Peuples entiers qui l'adorent. Uniſſons donc nos cœurs & nos eſprits, pour rendre d'une commune voix les hommages qui ſont dûs à la vertu la plus pure que la Fortune ait jamais couronnée, pour élever des Monumens éternels à la gloire de la meilleure & de la plus heureuſe des Meres.

LETTRE

Sur l'Etude & ſur les Sciences.

LE plus ſçavant de tous les hommes, après une étude & des méditations de toute ſa vie, n'oſera pas, s'il eſt ſage, me propoſer l'explication de quelque Phénomène que ce ſoit, comme véritable ; il me la donnera ſeulement comme poſſible : & il eſt très-vraiſemblable que dans tous les ſyſtêmes poſſibles, pas un n'eſt réellement véritable. Quelle illuſion, d'étudier toute ſa vie, pour ne ſçavoir que ce qui pourroit être !

La Philoſophie eſt, dit-on, dans ce ſiécle le plus près de ſa perfection. L'on eſt cependant aujourd'hui plus convaincu que jamais, que tout ce qu'on nous débite ne ſont que des jeux d'imagination, plus ou moins heureux, mais toujours très-faux, ou pour le moins très-incertains.

Il y a trente ou quarante ans, dit un fameux Moderne dans une Epitre dédicatoire à une Dame, *que je philoſophe, fort perſuadé de certaines choſes, & voilà que je commence à en douter. C'eſt bien pis, il y en a dont je ne doute plus, déſeſpéré de pouvoir jamais y rien comprendre.*

Les ignorans ſentent qu'ils ſont ignorans, ſans réflexion. Les Sçavans ſçavent par démonſtration qu'ils ne ſçavent rien. C'eſt tout ce qu'ils ont par-deſſus les autres.

C'eſt une grande queſtion qui n'eſt pas facile à décider, ſi les Sciences ſont plus utiles, ou plus nuiſibles à la Religion & à l'Etat ? Elles ſervent à attaquer & à défendre l'une & l'autre.

Un habile homme diſoit l'autre jour, que le monde n'étoit aujourd'hui ſi corrompu, que parce qu'il étoit trop éclairé. On lui prouva, que c'étoit au contraire, parce qu'il ne l'étoit pas aſſez : la médiocrité ſur ce point eſt dangereuſe.

La plus grande ignorance eſt ſouvent déguiſée

guiſée ſous la plus inſolente préſomption. Combien peu de gens ſont capables de la découvrir, quand elle eſt artificieuſement voilée ? Combien d'ignorans ſont crus ſçavans ſur leur parole ? Combien de Sçavans ignorés par leur modeſtie ?

On ſe moque aujourd'hui des Sçavans de profeſſion, & l'on s'en eſt toujours moqué. Sont-ils en effet ridicules, où l'ignorance publique a-t-elle trouvé cette reſſource pour s'autoriſer ? en profeſſant l'ignorance, mérite-t-on moins la raillerie, qu'en profeſſant la Science? La multitude eſt pour l'ignorance, & les Sçavans auront de la peine à avoir juſtice.

Un Chymiſte, entêté de ſa Pierre Philoſophale, mépriſe tout ce qui n'a pas relation à ſes fourneaux & à ſon Mercure. Un Aſtrologue, prévenu de la vertu des influences céleſtes, n'eſtime que les Obſervations ſur les divers aſpects des Planettes. Un Logicien rempli de termes embarraſſans de l'Ecole, eſt charmé d'un Sophiſme bien finement propoſé. Il eſt pourtant vrai que tous les autres hommes mépriſent, & les Fourneaux du Chymiſte, & les Aſpects de l'Aſtrologue, & les Sophiſmes du Logicien. Rien au monde n'eſt ſi inutile, ni ſi faux. Ce ſont pourtant ce qu'on appelle les Sçavans.

Qui dit Docteur, ne dit pas toujours un homme docte, mais un homme qui devroit être docte. L'Etude eſt le métier d'un Docteur; mais tout le monde ne fait pas ſon métier.

Les Jéſuites devroient tous être extrêmement ſçavans. On ne reçoit parmi eux que des eſprits heureux & choiſis. Ils étudient ſans ceſſe, & l'on veille ſur leur étude. Je ſuis ſurpris qu'il s'en rencontre quelques médiocres.

Un Livre devient eſtimé du jour de ſa défenſe. Combien ſeroient reſtés dans leur obſcurité naturelle, ſi la défenſe ne les en eût tirés ? Combien d'inutilités & de ſotiſes faut-il lire dans Rabelais, pour trouver un bon mot ? Il eſt vrai que ce mot eſt bon; mais on l'achéte bien cher, puiſqu'il faut lire ſouvent trente feuilles pour le trouver.

On parle depuis longtems, dans la République des Lettres, de certaines gens qu'on appelle Plagiaires. C'eſt une Race, dit-on, qui ne finit point parmi les Auteurs. Quelque ſoin qu'on prenne de les couvrir de honte, ils ſe montrent toujours avec effronterie, leurs larcins ſont marqués à chaque page des Ecrivains chagrins & critiques; & l'on ne ceſſe de demander juſtice contre eux, ſans qu'on puiſſe obtenir l'abolition de cette Secte.

Je voudrois pourtant, qu'avant toutes choſes, on convînt de la définition de Plagiaire. Si l'on en étoit convenu, on trouveroit peut-être trop de gens dans les termes de la définition; ou l'on auroit intérêt d'en mettre ſi peu, que ce ne ſeroit pas la peine de s'en plaindre.

Les incertitudes de la Philoſophie ne ſont guéres plus grandes que celles de l'Hiſtoire; & ceux qui l'ont beaucoup lue, diſent que l'on accommode l'Hiſtoire à peu près comme les viandes dans une cuiſine. Chaque Nation les apprête à ſa maniere: deſorte que la même choſe eſt miſe en autant de ragouts différens, qu'il y a de Pays au monde; & preſque toujours on trouve plus agréables ceux qui ſont conformes à ſa coutume.

Il faut être fort ſimple, dit un bel eſprit, pour étudier l'Hiſtoire avec l'eſpérance d'y découvrir ce qui s'eſt paſſé: c'eſt bien aſſez qu'on ſçache ce qu'en ont dit tels ou tels Auteurs; & ce n'eſt pas tant l'Hiſtoire des Faits qu'on doit chercher, que l'Hiſtoire des Opinions & des Relations.

De toutes les Sciences, il n'en eſt peut-être point qui ſoit ſi mépriſable que celle des Langues. Les hommes ſont cependant ſi vains, qu'ils s'en applaudiſſent extrêmement. C'eſt aſſurément celle ſur laquelle

les ignorans ſe rendent le plus de juſtice : ils ſont convaincus qu'ils l'ignorent, tandis qu'ils doutent de leur entiere ignorance ſur tout autre article, & ce n'eſt pas la moindre raiſon qui fait admirer ceux qui la poſſédent.

Un homme, que ſon application trop violente à l'étude à fait malade, & que le peu de ſoin qu'il a eu de ſes affaires a réduit dans une grande pauvreté, vit triſtement parmi des perſonnes qui le négligent ou le mépriſent ; (c'eſt le ſort ordinaire des Gens de Lettres :) cet homme, d'ailleurs, eſt bien dans l'eſprit d'une douzaine de ſçavans Anglois, Allemands, Italiens, dont les uns parlent de lui avantageuſement dans les Pays étrangers, les autres citent ſes Ouvrages avec éloge ; mais ces louanges, qui à peine viennent juſqu'à lui, le délivrent-elles de ſes maladies, lui donnent-elles de quoi dîner, & le garantiſſent-elles des incommodités qu'il ſouffre !

La démangeaiſon de faire des Livres eſt fort fréquente aujourd'hui : bien des gens veulent avoir le plaiſir d'être Auteurs ; & ce plaiſir leur tient lieu de tout. Le Public doit moins craindre d'eux, que de ces autres qui compoſent pour vivre : il n'eſt rien de ſi mauvais, qui ne ſorte de ces Auteurs. Ils n'ont pas le tems, ni de travailler ni de cor-

riger leurs Ouvrages; & quelque ſtériles qu'ils puiſſent être, il faut qu'ils trouvent de la matiere. Baudoin & Du Ryer travailloient à trente ſols la feuille pour leurs Traductions, & à quatre francs le cent pour les grands Vers, & quarante ſols pour les petits; c'étoit-là leur marché avec leur Imprimeur. Telles gens ſont de vrais Inſectes du Parnaſſe.

La diſpute ſur la préférence qu'on doit donner aux Anciens, ou aux Modernes, eſt plus vive que jamais: chacun des deux Partis ſe ſoutient par des raiſons excellentes, & par des exemples merveilleux; & il n'y a pas lieu d'eſpérer que l'un céde à l'autre. Il y auroit pourtant un juſte milieu à prendre, entre l'adoration que quelques-uns ont pour les Anciens, & le mépris de quelques autres. On ne doit point chercher vainement un ridicule dans les Harangues de Cicéron & de Démoſthéne. Ce ridicule ne s'y trouve point, & ne peut être que dans l'opinion de ceux qui croient l'y trouver. Mais on doit avouer que l'importance des matieres, la liberté de la République, le concours infini des Auditeurs, la plûpart d'une conſidération très-élevée, outre le goût particulier de leur ſiécle, qui avoit d'autres uſages que les nôtres: tout cela donnoit à l'éloquence des beautés qu'elle ne ſçauroit avoir aujourd'hui. Ren-

dons cependant juſtice à nos Prédicateurs, & à nos Avocats ; & reconnoiſſons que quelques-uns parmi eux mériteroient d'être nés dans un tems où l'éloquence rendoit quelquefois un homme le premier de la terre.

LETTRE

Sur l'utilité des Sciences.

A MR LE C. D. B.

QUOI qu'on en veuille dire, Monſieur, les Sciences ſont utiles & néceſſaires ; & ceux qui ſoutiennent le contraire avec tant d'opiniâtreté, ont apparemment leur ignorance à juſtifier.

Alexandre étoit ſçavant juſqu'à être jaloux de la Philoſophie, qu'il croyoit qu'Ariſtote vouloit proſtituer au Public.

Céſar ſe fit repréſenter ſur un Globe, avec une Épée d'une main, & un Livre de l'autre, avec cette Inſcription, *Ex utroque Cæſar.*

Scipion le Grand fit, dit-on, les Comédies qu'on a attribuées à Térence.

Alaric, parmi les Barbares, ſcandaliſa ſes Soldats par ſon érudition.

Tamerlan, parmi les Scythes, joignoit

à une haute connoiſſance d'Aſtronomie tous les myſteres de la Philoſophie Zoroaſtrienne.

Et juſques chez les Turcs, à qui la Science eſt interdite, Mahomet II. avoit le Génie le plus cultivé & le plus univerſel de ſon tems.

Tous les Romains de qualité alloient étudier à Athénes. Cicéron devint Conſul par ſon éloquence. L'Aréopage gouvernoit la République à Athénes ; & Denys même le Tyran mendioit ſouvent par des voies indignes des Approbations pour ſes Ouvrages.

Tant de grands hommes, qui font l'admiration de leur poſtérité, doivent entraîner tout le monde dans leur ſentiment.

Les Loix des Parthes, & les Sentimens de quelques Princes extraordinaires, ſont de foibles autorités. Pyrrhus, Roi d'Epire, avouoit que l'Éloquence de Cineas lui avoit plus ſervi dans ſes guerres, que la force de ſes Soldats : & Philippe de Macédoine diſoit ordinairement, qu'il avoit plus de peine à faire taire la ſçavante Athénes, qu'à domter l'invincible Sparte.

Mais, ſi tout cela ne peut rien ſur l'eſprit de ceux dont vous me mandez l'obſtination, demandez-leur, Monſieur, je vous prie, comment ils pourront faire la guerre ſans la Géographie, & ſans cette partie de la Géo-

métrie, qui ſert à fortifier les Places & à les défendre ?

On ne ſçauroit faire obéir les Peuples, ſans le ſecours de l'Eloquence, qui, ſelon un Moderne, eſt l'unique tyrannie que le Prince puiſſe juſtement exercer ſur ſes Sujets.

La Navigation ſeroit imparfaite, ſans le ſecours de l'Aſtronomie : cela eſt inconteſtable.

On ne ſe paſſe pas aiſément d'Arithmétique, quand on a de grands comptes à faire. Et quoiqu'il faille avouer qu'il y a pluſieurs recherches de ſimple curioſité, & que les plus inutiles ſont celles auxquelles on s'attache davantage, cela ne détruit point en général l'utilité des Sciences.

Je veux cependant que ces Meſſieurs négligent toutes ces raiſons. Ne leur arrive-t-il jamais de ſe laſſer du grand monde? Ne ſont-ils pas bien aiſes quelquefois de ſe tirer de la cohue ? Et ne ſont-ils pas obligés ſouvent, ou par le hazard, ou par la néceſſité de leurs affaires, ou par des diſgraces imprévues, d'être dans la retraite & dans la ſolitude ?

Quel avantage, pour un homme en cet état, de pouvoir ne pas s'ennuyer ? La ſeule Lecture peut donner cet avantage. On y trouve un plaiſir vif, en tout tems, en tous lieux, indépendamment de tout le monde. C'eſt un bien préférable, ſans doute à beaucoup

coup d'autres, qu'on eſtime davantage, faute de conſidération.

On prend du plaiſir en s'inſtruiſant : on remplit ſon eſprit de lumiere & de connoiſſance, ſans y penſer ; on joint à une Science haute & ſublime une volupté vive & touchante.

On a beau dire, que le monde ſeul eſt le grand Livre dans lequel il faut étudier. Le monde polit, mais il n'inſtruit point : & c'eſt orner un Phantôme, que de vouloir polir un ignorant.

J'avoue que toutes les Sciences ne conviennent pas à toutes ſortes de perſonnes ; mais j'oſe avancer que la guerre eſt peut-être la profeſſion dans laquelle on doit raſſembler plus de diverſes connoiſſances.

Feu Monſieur le Prince étoit le premier Capitaine de ſon ſiécle. Je ne ſçache perſonne, qui puiſſe lui conteſter qu'il n'en fut pas le plus ſçavant. La délicateſſe de ſon génie étoit extrême ; & il n'avoit acquis cette connoiſſance parfaite des eſprits & des caracteres qu'il poſſédoit entiérement, que par de longues études, & des lectures infinies, qu'il avoit jointes à un naturel d'ailleurs capable & diſpoſé heureuſement pour toutes ſortes de choſes.

Je n'oſe pas vous dire, Monſieur, que vous pouvez vous donner vous-même pour

exemple à ces Meſſieurs, qui ſont aſſez de vos amis, pour devoir vous connoître. Ils trouveroient, s'ils prenoient la peine de réfléchir, que tant d'actions héroïques, que vous avez faites en tant de Négociations difficiles, que vous avez heureuſement terminées, ne ſont pas le ſimple ouvrage du naturel & de la converſation. Votre modeſtie ne me permet pas de mettre ces Tableaux dans leur jour, qui ſont pourtant les preuves les plus convaincantes que vous puiſſiez leur fournir.

LETTRE

Sur les Auteurs Anciens.

A MR D. S. A.

ENCORE une fois, Monſieur, j'avoue que les Anciens ne ſont pas par-tout ſans défauts; & je conviens que les plus excellens parmi eux n'en ſont pas exemts, bien loin de les admirer dans tous leurs Ouvrages. Je confeſſe qu'ils ſont ſouvent tombés dans des fautes, dont les Modernes médiocres ne ſeroient pas capables; mais, après cet aveu, ſouffrez au moins les louanges qu'ils méritent.

Je conviens de bonne foi, qu'il y a je ne

ſçais quel galimathias dans les Odes de Pindare ; &, dans l'idée que je me ſuis faite, un Ouvrage Pindarique ne ſignifie guéres autre choſe, qu'un Ouvrage obſcur & élevé. Mais auſſi, quelle ſublimité par-tout dans ce Poëte ! Quelle élévation dans les penſées & dans les expreſſions ! C'eſt un modéle pour le genre élevé, qu'il eſt pourtant dangereux de vouloir imiter.

J'avoue les extravagances qui nous paroiſſent dans l'Iliade, j'avoue les groſſieretés. Les Héros y ſont peu polis & peu magnifiques, les Dieux n'y ſont ni grands, ni raiſonnables, il n'y a pas aſſez de dignité, ni de vraiſemblance. Mais auſſi quelle vaſte étendue de génie ! Quelle Poëſie, quelles expreſſions, quel art dans les caracteres toujours ſoutenus, quelle nobleſſe même en certains endroits ; & cela, pour le premier en ce genre !

Je condamne ſans difficulté les ordures d'Ariſtophane, leſquelles étoient pourtant les défauts du tems, plutôt que du Poëte, forcé à ſe conformer à la coutume de ſon ſiécle, & au gout populaire de la Ville où l'on repréſentoit ſes Comédies. Mais auſſi, quelle ſatire, quelle morale, quelle agréable variété ! Et il falloit bien qu'il fût eſtimé dans Athénes, puiſqu'il eut le pouvoir de perdre Socrate, ce Dieu, s'il faut ainſi par-

ler, & ce Génie tutélaire de la Gréce : exemple terrible du pouvoir d'un Comique dans une République la plus polie qui ait jamais été.

Il y a dans Térence une trop grande conformité de caractere. C'eſt toujours un Valet fripon, un Vieillard avare, & une Courtiſane adroite. Tous ſes Poëmes ſont ſur cet article les mêmes : point de variété, point d'incident agréable, peu de paſſion, & encore moins de Morale. Plaute, qui lui eſt inférieur en toute autre choſe, l'emporte ſur lui pour l'invention & les incidens dont ſes Comédies ſont remplies. Le ſeul Amphitryon, accommodé de nos jours à notre Théatre, nous donne l'idée de cet agréable Poëte. Mais l'on doit auſſi avouer qu'on ne ſçauroit trouver ailleurs un naturel plus exact & plus poli que celui qui régne partout dans Térence, des expreſſions plus touchantes & plus appropriées. Ses caracteres ſont unis, mais toujours ſoutenus : ſes penſées fines & recherchées ; & les Connoiſſeurs aſſurent que ſa Latinité eſt la plus pure que nous ayons. Pour le moins on y remarque certain tour de qualité, qui a contribué à faire croire que Scipion & Lélius ſe ſervoient de ſon nom pour donner au Public leurs Ouvrages.

Je ne ſçaurois diſconvenir des Anachro-

niſmes de Virgile dans ſon Enéide, ni des fadeurs qui s'y rencontrent quelquefois. On trouve que ſon Héros n'eſt pas aſſez Héros, s'il eſt permis de parler ainſi; mais on ſçait qu'il l'accommodoit au caractere d'Auguſte, homme paiſible & peu bruyant. Nous trouvons dans ce Poëme des manieres qui nous paroiſſent extraordinaires; mais, c'étoit la faute de ſon ſiécle; ou, peut-être, c'eſt la faute du nôtre, de ne pas gouter des uſages qui paſſoient pour ſi délicats pour lors: &, en paſſant, il eſt bon de remarquer, que perſonne ne peut s'ériger en Juge ſur les uſages, parce que perſonne ne ſe trouve hors de la prévention. Tout n'eſt pas fini dans l'Enéide; mais on ſçait que c'eſt la faute de la mort précipitée du Poëte. On a trouvé auſſi qu'il y avoit un peu trop d'imitation ou de reſſemblance avec l'Iliade. Mais auſſi, en échange, quel ordre, quel arrangement, quelle majeſté, quelle Poëſie, quelle élocution, quelle proportion entre les ſujets & les expreſſions! C'eſt, ſans contredit, ce que nous avons de plus beau dans le genre Héroïque.

Il faut avouer qu'il y a des plaiſanteries froides & puériles dans Cicéron. On y trouve des véhémences & des emportemens hors d'œuvre, des louanges de ſoi-même extraordinaires & peu modeſtes, & une

certaine Monotonie que quelques Modernes ont repriſe ; l'*eſſe videatur*, dont parle Montagne. Il faut auſſi convenir, qu'il a marqué beaucoup de foibleſſe en certains endroits, & que l'on ne lui a pas reproché ſans raiſon une Prolixité Aſiatique, qui rendoit ſes diſcours moins forts & moins nerveux.

Mais auſſi, quelle éloquence, quel naturel, quelle facilité, quelle force quelquefois dans ſes Harangues ! Antoine en a ſenti pluſieurs fois les effets.

On voudroit dans Tite-Live un peu moins de ſuperſtition, moins de ſacrifices, moins d'Augures, moins de Prodiges, moins de pluies de Sang. Mais d'ailleurs, quel Hiſtorien ! Sa narration eſt juſte, conciſe & claire : il raconte, & ne raiſonne point : bien différent en cela de Tacite, qui fait un Traité de Politique, en voulant écrire une Hiſtoire. C'eſt au Lecteur à raiſonner, & à réfléchir : l'Hiſtorien ne doit lui fournir que des ſujets de réflexion. Je ne ſçaurois m'empêcher de louer encore Tite-Live ſur ſa modeſtie : lorſqu'écrivant à ſon Fils, il l'exhorte à étudier Cicéron ſoigneuſement, & ceux qui reſſemblent à Cicéron, il ne dit pas un mot de ſes propres Livres. Quelle modeſtie pour un Auteur écrivant à ſon propre Fils ! La Patavinité qu'on lui a reprochée, n'eſt

peut-être pas un défaut qui puiſſe être de notre connoiſſance.

Je ne ſçache rien de plus ſec, & de moins digne de ſon Auteur, que quelques Odes d'Horace; mais, dans tout le reſte, il eſt inimitable, & preſque divin. C'eſt un grand ſens, un eſprit juſte, un ſublime toujours ſoutenu, qui ne va point par bonds & par ſauts. C'eſt un Philoſophe, ce ſont des préceptes; ce ſont des ſatyres, c'eſt un ſel piquant qui n'écorche point: tout y eſt admirable.

Quelques-uns ont beaucoup eſtimé Lucain: pluſieurs autres l'ont tout-à-fait mépriſé. Grotius, Scaliger, la Reine de Suéde, & quelques autres ont été ſes Partiſans: ils ont ſoutenu la beauté de ſes imaginations élevées. Les autres en ont blâmé les ſaillies, & ils ont prétendu que la plupart de ſes penſées les plus ſublimes étoient fauſſes, & qu'il étoit ennemi du naturel toujours dans l'hyperbole & dans les métaphores. Il eſt inconteſtable cependant que l'on ne lit point ſa Pharſale ſans un véritable plaiſir.

Qu'il me ſoit permis de dire quelque choſe du fameux Aſinius Pollio dont il ne nous reſte que quelques fragmens. C'eſt lui qui a reproché à Tite-Live ſa Patavinité, ce tour de Padoue, comme on diroit aujourd'hui un tour de phraſe de Province. Quelques-uns,

zélés Partiſans des Auteurs, qu'Aſinius Pollio cenſure, ont prétendu qu'avec beaucoup d'eſprit & de mérite, il n'étoit qu'un Critique bourru, & qu'il jugeoit de travers du prix & de la valeur des Ouvrages. Par exemple, diſent-ils, il ne fait pas grand cas des Commentaires de Céſar, qu'il trouve fort négligés & peu véritables. Il n'approuve pas non plus, ajoutent-ils, l'Hiſtoire de Salluſte, ſur l'affectation que paroît avoir cet Hiſtorien à ſe ſervir de vieux mots. Mais pourquoi Aſinius Pollio ne pourroit-il pas être cru, lorſqu'il accuſe de menſonge les Commentaires de Ceſar? Il étoit contemporain, de même métier que Céſar, Capitaine, Hiſtorien, Orateur, comme lui: il pourroit fort bien avoir remarqué que Céſar débitoit des Fables; & il eſt évidemment sûr que les Mémoires de ce Conquérant ſont écrits d'une maniere trop négligée. A l'égard de Salluſte, nous voyons aujourd'hui tous nos beaux Eſprits déſaprouver les vieux mots & les termes rempans de Mezerai, qu'on eſtime d'ailleurs infiniment. Pourquoi Aſinius Pollio n'aura-t-il pas pu reprendre de même Salluſte? Et, pour ce qui eſt de Tite-Live, il ſe peut très-bien qu'un bel eſprit de Rome, & homme de qualité, ait remarqué un peu de l'air de Padoue dans ſon Hiſtoire; ce que nous ne ſommes pas en état de re-

marquer aujourd'hui; de même qu'un Etranger, ſi bien qu'il entende le François, ne pourra juger comme un Courtiſan Pariſien, s'il y a un peu de l'air de Gaſcogne dans un tel ou tel Livre. On parle en divers endroits de la graiſſe des Poëtes de Cordoue; & l'on a reproché à Cicéron lui-même cette débilité & ce tour de reins, dont Brutus ſon ami le reprend écrivant à lui-même. Et ce tour de reins, & cette graiſſe, & cette Patavinité, ſont choſes aujourd'hui tout-à-fait hors de notre reſſort, & de notre connoiſſance.

LETTRE

Sur le mauvais goût du Public, &c.

A Mr D. S.

IL doit y avoir une grande différence, Monſieur, entre vos Lettres & les miennes. Vous êtes dans la ſource des belles choſes: mille découvertes vous fourniſſent de quoi varier vos nouvelles; & vous avez un eſprit excellent, pour embellir tout ce que vous ſçavez.

Pour moi, au contraire, qui, retiré dans un fond de Province groſſiére, ſans commerce & ſans liaiſon, ne puis rien vous mander d'agréable & de divertiſſant, je ſuis

contraint de puiſer le ſujet de mes Lettres dans les matieres âpres de la Morale & de la Politique, qui, outre le péril qu'on court ; ne ſervent qu'à fatiguer & à creuſer l'eſprit.

Je ſuis d'ailleurs très-convaincu que vous trouverez dans mes Lettres quelque choſe de cette rudeſſe qui ſuit toujours la retraite, & qui eſt tout-à-fait contagieuſe dans le Pays où je ſuis. Mais vous êtes un ami indulgent, & ma ſincérité vous tiendra lieu de tout.

Je vous ferai pourtant grace pour cette fois ſur toutes ces grandes matieres ; je ne vous parlerai ni de Science, ni de Morale, ni de Politique, ni de Religion : je ne veux que répondre à quelques articles de vos Nouvelles, qui m'ont paru les plus conſidérables.

Vous êtes, dites-vous, véritablement irrité contre le mauvais goût du Public, qui a ſi fort approuvé le Livre de M. Perrault, & les avantages qu'il y donne aux Modernes ſur les Anciens. Sans entrer dans le fond de la queſtion, qui nous méneroit un peu trop loin, je ne vois pas que vous deviez être ſurpris du mauvais goût du Public ; & vous ne pouvez pas ignorer ce qu'a dit l'un de vos bons amis, homme d'un grand ſens, & qui connoiſſoit bien le prix de l'eſtime publique. *Il faut*, dit-il, *connoître bien peu le goût du Public, pour ne pas hazarder*

ſouvent de mauvaiſes choſes, & vouloir ſe contraindre à ne lui en préſenter que de bien bonnes. Et, en effet, les ſottiſes obſcures de Rabelais ont plus fait gagner les Libraires, que les plus ſçavantes Diſſertations Théologiques & Géométriques.

Les mauvaiſes piéces de Théatre, qu'on fait chaque jour, vous fatiguent; & vous voudriez voir revenir un Moliere. Tous les Romains n'ont vu qu'un Térence: ajoutez-y, ſi vous voulez, un Plaute. Les Grecs n'ont vu qu'Ariſtophane, & que Ménandre. Quel malheur, y aura-t-il, quand les François n'auront pas un plus grand nombre d'eſprits ſublimes en ce genre? Combien penſez-vous qu'on repréſentoit de mauvaiſes Comédies à Rome & à Athénes: Après ces grands Originaux, ils n'en avoient peut-être pas d'auſſi bonnes à proportion, que celles que nous avons vues ſous le nom du N.... & du G....

Vous paroiſſez ſurpris que les Lettres puiſſent fleurir, comme elles font, au milieu des ſoins importans qu'une grande Guerre doit donner. La ſageſſe immenſe du Prince qui gouverne où vous êtes, & ſa vaſte prévoyance, doivent faire ceſſer votre étonnement. Il prend ſur lui ſeul tout le ſoin des affaires, & laiſſe agir en ſureté les Peuples comme dans la plus profonde

paix. C'eſt, à mon ſens, l'une des plus grandes marques de ſon génie ſublime, & le plus beau ſujet de ſes éloges. Il me ſemble avoir lu quelque part, que les Lacédémoniens ayant envoyé des Ambaſſadeurs à Athénes pour prendre des meſures enſemble ſur le péril preſſant que couroit toute la Gréce inondée d'ennemis victorieux, les Ambaſſadeurs furent ſurpris de trouver tout le monde à la Comédie à Athénes. La ſageſſe des Magiſtrats donnoit le tems au Peuple de voir alors les Spectacles publics, comme dans la plus ſure tranquillité.

Il ne me reſte, Monſieur, pour cette fois, qu'à vous prier de me continuer toujours l'honneur de votre ſouvenir. N'oubliez pas ſur-tout à me mander le ſuccès des amours de M. l'Abbé M... Cette Paſſion me paroît aſſez burleſque, pour occuper une place dans les nouvelles plaiſantes que vous prenez la peine de m'écrire.

LETTRE

Contre la Traduction de l'Hiſtoire du Concile de Trente, par M. Amelot de la Houſſaie.

Extrait d'une Lettre écrite de Paris à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, *du 27 Octobre* 1685.

JE viens de recevoir de votre Pays une ſeconde édition de la Traduction Françoiſe de l'Hiſtoire de Frà-Paolo ; & l'ayant conférée avec la premiere édition, j'y ai trouvé les mêmes fautes, qui ſont en ſi grand nombre, que je m'étonne qu'on oſe donner au Public ſous le nom du Pere Paul un tel Ouvrage. C'eſt ce qui m'a obligé de faire revoir cette Verſion, qu'on a corrigée en une infinité d'endroits où le Traducteur a manqué, faute d'entendre la matiere. Et afin que vous ne croyiez pas qu'on lui impoſe, ou que ces fautes ne ſont pas de conſéquence, je vous en ferai remarquer quelques-unes, d'où vous pourrez juger des autres.

I. Je me ſuis arrêté pour cela, ſans aucun choix, aux premiers Décrets du Concile, où le Frà-Paolo François s'explique ainſi, *pag. 138.* de la premiere édition, & *140.* de la ſeconde. *Sur le ſecond Article, on*

convint de faire, à l'exemple du Concile de Laodicée ſous Innocent premier, & du troiſiéme de Carthage ſous Gélaſe, un Catalogue des Livres Canoniques. On avoit ignoré juſqu'à préſent que le Concile de Laodicée eût été tenu ſous Innocent premier, & le troiſiéme de Carthage ſous le Pape Gélaſe. En effet, il n'y a perſonne qui ne ſçache que le Catalogue des Livres Sacrés a été arrêté dans le Concile de Laodicée; de plus, par Innocent premier, par un Concile de Carthage, & enfin par le Pape Gélaſe. Il n'y a rien d'obſcur dans l'Italien de Frà-Paolo, où on lit, *Fa da tutti allegato il Concilio Laodiceno, Innocentio primo Pontefice, il terzo Concilio Cartaginenſe, & Gelaſio Papa.* On voit que le Traducteur ne nous donne que deux Canons, au lieu de quatre.

II. De plus, à la page 141. de la premiere édition, qui eſt la 142. de la ſeconde, l'on fait dire à Frà-Paolo, que *la Doctrine de l'Egliſe Romaine, la Mere & la Maitreſſe de toutes les autres, étoit fondée preſque toute ſur les Paſſages de l'Ecriture.* C'eſt une raiſon que pluſieurs Théologiens apportérent pour montrer qu'on doit tenir pour divine & authentique l'ancienne Verſion Latine; mais cette raiſon ne prouve rien du tout, de la maniere qu'elle eſt

énoncée dans le François, au lieu que dans l'Italien on voit en quoi conſiſte le raiſonnement de ces Théologiens, qui diſent que la Doctrine de l'Egliſe Romaine avoit été appuyée, pour la plus grande partie, par les Papes & par les Théologiens Scholaſtiques, ſur quelques paſſages de l'Ecriture. *Fundata in gran parte da' Pontefici Romani, & da' Theologi Scholaſtici, ſopra qualche Paſſo della Scrittura.* Mais le Traducteur, qui ajuſte ſa Verſion ſelon ſon idée, a omis les noms des Papes & des Scholaſtiques, qu'on avoit mis à deſſein, parce qu'ils n'ont pu citer d'autre Bible, que la Latine.

III. En troiſiéme lieu, à la page 142. de la premiere édition, & 143. de la ſeconde, on lit en parlant des différentes éditions de la Bible. *La Principale de ces Verſions eſt celle des Septante, d'où ſont émanées diverſes Traductions Latines, ainſi qu'il s'en eſt fait pluſieurs auſſi du Nouveau Teſtament Grec;* l'une *deſquelles, appellée l'Italique, eſt la meilleure de toutes, & comme telle, ſe lit dans l'Egliſe, au ſentiment de Saint Auguſtin.* Il n'y a perſonne qui ne juge, en liſant ces mots, que cette Traduction Italique ne regarde que le Nouveau Teſtament, au lieu que la ſuite fait voir qu'il eſt parlé en cet endroit du Vieux & du Nouveau

Teſtament. S'il y avoit de l'obſcurité dans l'Italien du Pere Paul, il étoit facile de l'ôter; & le Traducteur prend ſouvent la liberté de changer les Périodes de l'Italien, lors même qu'il ne le faut pas.

IV. En quatriéme lieu, à la page 147. de la premiere édition, & 148. de la ſeconde, on a traduit mal-à-propos les mots Italiens, *Diſciplina de' Coſtumi*, par le mot de *Diſcipline*; car il falloit traduire, *la Doctrine qui regarde les Mœurs*: il s'agit en ce lieu de la Tradition des Dogmes & des Mœurs, que l'Egliſe prétend avoir toujours conſervée depuis Jéſus-Chriſt & les Apôtres; au lieu que ce qui regarde ſimplement la Diſcipline de l'Egliſe a changé ſelon les tems & les lieux. Cette faute ſe trouve pluſieurs fois en ce même endroit.

Il ſeroit inutile de remarquer les autres fautes, puiſqu'en voilà quatre conſidérables en peu de pages; & tout le reſte du Livre eſt de même.

C'eſt pourquoi, j'ai trouvé à propos, Monſieur, de vous donner avis, qu'on travaille ici à une nouvelle Traduction de Frà-Paolo, afin que les François, qui ne ſçavent pas l'Italien, le puiſſent lire de la maniere qu'il eſt dans l'Original. La Verſion de Diodati eſt ſi barbare, qu'on ne l'entend guéres mieux que l'Italien. On ajouta de plus à

cette

cette Verſion des Notes ſur les faits Hiſtoriques & Théologiques. Comme Fra-Paolo eſt ſuſpect à bien des gens, on prendra du Cardinal Pallavicin les Actes qui peuvent ſervir à confirmer ce qu'il dit, & l'on ajoutera auſſi à ſon Hiſtoire des Supplémens pris du même Pallavicin; car, bien que les expreſſions de ce Cardinal ſoient plûtôt d'un Rhéteur que d'un Hiſtorien, & que, ſelon le ſtyle des Courtiſans de Rome, il faſſe ſouvent des Réflexions Politiques, cela ne nuit en rien aux faits Hiſtoriques qu'il appuie ſur de bons Actes cités dans ſon Hiſtoire. Ce ſera le moyen d'avoir une bonne Hiſtoire du Concile de Trente, en donnant le Frà-Paolo tout entier, & en même-tems le Cardinal Pallavicin dans ce qui eſt néceſſaire pour avoir une connoiſſance exacte de ce Concile. Je vous fais part, Monſieur, de ce Projet, afin que vous le communiquiez au Public dans vos Nouvelles. Peut-être ſe trouvera-t-il de ſçavans hommes, qui voudront bien prendre la peine de vous écrire ſur ce ſujet, & de vous donner de nouveaux avis, afin de rendre cette Hiſtoire plus exacte.

REPONSE

De Monſieur Amelot de la Houſſaie,

Ecrite au même Auteur des Nouvelles de la République des Lettres, du 7. *Décembre* 1685.

JE n'ai pas de peine à convenir que mes Livres ont de grands défauts, & je confirme encore la Déclaration que j'ai faite dans la Préface du premier qui a paru ſous mon nom, *que j'avois bien la volonté de faire mieux ; mais que mon entendement & mes forces n'ont pas répondu à la grandeur de mon idée.*

I. Bien loin d'être opiniâtre, & de vouloir ſoutenir une mauvaiſe cauſe, j'avoue de bonne foi, que des quatre fautes marquées dans la Lettre de l'Abbé de Saint-Réal : (car j'ai appris de divers endroits qu'elle eſt de lui (*) &, en effet, elle a toute l'empreinte de ſa préſomption :) la premiere eſt réelle, étant faux que le Concile de Laodicée ſe ſoit tenu ſous Innocent I. ni le troiſiéme Concile de Carthage ſous le Pape Gélaſe. Mais comme je ne fais pas pro-

*M. Amelot ſe trompe, la Lettre eſt de Richard Simon, comme il le dit lui-même dans une de ſes Lettres, qu'on trouvera ci-deſſous après la Reponſe de M. l'Abbé de S. Real.

ſeſſion d'être, ni Canoniſte, ni Scholaſtique; je me perſuade que tous ceux, qui ne ſeront point portés de haine contre moi, excuſeront une faute que je n'ai faite qu'après M. Antoine de Dominis, que j'avois cru pouvoir prendre pour Guide dans les matieres de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, où tout le monde ſçait qu'il excelloit. *Omnes*, dit-il, page 119. de ſa Traduction Latine de l'Edition de Londres de 1620, *hactenus aſſenſi ſunt veterum exemplo, Librorum Canonicorum Catalogum conficiendum, cui inſerantur omnes qui in Eccleſiâ Romanâ lectitantur, etiam ii veteris Teſtamenti Libri qui à Judæis non recipiuntur, quod factum eſt in Concilio Laodiceno* INNOCENTIO PRIMO PONTIFICE, *& in tertio Concilio Carthaginenſi* GELASIO PAPA. Voilà les deux ablatifs abſolus, *Innocentio* & *Gelaſio*, qui m'ont fait mettre le Concile de Laodicée ſous innocent Premier, & le troiſiéme de Carthage ſous le Pape Gélaſe. Et ſi ledit Abbé, qui dit avoir lu la premiere & la ſeconde Edition de mon Livre, m'en eût fait avertir par un de nos amis communs, qui étoit tous les jours avec lui, & qui venoit très-ſouvent chez moi, je n'euſſe pas manqué de corriger cette faute dans la ſeconde Edition; mais ſa malignité n'eût pas trouvé ſon compte à ma docilité. Au reſte, il ne faut pas s'ima-

giner que j'aie pris la Traduction de M. Antoine pour modéle de la mienne, qui en eſt fort différente.

II. La ſeconde Cenſure eſt une vetille, ou plûtôt une chicane d'homme qui cherche à critiquer à tort & à travers.

III. La troiſiéme eſt ridicule, & ceux qui confére ront la Période Françoiſe marquée dans ſa Lettre, avec la Période Italienne qu'il ſe garde bien de citer, comme il a fait, dans ſa premiere Cenſure, l'avoueront. On s'appercevra même, qu'il a douté lui-même s'il cenſuroit cet endroit à propos, quand il dit, *S'il y avoit de l'obſcurité dans l'Italien du Pere Paul, il étoit facile de l'ôter.* Il convient que cet endroit de l'Original eſt obſcur; & chacun verra que le mien eſt clair, & qu'il n'a pas voulu inſérer les Paroles Italiennes, ni les expliquer ainſi qu'il a fait des autres, *per non prederſi nelle ſtreppole*, dit le Proverbe de ſon Pays.

IV. Le quatriéme n'eſt encore qu'une Ergoterie. Les Théologiens, à qui j'ai demandé quelle différence il y avoit entre Diſcipline & Doctrine des Mœurs, m'ont répondu qu'il n'y avoit que celle que le Cenſeur y vouloit mettre. Si j'euſſe dit, *la Diſcipline de l'Egliſe*, ou *la Diſcipline Eccléſiaſtique*, véritablement cela auroit fait un autre ſens; mais ayant dit ſeulement

la Diſcipline, l'on voit aſſez que je n'ai pas voulu dire la Diſcipline de l'Egliſe; mais bien la Diſcipline des mœurs, qui eſt l'expreſſion propre du Décret du Concile.

Si *les autres fautes en grand nombre* reſſemblent à ces trois dernieres, je n'ai pas peur que la Traduction, que l'Abbé nous promet avec ſon faſte ordinaire, empêche Meſſieurs Blaeu & Janſſon de continuer à bien vendre la mienne, ni les habiles gens, mais ſur-tout les gens d'Etat, d'en faire quelque eſtime. L'Abbé aura les Moines, & moi les Parlemens : il aura un prix aux Tragédies des Colléges ; car il fait de jolis Romans, auſſi-bien que le Cardinal Pallavicin, dont il ſemble vouloir être l'Avocat : & moi j'aurai un prix dans toutes les Cours, excepté celle de Rome, qui eſt la partie adverſe des Princes Séculiers. Qu'il ne chante pas le Triomphe avant la Victoire : je pourrai avoir l'honneur d'entrer en concurrence avec lui quand ſa Traduction paroîtra. Choſe plaiſante ! Il veut jouir de la réputation d'une Traduction, qui n'eſt encore qu'en Embryon : il croit, qu'en donnant avis de ſon Projet, il tiendra toute la République des Lettres à l'ancre, & que perſonne n'aura la curioſité de voir mon Hiſtoire du Concile tandis que l'on attendra la ſienne. Peut-être le pourra-t-on contenir dans les termes

de la modeſtie, lorſqu'il verra une critique de ſon Dom Carlos, de ſa Conjuration des Eſpagnols contre Veniſe, & de ſa vie de Jéſus-Chriſt, &c. Comme auſſi de cette prétendue belle Oraiſon, qu'il prononça à Turin, en préſence de Madame la Ducheſſe Mere, de Savoie, dans laquelle on verra des Apoſtrophes de *mon aimable & charmante Princeſſe*, comme d'un Amant qui parleroit à ſa Maitreſſe, & cent autres choſes dont les Seigneurs de cette Cour furent ſcandaliſés.

Si vous jugez à propos, Monſieur, d'inférer dans vos Nouvelles cette Réponſe, je vous prie que ce ſoit avec une Déclaration, que je prétens profiter du conſeil que le ſçavant Monſieur du Cange a donné en pareil cas au Pere Papebrock; car, ſi une fois je me piquois de répondre à toutes les chicanes & à toutes les Invectives de ceux qui ſont en mauvaiſe humeur contre mes Livres, ce ne ſeroit jamais fait, & par conſéquent je me mettrois hors d'état de pouvoir employer plus utilement mon tems. Ces jours-ci, j'ai obtenu le Privilége pour un Traité de la Flaterie, qui eſt un Commentaire ſur Tacite, qui, à ce que j'eſpere, ſera achevé d'imprimer au commencement de Février.

REPONSE

A Monſieur Amelot.

JE viens de lire la Lettre que Monſieur Amelot de la Houſſaie a écrite à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres au mois de Décembre dernier, en Réponſe à une autre Lettre écrite par je ne ſçais qui au même Auteur, que M. Amelot m'attribue, ſans autre raiſon, que *parce* dit-il, *qu'elle a toute l'empreinte de ma préſomption.* Je ne ſçache pas avoir marqué, ni dans ma conduite, ni dans aucun de mes Ouvrages, cette préſomption dont il m'accuſe: &, pour le moins, ſi j'étois tombé dans cette faute, ce ſeroit avec un deſſein oppoſé; perſonne au monde n'étant plus prévenu que moi de mon inſuffiſance, & voulant moins la déguiſer au Public.

Mais, cependant, j'ai trouvé très-étrange, que ſans raiſon, ſans prétexte, Monſieur Amelot me nomme dans une Lettre, de laquelle même l'Auteur de la République des Lettres aſſure qu'il a retranché les injures; & cela, pour ſe venger d'une Cenſure que quelque homme inconnu peut-être a voulu faire de ſa Traduction de Frà-Paolo. Je me trouve obligé, comme par force, d'adopter une Lettre, que je proteſte que

je n'ai point faite, & qui eſt tout-à-fait éloignée de mon ſtyle & de mon caractere, puiſqu'aſſurément je n'aurois jamais eu la penſée de cenſurer qui que ce ſoit : &, de plus, cette nouvelle Traduction de Frà-Paolo, que l'Auteur de cette Lettre promet au Public ; eſt un Ouvrage très-peu conforme à mes études & à mon goût : les conteſtations m'ayant toujours fait une véritable peine.

Mais, enfin, puiſqu'il le faut, j'oſe dire que cette Lettre mériteroit d'être avouée par un homme beaucoup plus ſçavant que moi : car elle cenſure merveilleuſement, & va droit à montrer au Public le peu de bonne foi qui ſe trouve dans la Traduction de M. Amelot, qui, pour faire ſa cour, trahit la vérité de ſon Auteur ; déja très porté à la déguiſer en certains points, & tâche à nuire aux Catholiques, dont il aſſure pourtant qu'il fait partie, parfait imitateur en cela de Frà-Paolo lui-même.

Il falloit, ſans s'attacher à l'Auteur de cette Lettre, qu'il importe peu au Public de connoître ; il falloit, dis-je, ſe défendre ſur les IV. Articles qui ſont les quatre Chefs d'accuſation de cette Lettre : & voici comme M. Amelot s'y prend.

I. Il avoue d'abord, que pour la premiere faute dont on l'accuſe, c'eſt avec juſtice, & qu'il

qu'il s'eſt trompé. J'aimerois en lui cette marque de ſincérité, qui eſt pourtant très-rare & très-eſtimable dans un homme qui fait profeſſion de faire des Livres : car avouer qu'on eſt tombé dans des Anachroniſmes épouvantables, tels que ſont ceux de mettre enſemble le Concile de Laodicée tenu environ l'an 334. & le Pape Innocent I. qui commença à tenir le Siége environ l'an 402. le troiſiéme Concile de Carthage tenu environ l'an 397. ſous le Pape Sirice, & le Pape Gélaſe, qui fit le Catalogue des Livres Canoniques dans un Concile de Rome de ſoixante-dix Evêques, environ l'an 492 ; en un mot, le Concile de Laodicée ſous Innocent I. & celui de Carthage ſous Gélaſe : c'eſt tout l'effort qu'on peut attendre du plus honnête homme du monde. Mais M. Amelot ternit ce mérite de ſa docilité en s'excuſant ſur M. Antoine de Dominis, qu'il *avoit cru*, dit-il, *pouvoir prendre pour guide ſur les matieres Eccléſiaſtiques*, & dont pourtant il eſt fort éloigné de ſuivre la Traduction. Je n'ai pas le loiſir d'aller conſulter M. Antoine de Dominis ſur cet Article ; mais, en vérité, M. Amelot pouvoit-il ignorer que M. Antoine de Dominis eſt très-ſuſpect à près de la moitié des Chrétiens, & devoit-il le ſuivre en aveugle ?

D'ailleurs, il étoit très-viſible que l'Italien de Frà-Paolo, qui étoit très-clair & très-intelligible, ne ſignifioit point ce qui étoit dans M. Antoine. Il falloit donc pour le moins, s'éclaircir ſur cela, conſulter quelque Table Chronologique, où il auroit été aiſé de voir la diſtance des tems de ces Conciles à ces Papes : & M. Amelot auroit évité l'alternative fâcheuſe dont il eſt obligé de convenir, ou une mauvaiſe foi odieuſe en s'attachant partialement à tout ce qui peut nuire à un parti, ou une viteſſe étourdie qui lui fait prendre tout ce qu'il trouve ſur ſon chemin pour faire plûtôt ſon Livre ; & ce dernier n'eſt pas un des moindres défauts de ceux qui font des Livres de profeſſion.

II. M. Amelot ne répond à la ſeconde faute qu'on lui impute, qu'en diſant briévement, *La ſeconde Cenſure eſt une vétille ou une chicane d'un homme qui cherche à critiquer à tort & à travers.* Il ne me paroît pas que ce ſoit trop bien ſe défendre. Il falloit, pour le moins, nous dire pourquoi il a a omis dans ſa Traduction les noms des Papes & des Théologiens Scholaſtiques, ſi formellement employés dans l'Italien. *Fundata in gran parte da' Pontifici Romani, & da' Theologi Scholaſtici, ſopra qualche*

Paſſo della Scrittura. Je ne vois pas, qu'en mettant ces mots, & omettant ces noms, on puiſſe jamais rendre le ſens de l'Auteur; & l'Auteur de la Cenſure montre très-bien combien il étoit important de ne les pas omettre.

III. J'avoue que la troiſiéme faute, qu'on lui objecte, n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que les autres, & qu'il n'a peut-être manqué qu'en ſuivant trop reguliérement ſon Auteur; mais il eſt vrai auſſi qu'il lui étoit très-aiſé d'éviter l'obſcurité qui peut ſe trouver dans l'Original.

IV. Pour la quatriéme, M. Amelot eſt trop habile, pour être obligé à demander à des Théologiens la différence qu'il y a entre la Diſcipline, & la Doctrine qui regarde les mœurs. Quelqu'un ignore-t-il, que le Gouvernement de l'Egliſe, les rites différens, la diverſité des Elections dans ſes Miniſtres, le rang & l'ordre de la diſtribution des emplois & des miniſteres, les coûtumes dans l'état des Prêtres & des Evêques, &c. tout cela s'appelle la Diſcipline, qui a changé ſelon les tems & les lieux? On n'a pas toujours obſervé les mêmes Cérémonies à la Meſſe, le Célibat des Prêtres n'a pas toujours été néceſſaire, les Evêques n'ont pas toujours été élus de la même maniere, les

Diacres ont vu retrancher leur miniſtere, &c. Mais par la Doctrine, ou la Diſcipline des mœurs, que l'Egliſe prétend avoir conſervée toujours la même depuis Jéſus-Chriſt & ſes Apôtres, ainſi que celle des Dogmes, tout le monde ſçait qu'on entend par-là l'amour de l'humilité & de la Pénitence, le Pardon des ennemis, &c. qui ſont les Doctrines immuables & la Morale invariable du Chriſtianiſme. Frà-Paolo s'étoit expliqué bien clairement.

Je veux me garder d'entrer plus avant, & d'aller plus loin que la Lettre que je défens, dans le détail des fautes qu'on pourroit trouver dans cette Traduction, puiſque les quatre ſe trouvent dans moins de dix pages. J'ai déja dit, que je hais trop les ſatyres & les cenſures, pour m'y aller trop embarraſſer.

Mais M. Amelot me permettra de lui dire, qu'il me paroît s'applaudir mal-à-propos du débit que font de ſa Traduction les Imprimeurs.

Ignore-t-il que ce n'eſt point la bonté d'un Livre qui le fait débiter, & que preſque toujours les plus mauvais enrichiſſent le Libraire? Le titre d'un Livre, la matiere âpre & ſatyrique, le nom d'un Auteur de quelque Parti; voilà préciſément ce qui fait

acheter un Livre. Rabelais avoit fait un excellent Ouvrage de Morale & de Théologie, qui ruina ſon Libraire. Il n'eut pas d'autre expédient pour le dédommager, que de faire celui que nous avons aujourd'hui de lui, dont les obſcures ſotiſes, & les ténébres ſales, font peut-être la principale beauté. On l'a pouſſé juſqu'à la vingtiéme Edition, & il eſt encore plus recherché que jamais.

Mais comment peut-il juſtifier le chagrin qu'il témoigne contre l'Auteur de la Lettre, ſur ce qu'il promet une nouvelle Traduction de Frà-Paolo plus fidéle, avec des Notes Hiſtoriques & Théologiques, qu'on tirera en partie des Actes certains du Cardinal Pallavicin, afin que ceux qui trouvent Frà-Paolo ſuſpect ayent une Hiſtoire parfaite par le ſecours du Pallavicin? Pour moi, qui n'ai aſſurément, ni fait la Lettre, ni formé un pareil deſſein, je ſuis forcé d'avouer qu'on ne ſçauroit en former un plus beau ni plus utile ſur ce ſujet, de lui-même très-important. Il n'eſt perſonne qui ne voie du premier coup la beauté & l'utilité de ce projet; & c'eſt, en vérité, s'oublier étrangement, que d'apeller l'Hiſtoire du Concile de Trente de Pallavicin un joli Roman. J'aimerois autant dire que M. de Turenne

étoit un joli homme. Quel rapport entre cette Hiſtoire, quand tout ce dont les Adverſaires de ce Cardinal l'accuſent ſeroit vrai, & un joli Roman? Peut-on perdre la raiſon juſqu'à ce point?

Pour moi, à qui il en veut, je lui pardonnerai de m'accuſer de faire de jolis Romans, à condition qu'il voudra bien excepter la Vie de Jéſus-Chriſt: car, puiſqu'il eſt Chrétien, pour le moins il la paſſera pour une Hiſtoire.

A l'égard de la Critique, dont il me menace, il me fera plus d'honneur que je n'oſerois eſpérer. Dom Carlos, & la Conjuration des Eſpagnols contre Veniſe, ne méritent pas d'être épluchés par un homme qui aſſure qu'il ne répondra plus aux chicanes qu'on lui fera; le tems lui étant trop précieux, pour l'employer à de pareilles choſes: je n'ai jamais donné ces petites choſes que pour ce qu'elles valent; & ſi j'étois de ſon humeur, j'aurois aſſez lieu d'être content du débit qu'en a fait Barbin.

Il ne me reſte qu'à répondre ſur cette Harangue, où je parlai à Madame Royale de Savoie en des termes qui plaiſent ſi peu à M. Amelot, *ma charmante & mon aimable Princeſſe, comme un Amant parle à ſa Maitreſſe.* Ce ſont ſes termes. M. Amelot, qui ſe mêle depuis ſi longtems de connoître

le caractere & les ſentimens des Princes, ignore-t-il que les plus grands Princes mépriſent toutes les louanges qu'ils ſçavent bien pouvoir être l'effet de la flaterie ſi univerſelle dans les Cours ? Ils ne comptent pas non plus pour grand'choſe les préſens les plus riches, qu'ils peuvent recevoir de leurs Sujets : ils ſont bien perſuadés que ces dons ſont forcés ou intéreſſés ; & ils n'eſtiment & ne recherchent véritablement que le cœur & l'affection de leurs Sujets, qu'un bel eſprit de notre tems a dit être le ſeul & véritable préſent que les Peuples peuvent faire à la Majeſté des Rois, parce que c'eſt le ſeul qui ne peut être forcé. Cela étant, il n'eſt pas ſi ſcandaleux, qu'il le paroît à M. Amelot ; de ſe ſervir, en parlant à une grande Princeſſe ; des termes qui expriment cette affection, & le cœur qui ſe donne à elle. Il faut être fort hardi, ou peu inſtruit, pour dire que les Seigneurs de cette Cour en furent ſcandaliſés. S'il étoit permis de s'applaudir, j'aurois eu ſujet d'être ſatisfait du ſuccès de cette Harangue.

Je pourrois bien, ſi j'étois du génie de M. Amelot, me donner la liberté de critiquer ſes expreſſions extraordinaires & outrées. L'*empreinte de ſa préſomption*, la *République des Lettres à l'ancre*, un *Ou-*

vrage qui n'eſt encore qu'en Embryon, & pluſieurs autres manieres de parler métaphoriques, dans une ſeule Lettre, pourroient donner lieu à une juſte cenſure ; mais j'aime encore mieux prier M. Amelot de corriger mes fautes. Je recevrai ſa correction, avec docilité ; & je lui promets de ne point corriger les ſiennes, puiſqu'il eſt ſi ſenſible à ces ſortes de cenſures.

LETTRE

DE RICHARD SIMON (a)

(b) A MR S. C. D. L.

Projet d'une nouvelle Edition de l'Hiſtoire de Frà-Paolo. M. Amelot de la Houſſaye a fait pluſieurs fautes dans la Traduction Françoiſe qu'il en a donnée, n'ayant point traduit ſur l'Italien de l'Auteur, mais ſur la Verſion Latine. Quelques-uns ſont trop prévenus en France contre l'Hiſtoire du Cardinal Pallavicin. La Traduction Latine de cette Hiſtoire du Concile eſt pleine de fautes.

IL eſt vrai, Monſieur, que je vous ai parlé autrefois du Projet d'une nouvelle Edition de l'Hiſtoire de Frà-Paolo avec le contre-poiſon. J'y devois ajouter des Remarques ſur pluſieurs endroits malins de cet Auteur que beaucoup de perſonnes eſtiment trop. J'aurois en même-tems confirmé par les Actes cités dans l'Hiſtoire du

(a) Cette Lettre eſt tirée du Tome II. des Lettres Choiſies de M. Simon, p. 216. Edit. d'Amſt. 1730.

(b) Cette Lettre a été écrite à M. Seguret, Curé de Lintot, dans le Pays de Caux, qui voyoit ſouvent M. Simon dans le tems que celui-ci demeuroit à la campagne.

Cardinal Pallavicin un aſſez grand nombre de faits que Frà-Paolo rapporte ſans en produire aucunes preuves. De ce que je vous ai dit, lorſque j'étois votre voiſin à la campagne, vous en concluez que je pourrois bien être l'Auteur de la Lettre dont il y a un extrait dans les *Nouvelles de la République des Lettres* au mois d'Octobre 1685. p. 1170. Si cela eſt, dites-vous, M. Amelot de la Houſſaye s'eſt bien trompé lorſqu'il a fait Auteur de cette Lettre M. l'Abbé de Saint Real, qui ſe trouve en même tems chargé d'injures qu'il n'a pas méritées. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de rire quand j'ai lu dans ce même Journal, au mois de Décembre, p. 1361. le petit galimathias qui y a été inſéré, & ce que j'admire, c'eſt que l'Abbé de Saint Real, qu'on fait Auteur d'un Projet auquel il n'a jamais penſé, ait gardé un profond ſilence là-deſſus. (*a*) Il faut que je vous découvre tout le myſtere de cette diſpute, à condition néanmoins que vous ne le revelerez à qui que ce ſoit.

Reinier Leers voulant ſe venger de la Compagnie des Libraires d'Amſterdam, qui avoient contrefait ſon Edition de mon Hiſtoire critique du vieux Teſtament, m'é-

(*a*) L'Abbé de S. Real n'a pas manqué de répondre. Sa Réponſe eſt ci-deſſous.

crivit là-deſſus un peu en colere contr'eux. Il m'envoya en même tems la nouvelle Edition Françoiſe de l'Hiſtoire de Frà-Paolo, laquelle ſortoit de leurs preſſes. A l'ouverture de cette Edition, j'y trouvai des fautes aſſez groſſieres qui ne pouvoient être de Frà-Paolo. Cela me donna occaſion de la lire avec mon Neveu ſur l'Original Italien, & il ne nous fut pas difficile de voir que le Traducteur n'avoit point ſuivi l'Original. Mon Neveu qui ſçavoit le deſſein que j'avois eu de donner une nouvelle Edition de cet Hiſtorien, avec les précautions que je vous ai marquées, fit en ſon particulier un recueil des fautes qu'il avoit trouvées dans la Verſion de M. Amelot. Il crut qu'en envoyant une Lettre là-deſſus au Libraire de Rotterdam auquel il écrivoit quelquefois de ma part, ce Libraire ne manqueroit pas de ſe ſervir de cette occaſion pour ſe venger des Libraires d'Amſterdam. En effet, il ne ſe trompa point. Reinier Leers fit mettre dans ſon Journal un extrait de cette Lettre qui n'a point néanmoins été imprimée entiere & comme elle étoit.

Le Libraire de Rotterdam qui vit que ce manege avoit réuſſi, m'écrivit pour continuer les Remarques critiques ſur le Frà-Paolo de M. Amelot. Il demanda avec beaucoup d'empreſſement l'exécution du Projet;

mais je lui fis réponſe que je ſerois bien fâché de nuire en quoi que ce ſoit aux intérêts de M. Amelot, qui n'avoit eu aucune part à la contrefaction de l'Hiſtoire critique du Vieux Teſtament, & qui d'ailleurs pourroit avoir un Procès avec les Libraires d'Amſterdam, comme n'ayant pas ſatisfait à ce qu'il leur avoit promis. Il ſemble qu'il donne lui-même occaſion à ce Procès, lorſqu'il avoue dans ſa Réponſe, qu'il a ſuivi la Verſion Latine de l'Hiſtoire de Frà-Paolo, & pour excuſer ſes fautes, il prétend que cette Traduction Latine eſt de de Dominis Archevêque de Spalatro, qui a publié le premier en Angleterre l'Original Italien. Mais l'Archevêque de Spalatro étoit trop habile pour tomber dans les fautes groſſieres qu'on lui attribue. En effet, il eſt faux qu'il ſoit l'Auteur de la Verſion Latine. Je m'étonne que M. Amelot n'ait pas ſçu que (*a*) Newton & Bedell ſont les Auteurs de la Traduction Latine de l'Hiſtoire de Frà-Paolo, & que bien loin que de Dominis y ait eu aucune part, il témoigne

(*a*) Dans la vie de Bedell qui a été imprimée en François en 1687. on lit pag. 25. *M. Nevvton traduiſit les deux premiers Livres de l'Hiſtoire du Concile de Trente; mais parce qu'il ne poſſedoit pas bien ces deux Langues, l'Archevêque de Spalatro dit, que la Traduction ne rendoit pas le même Ouvrage. Il approuve celle des deux derniers, faits par M. Bedell, qui traduiſit auſſi l'Hiſtoire de l'Interdit & de l'Inquiſition.* Cette Vie de Bedell a été compoſée en Anglois par M. Burnet, qui eſt aujourd'hui Evêque de Saliſburi.

que cette Traduction étoit fort infidéle, ſur-tout dans les deux premiers Livres qui ſont de la Verſion de Newton, lequel n'entendoit pas aſſez la Langue Italienne, ni les matieres qui ſont traitées par Frà-Paolo.

Il eſt bon que vous ſçachiez que Frà-Paolo s'explique aſſez mal en Italien, & qu'il parle ſouvent le jargon Vénitien. De plus, cet homme que nos François eſtiment tant, eſt embarraſſé dans ſon ſtyle; il n'a ſçu ranger ſes mots dans leur ordre naturel; ce que tous les habiles Italiens ſçavent remarquer. Vous verrez par-là, qu'il n'étoit pas facile à M. Amelot de traduire cet Hiſtorien ſur l'Original, lui qui fait profeſſion de n'être ni Canoniſte ni Théologien: c'eſt apparemment ce qui l'aura pouſſé à traduire ſur la Verſion Latine. Du reſte, M. Amelot n'eſt guéres excuſable dans la maniere dont il parle de l'Hiſtoire du Cardinal Pallavicin.

Je vous avoue, que la plûpart de nos François ſont fort prévenus contre cet Hiſtorien, ſur-tout depuis qu'un certain bouffon a pris plaiſir à le décrier dans un Libelle qui a pour titre, *Le cinquiéme Evangile du Cardinal Pallavicin.* J'ai appris d'un de mes amis, que l'Auteur de cette bouffonnerie étoit M. le Noir, Théologal de Sées, fameux par ſes Libelles. On ne doit pas con-

fondre l'Egliſe avec la Cour de Rome. On peut relever de certains uſages de celle-ci, ſans que cela retombe ſur l'Egliſe en général. Pallavicin auroit peut-être mieux fait de ne pas défendre avec tant de chaleur quelques pratiques, ſous prétexte que la Cour de Rome les autoriſe. Mais du reſte, ſon Hiſtoire du Concile de Trente, parlant généralement, eſt très-bonne : elle contient un grand nombre de Piéces excellentes que Frà-Paolo n'a jamais vues ; outre que c'eſt un chef-d'œuvre pour la Langue Italienne. Les Italiens avouent qu'ils ont peu d'Ecrivains qui ayent écrit en leur Langue avec autant de politeſſe que ce Cardinal. Il a néanmoins mêlé dans ſa diction quelques termes anciens qu'il prend ſouvent de Dante ; mais il ménage ſi bien ces Archaïſmes, ou vieux mots, qu'ils ne défigurent point ſon diſcours. S'il y a quelque choſe à reprendre dans ſon ſtyle, c'eſt qu'il eſt trop étendu pour un Hiſtorien, & qu'il approche de celui des Rhéteurs. De plus, en de certains endroits il ſuit trop la méthode des Théologiens Scholaſtiques.

Vous remarquerez que le Jéſuite de Palerme qui a traduit en Latin l'Hiſtoire de Pallavicin, a pris une étrange liberté. Il l'a changée & altérée en une infinité d'endroits ; il ne prend point très-ſouvent le véritable ſens

de ſon Auteur ; ce que je pourrois vous montrer par un grand nombre d'exemples. Cependant la plûpart de nos Théologiens ne liſent l'Hiſtoire du Concile de Trente, que dans cette fauſſe copie. Il y a quelque tems qu'étant dans la Bibliothéque de Sorbonne avec un Docteur de cette Maiſon, la converſation tomba ſur un endroit de Pallavicin. Comme je demandai à voir cette Hiſtoire pour juſtifier ce que j'avois avancé, on me préſenta la Verſion Latine du Jéſuite de Palerme, l'Original Italien ne ſe trouvant point dans cette riche Bibliothéque. Si quelqu'un avoit deſſein de le traduire en François, il feroit mieux de n'en donner qu'un abrégé, que de le donner tout entier. Car cette Hiſtoire contient bien des choſes inutiles ; & celles même qui ſont bonnes & utiles pourroient être expliquées en bien moins de mots ſans rien perdre de leur force.

Pour revenir à Frà-Paolo, je vous dirai que ce qui me donna occaſion de former le deſſein dont vous avez lu le projet, fut un certain Breyé, Eccléſiaſtique, qui ſe diſoit Docteur de Sorbonne & Archidiacre de Verdun. Ce Docteur qui ſe trouvoit ſouvent chez M. Juſtel, ſongeoit à faire imprimer ſéparément tout ce qui eſt de la Théologie dans l'Hiſtoire de Frà-Paolo. Je ne pus

m'empêcher de m'oppoſer à ce deſſein qui me paroiſſoit plus propre à être exécuté par un Proteſtant que par un Théologien Catholique. Je ne crois pas que cet Ouvrage ait jamais vu le jour. Il y auroit eu dans la nouvelle Edition que j'avois projettée, quelques Mémoires que le Comte Muzio Dandini m'avoit envoyés de Ceſéne, & qui venoient du Cardinal Jérôme Dandini, lequel avoit aſſiſté au Concile de Trente. Mais j'ai remarqué depuis en liſant la ſeconde Edition de l'Hiſtoire de Pallavicin, qu'il y avoit inſéré une bonne partie de ces Mémoires. D'un autre côté il en a retranché quelques endroits qui ſont dans la premiere Edition, parce qu'ils avoient déplu à une illuſtre famille d'Italie. Je ſuis, Monſieur, &c. R. S.

A Paris, 2 Avril 1686.

DE LA CRITIQUE.

A MONSIEUR***.

INTRODUCTION.

IL me ſouvenoit bien de vous avoir dit autrefois, ſur la Critique, beaucoup de choſes que vous ſouhaitiez de voir écrites. Mais quelque complaiſance que j'aie pour vous, je ne ſçais ſi vous auriez jamais eu cette ſatisfaction, ſans le Livre que vous m'avez envoié. Les défauts que je hais le plus en cette matiere m'ont frapé ſi vivement dans ce Livre, qu'ils m'ont rapellé toutes les idées que j'ai eues là-deſſus en ma vie. Je ne crois pas que ſans cela j'euſſe jamais pu m'en remettre la moitié ; & il m'eſt venu même dans l'eſprit, en le liſant, pluſieurs conſidérations nouvelles. Quelque peu de

bruit qu'il faſſe, à ce que vous dites, il n'en eſt pas moins bon à fournir des exemples, des ſentimens & des manieres que je n'approuve pas. Il me ſemble que cela ſera toujours plus agréable, que ſi je forgeois ces exemples à plaiſir pour m'expliquer; & c'eſt la moindre reconnoiſſance que je lui doive, que de le faire connoître, en récompenſe de toutes les choſes dont il m'a fait ſouvenir, & qu'il m'a fait penſer.

Vous ne ſerez pas ſurpris qu'il m'ait été d'un ſi grand ſecours, ſi vous conſidérez, que les vices de la Critique ne ſont jamais plus remarquables, que dans celles du Langage, qui eſt la matiere de ce Livre; & que c'eſt dans cette matiere, que leur difformité eſt le plus ſenſible. Car, quelque eſtime qu'on puiſſe faire d'une Langue, il faut convenir, que de tous les ſujets de diſpute de gens de Lettres, c'eſt celui qui doit le moins intéreſſer, dans lequel il eſt moins naturel qu'on ſe prévienne, ou qu'on ſe paſſionne. On peut, dans la plûpart des autres, être emporté par le poids de la matiere au-delà du juſte équilibre que l'eſprit doit garder en tout. Si c'eſt ſur la Religion, il y a, ſelon bien des gens, une eſpéce même de mérite à ne ſe pas modérer. Si c'eſt ſur la Politique, outre le zéle du bien public qui excuſe bien des choſes, un Critique peut encore être ex-

cuſé en quelque ſorte par les vues d'intérêt perſonnel qu'il peut avoir. Diſons la même choſe des autres matieres, à proportion qu'elles ſont plus ou moins néceſſaires, ou utiles à traiter. Mais ſur un ſujet auſſi indifférent de ſa nature que le Langage, qui pourroit tomber dans quelque excès en le traitant, à moins que d'être idolâtre de toutes ſes idées, ou poſſédé d'un eſprit de malignité tout particulier.

On doit, ce me ſemble, regarder la Critique comme ces remedes excellens, mais délicats, que la Médecine compoſe des drogues les plus venimeuſes, & dont quelque poiſon eſt la baſe, pour parler en termes de l'art. On ſçait avec combien de ſoin ils veulent être préparées. Pour peu qu'on connoiſſe les hommes, on conviendra ſans peine, que tout ce qui s'apelle blâme, repréhenſion, improbation, eſt auſſi inſupportable aux eſprits, que le poiſon l'eſt aux corps. D'où je tire deux conſéquences : l'une, qu'on ne doit pas s'en ſervir ſans une grande néceſſité ; l'autre, qu'on ne ſçauroit apporter trop de précaution, pour compoſer ce facheux reméde, quand on fait tant que de l'employer. J'examinerai donc, d'abord, en quel cas il le faut donner ; & enſuite, comment il le faut préparer.

CHAPITRE I.

Quels Livres il eſt permis de critiquer.

C'Eſt un principe de la lumiere naturelle, qu'il n'eſt permis d'attaquer perſonne en aucun cas, & de quelque maniere que ce ſoit. Cette défenſe eſt le fondement le plus néceſſaire de la ſociété Civile, puiſque la ſureté & le repos de chaque Particulier en dépendent : & c'eſt pourquoi toutes les Loix du monde ont fait une différence extrême en toute ſorte de combats, entre les aggreſſeurs & ceux qui ſont attaqués. Cela étant, il eſt étrange, que l'uſage tolere qu'on attaque impunément les Auteurs, comme s'ils étoient de pire condition que le reſte des hommes ; & que cette ſorte de guet-appens ſoit permiſe, parce qu'elle eſt moins criminelle que quelques autres.

Quand même un Critique n'auroit pas pour but d'ôter aux Ecrivains qu'il attaque la gloire d'avoir bien écrit, il ſuffit pour le condamner, que ſon ouvrage produiſe cet effet, fût-ce contre ſon intention. Je n'ignore pas, que cette licence eſt ſi commune aujourd'hui, qu'il ſemble que la coutume l'ait autoriſée ; mais, puiſqu'on ne preſcrit point contre la juſtice & la raiſon,

je crois être recevable à revendiquer leurs droits ; & c'eſt pourquoi j'oſe avancer, malgré l'abus qu'on fait de ce genre d'écrire, qu'il ne devroit réguliérement être permis, que contre les Auteurs qui méritent châtiment, & qui par cette raiſon doivent être regardés comme les véritables agreſſeurs, dans la guerre que leur déclarent les Critiques.

Tels ſont les Livres qui offenſent la Religion, ou l'Etat ; & par conſéquent auſſi ceux qui offenſent les Particuliers, que toutes les Loix divines & humaines défendent d'outrager. Mais comme le mot de *Religion* eſt fort équivoque ſur ce ſujet, je déclare que je n'entens pas par-là, qu'on puiſſe écrire contre les Auteurs qui n'offenſent la Religion qu'au ſentiment de quelques autres ; mais ſeulement, contre ceux qui offenſent la Religion inconteſtablement commandée, ou permiſe par les Loix, comme ſont les Athées, les Déiſtes, & les Hérétiques. Il n'y a, à mon avis, que cette ſorte de Livres de Religion, contre leſquels il ſoit permis de s'élever ; & non pas, comme il ſe pratique tous les jours, contre des Auteurs, qui n'ont que des opinions permiſes, quoiqu'elles ne ſoient pas générales.

Comme le mot d'*Etat* n'eſt guéres moins

équivoque que celui de Religion, je dis de même, qu'il n'eſt pas permis de critiquer tout Auteur qui avance quelque Doctrine qu'un autre croit préjudiciable à l'Etat; mais ſeulement, ſi cette Doctrine eſt contraire aux Loix fondamentales du Gouvernement, & à la Conſtitution ſous laquelle il a été originairement établi.

Quant aux Auteurs qui offenſent les Particuliers, j'entens par-là, non ſeulement les Satyriques, qui décrient les mœurs, ſoit qu'ils diſent vrai, ou qu'ils diſent faux; mais généralement tout Ecrivain, qui cenſure l'Ouvrage d'un autre qui n'offenſe, ni la Religion, ni l'Etat, de la maniere que je l'ai expliqué.

A ces trois genres d'Auteurs près, je ne crois pas qu'il ſoit reguliérement permis d'en critiquer quelqu'autre que ce ſoit, dont les Ouvrages n'ont rien que d'innocent; & tout Critique, qui de gaieté de cœur, & ſans y être provoqué, en attaque quelqu'un de cette ſorte, eſt une eſpéce d'ennemi public, contre lequel il eſt permis à tout le monde de s'élever. Le mauvais exemple de ceux qui l'ont précédé dans cette licence, ne le juſtifie non plus, qu'il les juſtifie en les imitant, & elle en eſt de plus dangereuſe conſéquence.

Si les Auteurs qu'on critique ſont mau-

vais & connus pour tels, rien n'eſt plus inutile que de remarquer leurs fautes, & cette occupation ne peut venir que de la plus baſſe de toutes les malignités.

S'ils ſont mauvais, & qu'ils paſſent pour bons, c'eſt le cas le plus ſpécieux pour les Critiques ; & ils ne manquent point de dire, que ce qu'ils en font eſt pour déſabuſer le Public. Mais, faut-il corriger une petite erreur par une plus grande ? Et la faute, que fait le Public, en eſtimant ces Auteurs, eſt-elle à comparer avec celle que fait le Critique, en les déſobligeant ſans néceſſité ?

L'amour de la Gloire eſt une paſſion ſi naturelle à l'homme, que tous les efforts qu'il fait pour en acquérir, méritent, ſinon de la louange, du moins quelque indulgence, quelque ridicules & mépriſables qu'ils ſoient, pourvu qu'ils ſoient innocens. Or, un mauvais Livre eſt bien un mal dans le monde ; mais ce n'eſt pas un crime. Un méchant Auteur, qui a de la réputation, ſoit par adreſſe, ſoit par bonheur, doit, à mon ſens, être regardé comme un coquin, qui auroit trouvé un tréſor. Ce n'eſt pas à dire qu'il fût juſte de le lui ôter, parce qu'il ne le mérite pas : c'eſt une faveur de ſon étoile, ou un fruit de ſes ſoins, dont il n'eſt pas moins en droit de jouir, pour en être in-

digne ; & perſonne ne s'en peut formaliſer.

Tous les avantages de la vie ne ſont-ils pas diſtribués avec la même irrégularité, & n'y a-t-il que de mauvais Livres qu'on eſtime ſans raiſon ? Que ſeroit-ce, bon Dieu, ſi l'on s'élevoit de même contre toutes les autres réputations mal fondées ? Et pourquoi celle des gens de Lettres, qui eſt peut-être la moins nuiſible, ſeroit-elle la moins privilégiée ? Il n'eſt donc pas juſte de la détruire, quelque injuſte qu'elle puiſſe être. C'eſt un bien comme un autre, qui leur appartient en propre, & qu'il n'eſt pas permis de leur prendre, puiſqu'ils ne l'ont volé à perſonne. On peut appliquer très-naturellement à cette nature de bien, ce qu'on dit vulgairement, qu'il n'y a rien de mieux à nous, que ce qu'on nous donne. C'eſt une libéralité toute pure qu'on leur a faite, & qui n'appauvrit perſonne. De quel droit peut-on les en priver ?

Il n'y auroit donc à ce compte, dira-t-on, que les bons Auteurs qu'il fût permis de critiquer, puiſqu'il n'eſt permis de critiquer ni les mauvais connus pour tels, ni les mauvais qui paſſent pour bons ?

Cela ſemble d'abord ridicule ; & cependant, rien n'eſt plus raiſonnable. Je ne l'avancerois pas ſur la foi d'un moindre garant que Monſieur de Vaugelas. Tout le monde

ſçait,

ſçait, qu'il n'en critique preſque que de bons; & il trouve même qu'il y a une raiſon de relever leurs fautes, qui leur eſt toute particuliere. *Leurs Ecrits*, dit-il, dans ſa divine Préface, qu'on peut appeller juſqu'ici la Merveille de notre Langue, *étant dignes d'être imités en tout le reſte, pourroient ſurprendre en cela leurs Imitateurs.* Il auroit pu ajouter, que cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, que bien des gens ne remarquent rien avec tant de ſoin dans les bons Livres, que ce qui peut autoriſer leurs fautes.

Mais ſi l'on conſidére les conditions qu'il obſerve dans cette Critique des bons Auteurs, on trouvera, que de la maniere qu'il entend qu'elle ſe doit faire, & qu'il la fait, cela ne ſe peut appeller, que très-improprement, les critiquer, puiſqu'il ne les fait jamais connoître. *Dans ces répréhenſions*, dit-il, au même endroit, *je ne nomme, ni ne déſigne jamais aucun Auteur, ni mort, ni vivant.* Et parce que les Paſſages, qu'il étoit obligé de rapporter en les critiquant, étoient *quelquefois* ſi remarquables, qu'ils pouvoient faire connoître les Livres d'où ils étoient tirés, quoiqu'il ne nommât pas ces Livres; alors il *changeoit*, ajoute-t-il, lui-même, *les mots* de ces paſſages, & il conſervoit la faute qu'il vouloit reprendre,

pour empêcher qu'on ne connût l'Auteur ; qui l'avoit faite. De quoi ne s'aviſe-t-on point, quand on eſt bien né, pour ne déſobliger perſonne ſans néceſſité ?

Cette maniére de critiquer n'en eſt pas moins utile, pour être ſi circonſpecte, car ceux qui imitent ces bons Ecrivains par leurs méchans endroits, les connoiſſent bien ſans qu'on les nomme ; & les autres gens, qui ne les connoiſſent pas, n'ont aucun beſoin de les connoître, & ſont ſuffiſamment avertis par la Remarque que quelque part qu'ils trouvent la faute qu'elle condamne, elle eſt à condamner.

Ainſi, le Public n'en profite pas moins ; puiſqu'il lui eſt inutile de ſçavoir qui a fait une faute pour apprendre que c'en eſt une ; & l'Auteur même qu'on reprend n'en profite pas moins auſſi, s'il eſt d'humeur à en profiter : car il n'eſt guéres néceſſaire d'être nommé, pour ſe reconnoître quand on eſt cité, ſoit en bien, ſoit en mal.

Que les maniéres honnêtes ſont heureuſes ! Outre l'obligation d'avoir été épargné, un Ecrivain traité de cette ſorte vous a encore celle d'un avis utile : car je ſuppoſe comme choſe conſtante, que les meilleurs ſont les plus éloignés de ſe croire infaillibles, & les plus ambitieux de rendre leurs Ouvrages parfaits.

La raiſon en eſt bien facile à rendre. Puiſqu'on ne parvient à faire rien d'excellent, qu'à force de corriger. Ceux qui font tant que d'y parvenir, ne peuvent pas ignorer, combien la premiere couche de leur Ouvrage étoit différente de la derniére; & ils ne pourroient jamais réſiſter à l'ennui & à la fatigue incroyable d'une correction exacte, s'ils n'étoient ſoutenus dans un travail ſi pénible à la Nature, par l'honnête ambition de faire quelque choſe de parfait. Il leur eſt donc auſſi naturel d'être bien aiſes, qu'on les avertiſſe de ce qui leur manque encore pour arriver à cette perfection, qu'au Pere de quelque enfant fort bien fait, & bien né, d'être bien aiſe qu'on l'avertiſſe de quelque petit défaut que cet enfant auroit, & qu'il ſeroit facile de corriger.

Si donc ces bons Ecrivains ne profitent pas quelquefois de la Critique, c'eſt qu'on la fait déſagréablement; c'eſt-à-dire, en les nommant, & expoſant de cette ſorte leurs fautes à la vue de tout le monde. Car il en eſt peu qui aiment aſſez la bonne foi, pour lui ſacrifier quelque partie de leur réputation, & tous les bons eſprits ne ſont pas de grands cœurs.

Les louanges, dont on aſſaiſonne la cenſure qu'on en fait en les nommant, ſont un correctif inutile, elles ne ſervent qu'à faire

voir, qu'on ſent bien qu'on fait mal de les nommer, mais qu'on n'a pu s'en empêcher. Le plus grand éloge qu'on puiſſe faire d'un Auteur qu'on reprend, c'eſt de ne le pas nommer. On ne ſçauroit lui témoigner plus de conſidération, ni en donner une idée plus haute à ceux qui peuvent le connoître, qu'en faiſant entendre par cette réſerve, que ſes fautes mêmes méritent quelque reſpect, & qu'il ne faut pas apprendre à ceux qui ne le ſçavent pas qu'il ait été capable de les faire.

C'eſt ce que tous les Auteurs, que M. de Vaugelas a repris, avoient ſujet de croire qu'il penſoit d'eux; & par ce noble artifice, il ſe fit, vraiſemblablement, autant d'amis, qu'il cita d'Ecrivains différens. C'eſt bien ſçavoir mettre tout à profit, que d'avoir trouvé le ſecret de ſe rendre aimable à tout le monde, dans un Livre, qui au fond blâme preſque tout le monde. Mais la véritable honnêteté fait bien d'autres miracles.

Ce n'eſt donc pas, pour obliger les Auteurs, qu'on les loue en les reprenant, quand on les nomme; puiſque, ſi on avoit ce deſſein, on les obligeroit bien davantage en ne les nommant, ou ne les reprenant pas: & ainſi, il y a quelque ſorte de mauvaiſe foi à en uſer de la ſorte, puiſqu'on fait ſemblant de les vouloir obliger en les louant,

pendant qu'on les déſoblige en effet en les nommant.

Et ce n'eſt pas à eux ſeuls, que cette licence porte préjudice. Elle en porte un plus grand encore au Public ; car la Cenſure qu'on fait de ces Auteurs eſt un piége qu'on lui tend, pour lui faire penſer, qu'ils ne ſont pas ſi bons qu'on s'imagine : & les Ignorans, d'ordinaire envieux & malins, ſe prennent bien plus à cette cenſure, qu'à la louange qui l'accompagne. C'eſt ainſi qu'on décrie ſouvent de bons Livres, autant qu'il eſt poſſible de les décrier, pour des fautes, qui ne méritent pas quelquefois d'être remarquées.

Il eſt vrai que le plaiſir malin que donne une Critique, qui déchire de mauvais Ecrivains, & qui en rabaiſſe d'excellens, eſt un ſel qui la rend d'un goût exquis pour les malhonnêtes gens ; mais ce n'eſt pas un bon moyen pour être eſtimé, que de plaire par de pareilles voies : tout l'avantage en revient au Libraire, & l'Auteur n'en retire, pour l'ordinaire, qu'une réputation ambigue, & l'indignation des Gens de bien. Si quelqu'un avoit jamais pu ſe donner cette licence, ç'auroit été aſſurément Cicéron, dans ſon admirable Dialogue des Orateurs illuſtres, après avoir publié ce grand nombre d'Ouvrages excellens en tout genre, dont il nous

reſte à peine la moitié : c'auroit été Quintilien dans ſes merveilleuſes Inſtitutions, après avoir profeſſé vingt ans la Rhétorique avec un applaudiſſement univerſel dans la Capitale du Monde. Cependant, bien loin que ces deux grands Hommes, de qui l'autorité étoit généralement reconnue à de ſi juſtes titres, aient nommé des Auteurs vivans pour les reprendre, ils ont même fait ſcrupule de les nommer en les approuvant. Et ce n'eſt pas par hazard qu'ils en ont uſé de la ſorte ; car, Quintilien même remarque, qu'hors Céſar, & Marcellus, que Cicéron avoit des raiſons particulieres de louer comme ils méritoient, ce grand Perſonnage n'avoit parlé que des morts. *De omnibus ætatis ſuæ quibuſcum vivebat, exceptis Cæſare atque Marcello, ſilentium egerit* (*).

Cette extrême réſerve eſt bien éloignée de la liberté que Lucilius & Horace ſe ſont donnée ; mais il faudroit être auſſi malin qu'eux, pour oſer comparer leur autorité avec celle que je viens d'alléguer.

Il n'eſt pas étrange, que ces deux Poëtes fiſſent valoir le talent qu'ils avoient de médire avec grace, & qui leur avoit peut-être attiré les amitiés illuſtres, dont ils abuſoient pour le faire impunément ; car les Grands, qui ſont, généralement parlant, malfai-

(*) Quintil. Inſtitut. *Libr. X. Cap. I.*

ſans & moqueurs, & que quelque reſte de pudeur empêche de ſuivre leur penchant naturel à la raillerie, ne ſe plaiſent à rien tant qu'à voir faire par d'autres ce qu'ils voudroient bien & qu'ils n'oſeroient faire eux-mêmes. Hors qu'on aime mieux dire, que la licence de nommer étoit un Privilége tout particulier aux Poëtes Satyriques, puiſqu'il ne paroît qu'eux dans toute l'Antiquité qui l'aient fait; ſemblables à ces malheureuſes, qui pouvoient s'abandonner publiquement avec impunité, pourvu qu'elles ſe déclaraſſent aux Ediles de le vouloir faire, parce qu'on *les croyoit aſſez punies par la honte d'exercer une profeſſion ſi infame* (*).

Que s'il n'eſt pas permis de nommer les Auteurs qui ſe nomment dans leurs Ouvrages, ſoit qu'on les reprenne, ou qu'on les approuve, à plus forte raiſon, n'eſt-il pas permis de les nommer, quand ils ne s'y nomment pas, quelque connus qu'ils puiſſent être d'ailleurs, comme a fait un célébre Grammairien de notre tems. Un grand Peintre de l'Antiquité ſe tenoit derriere ſes Tableaux, quand il les expoſoit en public, pour entendre les jugemens divers qu'on en faiſoit. Un Auteur anonyme fait, ce me ſemble, quelque choſe de ſemblable.

(*) *Satis pœnarum in ipſâ profeſſione flagitii credebant.* Tacit. Annal. *Libr. II.*

Il renonce, en ne ſe nommant pas, au Privilége, que l'honnêteté publique donne aux Auteurs, de ne pouvoir être critiqués tant qu'ils ſe nomment. Il laiſſe une liberté entiere à la Critique, pour en profiter ſans commettre ſa réputation. J'en ſçais qui ſe ſont abſtenus dans cette ſeule vue de mettre leur nom à leurs Ouvrages. On peut donc les critiquer avec liberté; ſur-tout, quand ils ne ſont point connus d'ailleurs: car alors, on eſt en droit de les regarder comme des morts. Mais ce n'eſt pas à dire pour cela, qu'on puiſſe découvrir qui ils ſont, & les nommer, comme a fait le Grammairien de qui j'entens parler. Pour m'éloigner le plus que je puis de la faute que je lui reproche, je ne le nommerai pas lui-même, tout connu qu'il eſt, puiſqu'il ne ſe nomme pas dans ſes Livres; quoiqu'ils ſoient du nombre de ceux, contre leſquels il eſt permis d'écrire, ſuivant les principes que j'ai poſés, mais il n'eſt pas toujours louable de faire ce qui eſt permis.

Si les Auteurs anonymes, qu'il nomme en les reprenant, s'étoient cachés comme lui, pour en reprendre d'autres, il pourroit les nommer comme il fait, & comme on pourroit le nommer lui-même. Dans les Pays, où la liberté du Carnaval eſt la plus grande, on arrache le maſque à ceux qui ſe

déguiſent pendant ce tems, quand ils en abuſent. Mais rien n'eſt ſi libre que de ſe cacher, quand on n'en abuſe pas. Or ces anonymes qu'il nomme, ne ſont rien moins que des Auteurs Critiques comme lui. C'eſt donc une eſpéce de violence blâmable, qu'il leur fait, de les arracher de la franchiſe de l'obſcurité ſous laquelle ils ſe ſont mis à couvert des jugemens des hommes. Un Auteur, qui renonce ainſi à la gloire que tout Ecrivain croit toujours pouvoir retirer de ſon Ouvrage, mérite bien du moins, pour récompenſe de ſa modeſtie, ou de la juſtice qu'il ſe rend, qu'on ne tire pas le voile derriére lequel il ſe dérobe aux yeux du monde, fut-ce pour l'honorer.

S'il m'eſt permis de dire tout ce que je penſe ſur cette matiere avant que de la finir, il me ſemble, que les Livres ne ſont pas faits, ordinairement, pour parler des vivans. Quiconque a la juſte défiance que tout le monde doit avoir de ſoi-même, a ſujet de trembler autant de fois qu'il ſe trouve expoſé à un auſſi grand jour que la lumiere de l'Impreſſion. A plus forte raiſon ne doit-il pas y expoſer les autres ſans néceſſité. J'ai ouï dire à ce propos à un excellent homme, qu'il ne put s'empêcher de frémir la premiére fois qu'il vit ſon nom imprimé, comme ſi on l'eût ſurpris en faute,

ou qu'il eût couru quelque grand danger. Les Livres ſont une parole morte, deſtinée à rapeller l'idée des choſes, dont la Parole vivante n'entretient plus la mémoire. Or, cette Parole vivante ne ſe fait guéres ſur les vivans : les hommes tant qu'ils ſont enſemble ſur la Terre, parlent aſſez les uns des autres, ſans qu'il ſoit beſoin d'en écrire ; il n'y a que les morts, qui s'oublient bientôt inſenſiblement, ſi l'écriture n'en conſerve le ſouvenir ; & puiſqu'elle leur eſt principalement dévouée par ſon origine, contentons-nous de parler des vivans, tant qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en écrire.

Enfin, & pour ne rien oublier contre l'uſage de nommer les Auteurs, non ſeulement je ne crois pas qu'il ſoit permis de nommer les autres, mais je doute qu'il le ſoit de ſe nommer ſoi-même, quand on critique, quelque droit qu'on ait de critiquer, & quelque réguliérement qu'on le faſſe. Comme tout Livre, fait contre un Auteur vivant, eſt odieux de ſa nature, il eſt toujours moins agréable, tant que celui qui le fait donne ſujet, en ſe nommant, de penſer qu'il en fait gloire. Il ne ſçauroit lever le juſte ſoupçon, que tout le monde a naturellement, qu'il entre de la vanité dans le deſſein de ces ſortes d'Ouvrages, qu'en renonçant à la réputation qui lui en peut re-

venir, & c'eſt d'ailleurs une eſpéce d'adouciſſement au chagrin d'un Auteur critiqué, qu'on ignore le nom de ſon Critique.

CHAPITRE II.

S'il eſt permis de critiquer les Morts.

ON m'objectera, ſans doute, que la République des Lettres ſeroit privée de ce qu'elle a de plus agréable, & de plus inſtructif, ſi la Critique étoit auſſi peu libre que je prétens. Mais n'a-t-elle pas aſſez de quoi s'exercer contre les Auteurs qui offenſent la Religion, l'Etat, ou les Particuliers, ſoit que ces Auteurs ſe nomment, ou qu'ils ne ſe nomment pas; contre tous les autres qui ne ſont point connus, & généralement contre tous les morts, que je lui abandonne de même, comme on a bien pu juger par pluſieurs choſes que j'ai dites dans le Chapitre précédent, & de qui je crois que les Ouvrages devroient être ſon ſujet le plus ordinaire.

Je n'ignore pas, combien l'opinion commune m'eſt contraire, & que M. de Vaugelas ſemble la favoriſer, au même endroit que j'ai déja cité, en déclarant qu'il *ne nom-*

me, ni déſigne, non plus les Auteurs morts, que les vivans.

Mais, malgré toute la déférence que je lui dois, & au hazard que l'on conſidere mon ſentiment comme un paradoxe, il me ſemble, que la mort diſpenſe de tous les égards de pure bienſéance, que les hommes ſe doivent les uns aux autres, tant qu'ils ſont enſemble ſur la Terre; & qu'elle laiſſe un cours entiérement libre à la raiſon, à la juſtice, & à la vérité, en tout ce qui regarde les morts, & qui peut être utile aux vivans: Qu'ainſi l'opinion vulgaire, qu'il ne faut pas troubler le repos des morts, en parlant à leur déſavantage, eſt une des plus groſſiéres illuſions de l'Amour propre, toute autoriſée qu'elle eſt: Que c'eſt une précaution, que la vanité ſeule, & la crainte qu'on ne parle mal de nous, quand nous ne ſerons plus, nous font prendre, & que nous n'aurions pas tant d'égard pour eux, ſi perſonne ne devoit nous ſurvivre.

On ne ſçauroit aſſigner d'autre motif à cette honnêteté chimérique, puiſqu'il eſt évident, que les raiſons, qui obligent d'épargner les vivans, ne ſubſiſtent plus pour les morts. On a toujours ſujet de ſe défier qu'il n'entre de la jalouſie, de l'envie, de l'averſion naturelle, ou quelque animoſité ſecrette, dans ce qui ſe fait contre les vivans.

Mais leur mort anéantit tous ces mouvemens. De même, ce qui étoit un ſentiment d'envie contre un vivant change de nature, s'il dure encore après ſa mort, & n'eſt plus qu'émulation. Nous eſtimons trop la vie, pour envier encore ceux qui n'en jouiſſent plus : la privation de ce Bien, renfermant la privation de tous les autres dont il eſt le fondement, elle eſt regardée comme le plus grand des maux, & en cette qualité elle aſſouvit la haine la plus implacable. On ne ſçauroit haïr ce qui n'eſt plus.

Tant qu'un Auteur eſt en vie, & qu'il eſt connu, il conſerve un droit de propriété ſur ſon Ouvrage, que rien ne peut lui faire perdre : perſonne, à le bien prendre, n'a rien à y voir que ſous ſon aveu, & aux conditions ſous leſquelles il l'a donné au Public. Il eſt bien libre à chaque Particulier de l'accepter, ou de le refuſer, mais non pas de l'accepter, ſans obſerver ces conditions. Or il eſt bien ſûr, que l'intention d'un Auteur, en publiant ſon Livre, n'eſt pas qu'on le tourne en ridicule. Si donc on entreprend d'en diſpoſer de cette ſorte, contre ſon gré, il peut juſtement le reclamer ; & cette uſurpation qu'on lui fait, eſt une eſpéce de violement de cette partie du Droit des Gens qui régle le commerce des Particuliers avec le Public.

Mais ſitôt qu'il eſt mort, comme il n'eſt

plus capable d'aucune propriété, celle qu'il avoit de ſon Livre eſt dévolue toute entiére au Public, à qui il en avoit donné l'uſage, par la diſpoſition du Droit, qui veut que tout bien, dont le propriétaire ne paroît pas, ſoit cenſé appartenir en propre à celui qui en a la jouiſſance. Ainſi, chaque Particulier entre dès-lors en ſon lieu & place à cet égard, & peut diſpoſer auſſi abſolument de ſon Livre, que lui-même pouvoit faire pendant ſa vie.

Il eſt donc, non ſeulement libre, mais louable, dès-lors, à qui veut, de le critiquer, puiſque rien n'eſt plus utile au Public en matiere de Littérature, que l'exercice de la Critique. Que ſi c'eſt une licence blâmable, que celle de faire de mauvais Livres, y a-t-il de maniere plus innocente de la réprimer, qu'en montrant aux vivans qui ſont tentés d'en faire, avec quelle rigueur on rend Juſtice aux morts qui en ont fait ? Ce n'eſt plus proprement que le Livre, qui ſubſiſte encore, qu'on offenſe, & non pas la perſonne qui n'eſt plus.

Si l'on m'objecte, que l'intention d'un Auteur n'eſt non plus qu'on le critique après ſa mort, que pendant ſa vie; & qu'ainſi, il ne faudroit jamais le critiquer, s'il falloit ſe régler par ſon intention, comme je dis : Je répons, que les volontés des morts ne

méritent pas qu'on y défére, ſelon toutes les Loix, que tant qu'elles ſont légitimes, & qu'elles ne ſont pas contraires au bien public. Or je penſe avoir ſuffiſamment montré, que l'intention d'un Auteur, qu'on ne pût le critiquer après ſa mort, ſeroit auſſi injuſte, qu'il eſt excuſable de ne pas vouloir qu'on le critique pendant ſa vie.

Et c'eſt pourquoi les Anciens, parmi leſquels la mémoire du mérite étoit en toute autre vénération que parmi nous, ne craignoient point de troubler le repos des plus illuſtres morts, en parlant d'eux en toute liberté, & rendant une Juſtice ſévére aux Reliques de leur Eſprit. Ils ſçavoient, que l'ame de ces grands hommes, dégagée en l'autre vie du commerce des Sens, n'étoit plus ſujette aux mêmes foibleſſes, dont elle étoit capable durant ce commerce, & que celle de ne pouvoir ſouffrir les plus juſtes répréhenſions, étant l'une des plus déraiſonnables, bien loin de ſe plaindre, comme ils auroient pu faire pendant leur vie, qu'on relevât leurs fautes, ils étoient au contraire ravis d'être encore utiles de cette ſorte au public après leur mort.

Que ſi la ſeule lumiere de la nature ſuffiſoit, pour inſpirer un ſentiment ſi noble à des Païens, quelle apparence qu'une Religion comme la nôtre, dont la charité eſt

l'ame, en inſpire de moins généreux? Peut-on croire, que nos morts, de qui tout le bonheur conſiſte dans la vue de la vérité, puiſſent être offenſés qu'on la faſſe connoître aux dépens de qui que ce ſoit, & ſans aucun égard; que comblés de Gloire comme ils ſont, un auſſi miſérable intérêt que celui de leur réputation parmi nous ſoit capable de les toucher? Je n'ai jamais lu ſans admiration le Teſtament de cet Ancien, qui ordonna, qu'au lieu de lui rendre les derniers devoirs ordinaires, on le jettât à la voirie, afin d'être encore bon à quelque choſe pour les Bêtes après ſa mort, comme il avoit tâché d'être utile aux hommes pendant ſa vie. Et puiſqu'un ſaint Evêque de ce Siécle imita la généroſité de ce Philoſophe, dans une maladie dont il crut mourir à Padoue, en léguant ſon Corps aux Chirurgiens de cette fameuſe Ecole, pour en faire une Anatomie, il n'y a pas apparence qu'il fût affligé, non plus que ce Philoſophe, que ſes Ecrits ſerviſſent à un uſage ſemblable, & qu'on les mît impitoyablement en piéces, pour l'inſtruction du Public.

On dira peut-être, qu'on doit du moins s'abſtenir de critiquer les Auteurs qui ne ſont morts que depuis peu de tems, par conſidération pour les vivans qui ont été liés d'amitié, ou de parenté, avec eux, ſi ce n'eſt

n'eſt pas par principe de piété pour eux-mêmes ; & il me ſemble que M. de Vaugelas approuve en quelque lieu cet égard.

Mais je ne ſçais s'il n'y a pas plus de Politique que d'honnêteté dans cette réſerve. C'eſt préférer la courtoiſie à la raiſon, & ménager les Particuliers, aux dépens du Public, à qui il importe de connoître le prix des Auteurs. La Prudence ne mérite plus ce nom, dès qu'elle paſſe ſes bornes : or elle les paſſe ſans doute, quand elle viole un devoir plus légitime ; & quel devoir plus légitime, que celui de rendre gloire à la Vérité, quand il eſt utile au monde qu'on la publie ?

C'eſt aſſez d'indulgence pour la foibleſſe humaine, qu'on s'abſtienne de ſatisfaire à ce devoir à l'égard des vivans, pour qui il y auroit quelque ſorte d'inhumanité à le remplir ; & les devoirs de l'humanité ſont préférables à tous les autres. Ce qui rend cette indulgence raiſonnable en leur faveur eſt que l'Amour propre étant le plus naturel de tous les ſentimens, il mérite quelque condeſcendance, tant qu'il ne porte à rien de nuiſible, qu'il ne trouble point la Société, qu'il n'eſt que foibleſſe, & non pas vice. Telle eſt la tendreſſe aveugle d'un Auteur pour ſon Ouvrage, tant que cet Ouvrage n'a rien de criminel.

Mais cette foibleſſe n'eſt pas excuſable dans ſes amis, comme dans lui. Puiſque l'intérêt, qu'ils prennent à ſa mémoire, ne le regarde plus qu'en imagination dès qu'il eſt mort, il ne faut pas qu'ils prétendent s'en faire honneur, & déguiſer la vanité qu'ils tirent de ſa réputation, ſous le voile ſpécieux d'une Amitié immortelle. Car c'eſt cette vanité ſeule, qui leur fait porter impatiemment, qu'on trouve à redire à ſes Ouvrages. Or ce ſentiment étant vicieux, il n'eſt pas raiſonnable d'y déférer.

Que ſi l'on s'intéreſſe aſſez à la Gloire d'un mort, pour ne pouvoir, malgré toutes ces raiſons, ſouffrir qu'on le cenſure, il eſt libre de le défendre. Ses Ouvrages ſont un Champ ouvert à tout le monde, où la Critique peut s'exercer pour & contre, & ſe donner carriere en pleine liberté; mais à condition qu'il paroiſſe, qu'on n'a pour but que de juſtifier le Livre qu'on défend, & non pas d'élever ſa réputation ſur les ruines de l'Auteur qui l'a attaqué.

Auſſi voyons-nous, que Cicéron & Quintilien, pour qui les vivans étoient ſacrés, ont cenſuré avec la même liberté les morts qu'ils avoient connus familiérement, que ceux qui les précédoient de pluſieurs Siécles; & M. de Vaugelas lui-même n'a pu

s'empêcher, contre ſa propre régle, de critiquer ouvertement Malherbe, & Coëffeteau, ſes Maîtres, & ſes meilleurs Amis : tant il eſt vrai, que tous les ſentimens exceſſifs & affectés ſont ſujets à ſe relâcher d'eux-mêmes, & ſe démentir dans la pratique ; la nature ramenant les hommes au ſimple & au naïf, ſans qu'ils y ſongent, à travers toutes les chiméres & les rafinemens de leurs opinions.

Un Ecrivain n'eſt pas obligé d'éviter tout ce qui peut, mais ſeulement tout ce qui doit déplaire. Parce que des gens vains voudroient, qu'on crût infaillibles des Auteurs qui les ont eſtimés, eſt-ce à dire qu'on ſoit obligé de reconnoître cette infaillibilité, au préjudice de l'inſtruction qu'on doit aux vivans, & de la Juſtice exacte, que le public a intérêt qu'on rende aux morts ?

Mais, ſi cela eſt, dira-t-on, d'où vient donc qu'on critique ſi peu les morts, pendant qu'on critique tant les vivans ? Eſt-ce qu'il eſt plus dangereux d'attaquer les morts que les vivans, ou qu'on devient infaillible en mourant ; & que les erreurs, qu'on a eues pendant la vie, ſont des Oracles dès qu'on ne vit plus ? Il n'en faut pas chercher ailleurs d'autre raiſon, que dans les paſſions qui, comme je l'ai montré, ne regardent proprement que les vivans ; la jalouſie, l'envie, la malignité,

la vanité : & il eſt bien vraiſemblable, qu'on n'écrit contre eux que par ces motifs, & non pas pour ſervir le Public, puiſqu'on ne le ſerviroit pas moins en écrivant contre les morts.

CHAPITRE III

De la Critique des Auteurs vivans.

QUelque raiſonnable que je croie l'opinion que je viens de propoſer, je ne me flate pas de l'avoir perſuadée. Car quand même on m'accorderoit, qu'on peut critiquer les Auteurs morts, je m'aſſure qu'on me ſoutiendroit toujours, que la Critique des vivans a des utilités, que celle des morts ne ſçauroit avoir. Auſſi ſont-ce, me dira-t-on ſans doute, ces mêmes Critiques d'Ecrivains vivans que je déſaprouve ſi fort, qui occupent aujourd'hui tous les curieux de l'Europe. Les Journaux des Sçavans ne ſont pleins que de leurs différends, & qui en retrancheroit tout ce qu'ils font les uns contre les autres, en ôteroit plus de la moitié.

Je répons, que cette moitié n'eſt pas aſſurément la meilleure. La plûpart des Livres de cette nature peuvent divertir le Public ; mais ils l'inſtruiſent ſouvent moins

qu'ils ne le ſcandaliſent ; & quand l'animoſité de ces Auteurs leur feroit faire des efforts d'eſprits qu'ils ne feroient jamais autrement, quelque bonnes choſes qu'il puiſſent dire par ce motif, il vaudroit bien mieux que le Public en fût privé, que de violer, comme ils font, les Loix de la vérité & de l'honnêteté, par la mauvaiſe foi inſéparable de la diſpute, ou du moins, par leur malignité & leurs emportemens. Une ſeule parole offenſante d'un Auteur eſtimé eſt plus nuiſible au monde, par le mauvais exemple qu'elle donne, & qu'elle ſemble autoriſer, que vingt découvertes dans les Sciences ne ſçauroient être utiles.

Il ne faut pas que ces Auteurs tirent vanité de l'empreſſement qu'on témoigne pour leurs Ouvrages. Cet empreſſement vient bien plus du plaiſir malin qu'on ſent à les voir s'entre-déchirer, que d'eſtime qu'on ait pour eux. Or ce plaiſir ne ſoutient pas longtems les honnêtes gens dans cette Lecture : ils en ſont bientôt raſſaſiés ; & les autres s'en laſſent encore plûtôt que les Auteurs.

Car les découvertes, que l'animoſité fait faire, ſont d'ordinaire de peu de prix. Tout ce que la paſſion produit eſt rarement pur : c'eſt une ſource ſi féconde d'illuſions, qu'on n'en peut guéres tirer de lumieres certaines. Le trouble, qui lui eſt naturel, ſe fait ſen-

tir dans toutes ſes opérations; & elle répand toujours quelque fauſſe lueur parmi les clartés les plus nettes de la Nature. Ainſi, toutes choſes bien compenſées, elle nuit du moins autant qu'elle ſert. Et puiſque les moindres biens purs ſont préférables aux plus grands qui ſont mêlés de mal, ce que ces ſeules lumieres naturelles produiroient ſans l'eſprit de contention, ſeroit bien, à tout prendre, auſſi avantageux au Public, que ce qu'elles produiſent animées de cet eſprit, ſans compter qu'il ſeroit plus édifiant.

On dira ſans doute encore à l'avantage de la Critique des vivans, qu'il eſt bien facile de critiquer les morts, puiſqu'ils ne ſçauroient répondre. Mais il ſeroit à ſouhaiter la plupart du tems, que les vivans en fiſſent de même; car ſi les morts ne répondent rien, d'ordinaire les vivans répondent trop. Le Public, qui fait toujours juſtice aux morts, ne manque point à les défendre contre ceux qui les accuſent mal-à-propos : il n'eſt point néceſſaire pour cet effet de compoſer de nouveaux Livres en leur faveur, & les procès de cette qualité ne demandent pas tant d'écritures.

J'ai ouï dire ſur ce ſujet à un grand Perſonnage, qu'un bon Livre portoit avec

lui ſon Apologie, & n'avoit beſoin que d'une ſeconde impreſſion pour répondre à tout ce qu'on pourroit dire contre. Mais ſi cela n'eſt pas tout-à-fait véritable, il eſt du moins certain, qu'une premiere réponſe à une Critique doit épuiſer la matiere, & éclaircir aſſez le différend, pour mettre en état de juger. Il peut échaper quelque choſe aux meilleurs Ecrivains, qui ait beſoin d'être relevé, ou éclairci, quand c'eſt en matiere importante, ſoit faute de bon conſeil, car nul Ecrivain, quelque habile qu'il ſoit, ne s'en ſçauroit paſſer; ſoit pour avoir ignoré des choſes de fait, qui appartiennent à ſon ſujet; ſoit pour avoir quelque raiſon de ſe preſſer de publier ſon Ouvrage, avant que d'y avoir pu donner la derniere main. Mais comme ces excuſes, qui rendent ſupportables les fautes d'un bon Auteur, ne valent rien pour ceux qui écrivent contre lui; parce que toute entrepriſe odieuſe de ſa nature, comme la leur, ne mérite aucune indulgence, ils ſont obligés de dire d'abord tout ce qu'ils trouvent à reprendre, & de ne rien dire que d'inconteſtable: & l'Auteur, qui a eu cependant le tems de ſe raſſeoir, & de s'examiner, ne doit auſſi rien laiſſer en arriere, dès ſa premiere réponſe, de tout ce qu'il peut dire pour ſe juſtifier s'il a raiſon, ou ſe corriger s'il a tort.

Il y a une maniere honnête de conduire cette guerre ſpirituelle ; & le ſiécle, tout corrompu qu'il eſt, n'eſt pas ſi malheureux, que je n'en puſſe trouver des exemples, ſi je voulois. Quoi de plus facile, que d'expoſer les objections les plus preſſantes, de la même maniere qu'on expoſeroit les doutes les plus légers ? bien loin qu'elles en fuſſent affoiblies, elles en paroîtroient plus fortes : & c'eſt l'un des meilleurs artifices de la véritable Rhétorique ; car les hommes ſe plaiſent naturellement à rendre aux Auteurs la juſtice qu'ils ne ſe rendent pas eux-mêmes, ſoit en bien, ſoit en mal. Je dis la même choſe des Réponſes, que des Objections : plus elles ſont fortes, plus on ſe plait à les entendre propoſer d'un air douteux ; & rien ne prévient tant en faveur d'un Ecrivain, que de voir, qu'il ne ſoit pas fier d'avoir raiſon.

Si l'on obſervoit cette méthode, le différend ſeroit bientôt vuidé, & ne paſſeroit guéres les bornes que j'ai marquées ; mais on ne peut ſouffrit le moindre terme déſavantageux, quoiqu'il ſoit impoſſible à un Critique de n'en point employer, quelque circonſpect qu'il puiſſe être. On ne ſe contente pas de ſe défendre : on le fait en récriminant, & devenant de cette ſorte aggreſſeur, d'aſſailli qu'on étoit auparavant, on met le Critique dans une eſpéce de néceſſité de ſe défendre à

ſon

ſon tour : qui, au lieu de pardonner quelque choſe au chagrin naturel à tout Auteur d'être critiqué, oublie qu'il eſt le premier Aggreſſeur dès qu'il ſe voit attaqué, & ſe défend avec le même emportement qu'on l'attaque.

Ainſi vont ſe formant piéce à piéce ces controverſes infinies & inſupportables, l'opprobre de la Littérature, & l'averſion de tous les honnêtes gens. C'eſt ainſi, qu'elles dégénérent en querelles perſonnelles où le Public n'a plus d'intérêt, & dont on ne laiſſe pas pourtant de le faire Juge en dépit qu'il en ait, de ſorte que les Auteurs les plus eſtimés, qui s'y engagent, ſont à la fin contraints de finir, faute de Libraires & de Lecteurs.

Ne peut-on pas traiter toute ſorte de matiere, ſans nommer les Ecrivains qui les ont traitées avant nous, & examiner leurs ſentimens auſſi exactement que ſi on les nommoit ? Tout le monde s'eſt moqué de la fidélité groſſiere du Cardinal Pallavicin, à citer inceſſamment Frà-Paolo pour le réfuter. Au contraire, on admire encore tous les jours l'habile modération de Baronius, de n'avoir fait aucune mention des Centuriateurs, à qui il répond inceſſamment. Qu'eſt-ce qui empêche de l'imiter, ſi ce n'eſt l'animoſité ridicule que l'Amour propre & la vanité nous inſpirent contre ceux qui n'ap-

prouvent pas nos opinions ; & l'ambition de nous élever au-deſſus d'eux, en faiſant voir qu'ils ſe ſont trompés ; ce qui importe fort peu au Public.

Mais enfin, puiſque l'uſage de critiquer les Auteurs vivans eſt tellement établi, qu'il a en quelque ſorte force de Loi, voyons du moins quelles qualités cette Critique doit avoir, pour être ſupportable.

CHAPITRE IV.

Que la Critique doit être inconteſtable.

J'Ai dit en paſſant dans le Chapitre précédent, que la Critique étant un exercice odieux de ſa nature, elle ne mérite aucune indulgence,& que par cette raiſon elle ne doit rien avancer que d'inconteſtable, pour être tolérée. Mais comme c'eſt la premiere & la plus eſſentielle de toutes les qualités qu'elle doit avoir, ce n'eſt pas aſſez de l'avoir inſinuée par occaſion. Il y a ſi peu de choſes dans le monde, qui ne ſoient douteuſes à quelque point, & dont on ne puiſſe diſputer, que ſi on ne la reſtreignoit pas à ce qui eſt indubitablement répréhenſible, il n'y a preſque rien qui en fût à couvert, & à quoi on ne la pût étendre : & comme il ſemble au Vulgaire, que tout ce qui ſe met en

diſpute eſt incertain, cette licence aboutiroit bientôt à ne ſçavoir plus que penſer, ni que faire, & à abandonner tous les ſentimens & les devoirs de la vie au caprice de chaque Particulier.

Montagne, parlant quelque part des Juges qui condamnent des Sorciers à la mort, dit, *qu'à tuer les gens, il faut une lumiere claire & nette.* On peut dire de même de la Critique, que pour la publier, il faut être bien ſûr d'avoir, comme on dit, vulgairement, raiſon & demi. Tant que nous ne faiſons que propoſer nos ſentimens, ſans reprendre perſonne, nous ne ſommes preſque pas obligés de les garantir, ſi nous ne voulons. Il ſuffit pour cela de ne les pas propoſer comme indubitables, & de les donner, comme le même Montagne, pour nôtres, non pour bons. Mais c'eſt toute autre choſe, lorſque nous blâmons ceux des autres. Quand même nous ne donnerions pas pour indubitable la Critique que nous en faiſons, elle eſt obligée de l'être en qualité de Critique; & la faute, qu'elle reprend, doit être auſſi évidente, que le tort qu'elle fait à ceux qu'elle reprend. C'eſt une proportion que tout Critique eſt obligé indiſpenſablement de garder; & il n'y a que ce ſeul moyen de faire changer de nature à ce tort, & de le juſtifier. Il faut donc que cette évidence ſe

préſente à l'eſprit, en même tems que la Critique même, pour l'excuſer ; c'eſt un contre-poiſon dont elle doit être néceſſairement munie, pour en amortir le venin, & balancer la premiere impreſſion odieuſe, que toute cenſure fait naturellement dans les eſprits contre le Cenſeur.

Que ſi cela eſt vrai en général de toute Critique, il eſt vrai ſur-tout de celle du Langage. Car elle a cela de particulier, ce me ſemble, qu'au lieu qu'il ſuffit en d'autres matieres, comme par exemple dans la Morale, qu'une pratique ſoit douteuſe pour être défendue, il ſuffit au contraire en matiere de Langage, qu'une pratique ſoit douteuſe pour être permiſe. La préſomption eſt dès-là pour celui qui eſt repris, & l'on doit prononcer en ſa faveur ; car la vérité n'eſt pas une en matiere d'uſage telle que la Langue, comme elle l'eſt en matiere de raiſonnement, puiſque cet uſage autoriſe ſouvent deux pratiques différentes, & même contraires. Or, il eſt de l'intérêt de la Langue de s'enrichir par cette diverſité, tant que l'uſage le permet, en approuvant tout ce qu'il ne condamne pas.

Je ſçais bien que ce ſentiment n'eſt pas général ; mais j'oſe avancer, que ſi on examine bien le motif de ceux qui y ſont contraires, on trouvera que ce ſont, ou gens,

de qui tout le diſcernement eſt borné aux paroles, & qui ſont incapables de connoître la bonté des choſes; ou, s'ils la connoiſſent, qui ne ſont pas bien aiſes de la ſentir dans les Ouvrages des autres, & qui ſe rabattent ſur les paroles, pour ſe conſoler de l'approbation qu'ils n'oſent refuſer aux choſes. Vous jugerez ſi l'Auteur, des *Réflexions ſur l'uſage préſent de la Langue*, que vous m'avez envoyé, n'eſt point de ce nombre.

Il prétend, par exemple, que *faſtidieux* ne peut ſe défendre, & qu'il ne dit rien de plus qu'*ennuyeux* (1): Qu'il faut dire *le onze*, & non pas *l'onziéme* (2): Qu'il faut dire *appeller les Lettres*, & non pas *épeller*, parce qu'*épeller* vient d'*appeller* (3): Que *natal* n'a point de féminin (4), comme dans ces Vers,

Renoncant aux douceurs de ſa natale
Terre,
Aux plus lointains Pays alla chercher
la guerre:

Que *bref* n'a pas un ſens aſſez différent d'*enfin*, pour mériter d'être conſervé (5): cependant, il ſemble qu'*enfin* ne fait que conclure ſimplement le Diſcours ſans rien

(1) Pag. 226. (2) Pag. 342. (3) Pag. 197. (4) Pag. 324. (5) Pag. 94.

ſupprimer, & que *bref* le conclut, au contraire, en donnant à entendre qu'on ſupprime quelque choſe pour abréger : Qu'en parlant d'un homme de haute taille, *on s'exprimeroit mal* de dire *c'eſt un grand homme* (1). Il ne ſe ſouvenoit pas apparemment de ce beau Vers,

Un grand homme, ſec, là qui me ſert de témoin ;

hors qu'il aimât mieux,

Un homme grand, &c.

Toutes ces Critiques vous ſemblent-elles bien inconteſtables ? C'en eſt aſſez, pour m'expliquer ſur celles que je crois du moins douteuſes. Paſſons outre.

(1) Pag. 243.

CHAPITRE V.

Qu'il ne faut pas outrer la Critique.

CE n'eſt pas aſſez que la Critique ſoit inconteſtable, c'eſt-à-dire, réguliérement vraie, juſte, & bonne dans le fond : il faut encore qu'elle ſoit indulgente, pour être tolérée ; c'eſt-à-dire, ni exceſſive, ni

outrée, ni trop recherchée. C'eſt un Axiome commun, que le ſouverain droit eſt une ſouveraine injuſtice. On entend par-là, qu'il ne faut jamais juger à la derniere rigueur, parce que les hommes, ne pouvant rien faire de parfait, ne ſont pas excuſables d'oublier cette miſére de leur condition, juſqu'à exiger des autres une perfection, à laquelle eux-mêmes ne ſçauroient atteindre. C'eſt le fondement naturel de l'indulgence, qu'ils ſe doivent réciproquement: mais outre cette raiſon générale d'en avoir en toute ſorte de Cenſures, il y a une raiſon toute particuliere pour celle du Langage: car cet Axiome, qui n'eſt véritable qu'en un ſens figuré dans les autres Cenſures, ſe doit entendre au pied de la lettre dans celle-ci; & cette conſidération fait encore voir la vérité de ce que j'ai avancé d'abord, que cette matiere eſt ſingulierement propre à faire éclater les défauts de la Critique.

Tous ceux qui ſçavent les Langues par principe, ſçavent auſſi, qu'elles ſe ſont réſervé pluſieurs expreſſions contraires aux Loix de la Grammaire, comme pour ſecouer quelquefois le joug de cette Pédante, de qui elles ne ſçauroient ſe paſſer; tant la liberté eſt naturelle en toutes choſes. C'eſt ce qu'on appelle en François des Galliciſmes: & il faut que les agrémens de cette liberté ſoient bien

grands, puiſqu'il ſe trouve que ces ſortes de licences, que les Langues ſe donnent, ſont leurs plus grandes beautés. Il n'y a donc point de faute plus capitale où un Critique puiſſe tomber dans cette matiere, que de reprendre des expreſſions de cette qualité, ni auſſi où il lui ſoit plus facile de tomber, pour peu qu'il ſoit prévenu de paſſion; parce que la Raiſon ſemble lui ſervir de guide quand il y tombe, & qu'il eſt trompé par les régles.

Celui qui me fournit des exemples, m'aidera encore cette fois à me faire entendre; & je commencerai par les Critiques ſimplement intolérables pour être trop rigoureuſes, quoiqu'elles n'attaquent pas des Galliciſmes, comme d'autres que je rapporterai enſuite.

Avoir la crainte de Dieu devant les yeux, eſt, dit-il, *une mauvaiſe Phraſe, par la raiſon, que la crainte ne peut pas être devant les yeux, que c'eſt dans le cœur qu'elle réſide* (1). Y-a-t-il de Figure verbale dans toute la Rhétorique, qu'il ne fallût rejetter, ſi cette *raiſon* étoit bonne, & à quoi les Ecrivains en ſeroient-ils réduits?

Il approuve cette Période: *Ils prêchérent la Pénitence, guérirent un grand nombre de Malades, & chaſſérent beaucoup de Dé-*

(1) Pag 407.

mons ; parce, dit-il, *que le premier* ils, *peut ſe répandre ſur tous les autres Verbes, à cauſe que leurs cas ſont tous placés ſelon le même ordre* (1). Cependant il blâme une page plus haut cette autre Période du même Livre : *Vous aimerez vos ennemis, benirez ceux qui vous maudiſſent, ferez du bien à ceux qui vous perſécutent.* Il falloit, à ſon avis, répéter le *vous* devant *benirez* & *ferez*. Mais je voudrois bien ſçavoir, pourquoi le ſeul *vous* de cette derniere Période ne peut pas auſſi bien ſe *répandre*, puiſque *répandre* y a, ſur les autres Verbes *benirez* & *ferez*, que l'*ils* de la premiere ſe *répand* ſur les autres Verbes de cette premiere *guérirent* & *chaſſérent* ? Eſt-ce que *les cas des Verbes* ne ſont pas également en toutes deux *tous placés ſelon le même ordre* ?

Qui peut trouver cette Phraſe, *& reçut les Ennemis l'épée à la main*, aſſez équivoque pour aimer mieux, *& l'épée à la main il reçut les Ennemis* (2) ? Ce n'eſt pas à dire, que parce que *l'épée à la main* eſt une choſe qui peut convenir à *Ennemis*, cela faſſe en cette Phraſe une équivoque de conſtruction, comme feroit un adjectif, s'il y en avoit un à la place. On ſent mieux ce que je veux dire, que je ne puis l'expliquer.

C'eſt ce qui lui arrive quelquefois, de ne

(1) Pag. 560. (2) Pag. 58.

pas ſentir aſſez la grace & la naïveté de beaucoup de manieres de parler très-bonnes, quoiqu'irrégulieres, comme celle-ci de Voiture: *Mon Terence n'eſt pas ſi correct que le vôtre, ni moi ſi correct que vous* (1). Je dis la même choſe de ces autres, qu'il condamne avec tant d'aſſurance, que tout le monde n'en trouvera pas moins bonnes: *Il y a beaucoup de choſes qu'il importe peu, ou point du tout, de ſçavoir; il faut attendre tout de Dieu, & rien de ſoi-même.*

On ſçait bien, qu'on écriroit mal, ſi on ſe donnoit par-tout la liberté de conſtruire de cette ſorte; mais il n'eſt pas moins vrai, qu'on écriroit peu agréablement, ſi on ne ſe la donnoit jamais. Il dépend donc du ſentiment de l'eſprit, de diſcerner les occaſions où l'on ſe la peut donner, & nullement de la Grammaire, puiſqu'elle le défend toujours; & cela étant, il eſt bien étrange, qu'il prétende avoir meilleur gout que M. de Vaugelas, juſqu'à le critiquer ſur des endroits de cette nature, qui ſont dans le fond de véritables Galliciſmes, & par conſéquent les Ornemens les plus originaux & les plus naturels de la Langue. Tel eſt ce paſſage de ſon admirable Traduction: *Je répons de votre liberté, & que vous n'aurez point à ſouffrir le faſte des Macédoniens.* A qui perſuade-

(1) Pag. 555.

ra-t-on, qu'il auroit été mieux de dire, *Je vous aſſure de votre liberté, & vous répons que vous n'aurez point à ſouffrir le faſte des Macédoniens ?*

Mais quand même cette correction ſeroit bonne, cela s'appelleroit toujours vetiller, & n'eſt propre qu'à intimider les bons eſprits, qui s'adonnent à écrire, & qui n'ont pas aſſez d'élévation pour mépriſer ces ſortes de Critiques, autant qu'elles ſont à mépriſer. Car qui peut s'aſſurer de ne point faillir, ſi c'eſt faillir que d'écrire de la ſorte ?

Ce que j'en dis n'eſt pas que je ſois du ſentiment de la Mothe le Vayer, & de Dupleix, qui croyoient que toutes les manieres de parler étoient à peu de choſe près indifférentes, & qu'

On parle toujours bien, quand on ſe fait entendre.

Je ſuis auſſi éloigné de cet excès ridicule, que du contraire ; & ſi je n'écris pas poliment, ce n'eſt pas faute d'en avoir envie, & d'eſtimer ceux qui le font.

Je vous dirai donc, pour expliquer à fond mon ſentiment ſur ce ſujet, & le tempérament que je crois raiſonnable d'y garder, que le Langage conſiſtant dans le choix des mots, & dans leur arrangement, le premier point,

& le plus important pour bien écrire, eſt, à mon avis, le choix des mots. Je n'entens pas ſeulement par-là d'éviter les mots barbares, & ceux qui ſont trop vieux, ou trop nouveaux, hors qu'ils ayent quelque vertu particuliere, & qu'ils faſſent un effet inconteſtablement agréable, comme il arrive quelquefois. J'entens d'obſerver ſcrupuleuſement la propriété des mots uſités, laquelle on ne ſçauroit trop étudier, parce que c'eſt d'elle ſur-tout que dépend l'énergie, & la vraie beauté de l'expreſſion. Et c'eſt pourquoi, de toutes les Remarques ſur la Langue, je n'en trouve point de ſi utiles, que celles qui éclairciſſent & approfondiſſent cette propriété & cette énergie.

Quant à celles qui regardent la conſtruction, j'avoue que je les crois beaucoup moins néceſſaires, pour la plûpart. L'uſage en eſt preſque la ſeule régle ſure. Quand il eſt clair & général, tout le monde le peut remarquer auſſi-bien que ceux qui en font des Livres: & quand il eſt douteux juſqu'à un certain point, que je ne ſçaurois mieux marquer que par les exemples que j'en rapporte dans ce Chapitre, je crois que l'avantage qu'il y auroit à diſcerner le meilleur parti n'en vaut pas la peine, & que l'application néceſſaire pour en venir à bout eſt d'une nature à deſſécher l'eſprit, le tenir à

la gêne, & lui ôter toute la liberté, la gaieté, & la vivacité naturelle, qui eſt l'agrément ſuprême & comme l'Ame de toutes les bonnes Productions.

Voilà ce que je penſe; mais voici de quoi je me tiens fort aſſuré. C'eſt que la connoiſſance profonde de la Grammaire eſt ſouvent nuiſible pour diſcerner le bon uſage, comme M. de Vaugelas l'a remarqué. La raiſon en eſt, que ceux qui la ſçavent parfaitement ne peuvent s'empêcher quelquefois d'y avoir égard plûtôt qu'à l'uſage, qui, étant d'ordinaire clair & conſtant pour ceux qui ne la ſçavent pas, devient en quelque ſorte douteux pour ceux qui la ſçavent; parce qu'ils ſe ſont fait, dans l'étude de cet Art, une eſpéce d'autre Uſage, conforme à ſes Principes, lequel ne peut du moins que ſe trouver ſouvent contraire à celui du commun du monde, qui eſt le bon en cette matiere.

Il ne faut, pour reconnoître cette vérité, que comparer la maniere d'écrire des Femmes, & des Auteurs ignorans qui écrivent bien, avec celle de la plûpart des Ecrivains ſçavans; entre leſquels je m'aſſure que ceux, qui écrivent bien auſſi, avoueront, qu'ils ont toujours à ſe défendre de pluſieurs tours & conſtructions, que les Langues mortes qu'ils ſçavent, offrent à leur mé-

moire en écrivant, & qui ne s'accordent pas avec l'Uſage de la vivante dans laquelle ils écrivent.

Cela eſt ſi vrai, que s'il ſe préſente diverſes manieres de conſtruire, que l'Uſage ſemble autoriſer également, ce n'eſt pas la plus réguliere qu'il faut choiſir, mais premiérement la plus claire; puis, entre pluſieurs également claires, la plus courte, qui d'ordinaire eſt auſſi la plus noble.

Car c'étoit un principe excellent de Patru, que quelque également bonnes que paroiſſent deux manieres de parler, il eſt impoſſible qu'elles le ſoient, & il y en a toujours une meilleure que l'autre. On dira que la difficulté eſt de connoître cette meilleure; mais vous ſçavez mieux que moi, que c'eſt avoir déja fait un grand pas pour y parvenir, que d'être prévenu qu'il y en a une; parce que ceux qui le ſont, ne plaignent pas la peine de la chercher, comme font ceux qui les croient également bonnes, & l'on trouve volontiers en cette matiere ce qu'on cherche.

Mais ce principe, qui doit ſervir de régle à l'Ecrivain, n'en eſt pas une pour le Critique. L'Ecrivain doit toujours tendre au mieux, & le chercher de toute ſa force; mais ce n'eſt pas aſſez, pour cenſurer une maniere de parler, que le Critique en croie

une autre meilleure, ſi celle que l'Auteur a employée ſe peut défendre raiſonnablement, & que le Critique la trouve ſeulement moins bonne, que celle qu'il voudroit mettre à la place, mais non pas poſitivement mauvaiſe. Il n'eſt pas en droit d'exiger de l'Auteur la plus grande perfection que l'Auteur eſt obligé d'exiger de lui-même. D'autant plus, que ſi cette plus grande perfection n'eſt tout-à-fait évidente, c'eſt une témérité à un Critique de préférer ſon ſentiment particulier en matiere douteuſe, à celui d'un Ecrivain, qu'il reconnoît d'ailleurs pour bon, puiſqu'il lui fait l'honneur de le critiquer. Car les médiocres ne méritent pas qu'on y regarde de ſi près; & c'eſt pourquoi vous voyez que M. de Vaugelas n'en reprend jamais que d'eſtimables, ainſi que je l'ai remarqué plus haut.

Pour ne laiſſer rien à dire de ce que je penſe ſur cette matiere, il me ſemble qu'il faudroit partager en deux Claſſes les Jugemens qu'on porte en critiquant. Les premiers ſont ceux, que nous ſommes moralement certains que tous les Juges compétens porteront comme nous, & qui ſont par conſéquent indubitables pour tout autre que pour l'Auteur, Juge incompétent de ſon propre Ouvrage.

L'autre Claſſe eſt des Jugemens qui ſont

de notre gout particulier, dans leſquels nous ne nous tenons pas ſûrs, comme dans les autres, d'être ſuivis par tous les Juges compétens; quoique nous ne laiſſions pas pour cela de croire ces Jugemens, qui nous ſont particuliers, auſſi bons que ces autres & auſſi raiſonnables.

Je voudrois, dis-je, diſtinguer exactement ces deux ſortes de cenſures dans toutes les Critiques que nous faiſons, ne donner pour certains que les Jugemens que tout le monde feroit comme nous, dans leſquels nous ne faiſons proprement que raporter le ſentiment reçu, & où nous parlons plûtôt comme témoins que comme Juges; & ne propoſer, d'autre côté, que comme des ſentimens particuliers, les Jugemens que nous ne croyons pas que tous les Connoiſſeurs fiſſent comme nous, quelque raiſon que nous penſions avoir de les faire.

Mais il ſeroit bien difficile d'obtenir des Critiques, qu'ils fiſſent cette diſtinction, toute juſte qu'elle eſt: ſoit que l'Amour propre les aveugle juſqu'au point de croire, que perſonne de raiſonnable ne peut juger autrement qu'eux, & qu'ainſi tous leurs ſentimens ſont le ſentiment de tout le monde; ou, s'ils ne le croient pas, qu'ils ſoient bien aiſes de le laiſſer croire aux autres, pour donner plus de cours à leurs opinions, &

les inſinuer plus facilement dans les Eſprits.

Je ne ſçais, ſi vous avez jamais éprouvé le plaiſir qu'on fait à un Ecrivain, qui a une envie ſincere de profiter de la Cenſure, quand on lui diſtingue de cette ſorte les avis qu'on lui donne, en lui marquant ceux dont on croit pouvoir lui répondre, parce que c'eſt le ſentiment général, & ceux dont nul Critique ſage ne répondra jamais, & qu'il ne fait que propoſer, parce qu'ils ſont de ſon gout particulier. Ceux qu'on donne comme étant le ſentiment général des Connoiſſeurs, ſont des Loix ſouveraines pour un Ecrivain bien ſenſé : il y acquieſce d'abord ſans les examiner, perſuadé qu'il n'eſt pas dans la liberté d'eſprit néceſſaire pour en juger, juſqu'à ce que la chaleur de la compoſition ſoit réfroidie, comme parle Quintilien. Et de cette ſorte, il a tout ſon tems & tout ſon eſprit libre, pour examiner les autres avis, que le Critique donne comme ſon ſentiment particulier.

Que ſi cette maniere de critiquer eſt avantageuſe à l'Ecrivain, elle eſt d'une autre utilité bien plus conſidérable pour le Critique ; en ce qu'elle l'accoutume à ne pas ſe faire une Idole de tous ſes ſentimens, à reconnoître que d'habiles gens en peuvent avoir d'autres, & enfin à croire qu'il ſe peut

tromper, & à vouloir bien le laiſſer croire aux autres.

Le moindre de ces effets eſt ſans comparaiſon plus précieux que la meilleure Critique du monde. C'eſt à quoi doivent tendre toutes nos études, & nos compoſitions : c'eſt le principal fruit que nous en devons retirer ; & elles ne ſont vraiment eſtimables, qu'autant qu'elles contribuent à nous rendre équitables & de bonne foi.

Ceux qui ne connoiſſent pas à fond la nature de l'Eſprit humain, s'imagineront que tout cet exercice eſt de petite importance, puiſqu'il ne roule que ſur la maniere de faire des Livres, & d'en juger. Mais puiſque les défauts de la Critique ne viennent, que d'être trop paſſionnés pour nos opinions, ambitieux de les perſuader, & prévenus contre celles des autres ; & que ces mêmes foibleſſes ne ſont pas moins pernicieuſes dans les autres affaires de la vie, qui gagneroit ſur ſoi de s'en garder, en faiſant ou critiquant ces Livres, n'auroit pas grand' peine à s'en garder dans les autres occaſions.

Pour revenir donc à mon ſujet, d'où je me ſuis détourné je ne ſçais comment, & deſcendre dans le particulier de ce que j'appelle vétiller, au hazard de me rendre mépriſable à la Nation des *Puriſtes*, outre les

Paſſages que j'ai rapportés au commencement de ce Chapitre, voici encore quelques manieres de parler, que je ne voudrois pas condamner en critiquant, comme fait notre Critique, quoique je ne vouluſſe pas peut-être m'en ſervir en compoſant non plus que lui. Par où vous voyez toujours, que tout ce que je prétens établir eſt, qu'il n'eſt pas permis de trouver à redire à tout ce qu'on ne voudroit pas faire.

Je ne voudrois pas, par exemple, condamner comme lui cette Expreſſion, *creuſer une Matiere* (1). Je m'étonne qu'il ne ſçache pas, qu'on ſe ſert de ce mot à la Cour, à un uſage bien moins raiſonnable que celui-là. J'y ai ouï-dire à des gens d'une grande diſtinction, *creuſer un Homme*, pour dire, pénétrer dans ſa penſée, découvrir ce qu'il a de plus caché dans l'Ame.

Je ne voudrois pas non plus me déclarer ſi hautement en faveur de *benie* contre *benite* (2); & l'autorité de M. de Vaugelas vaut bien celle du Traducteur de la Genéſe. En tout cas il me ſemble, qu'il n'y a pas grande diſtinction à faire entre ces deux mots.

Je ne crois pas non plus que la faute, que font les Lyonnois en diſant *froiſſer*, pour

(1) *Pag.* 54.
(2) *Pag.* 86.

chifonner un Rabat (1), mérite qu'on y prenne garde.

Je ne voudrois pas non plus condamner ſi fortement ces manieres de parler: *Se rencontrer durant une ſaiſon, amaſſer des préparatifs, employer des recherches* (2).

Je trouverois aſſez indifférent de dire, *Le reſte des hommes en peuvent*, ou *en peut, jouir* (3); &, pour me ſervir de ſon expreſſion, *Je crois qu'on les peut jouer à croix & à pile* (4). Il me ſembleroit, qu'il ſeroit mieux de dire *à croix ou pile.*

Je ne trouve enfin point de *difficulté*, dans ces manieres de parler, tout irrégulieres qu'elles ſont, *Cet homme eſt auſſi bon que ſa femme, cette femme n'eſt pas ſi avaricieuſe que ſon mari* (5). En voilà aſſez, pour expliquer mon opinion.

Il diroit, ſans doute, que je ſuis bien indulgent, & qu'il faut que j'aye des raiſons pour l'être. J'en conviens;

Sumus, & hanc veniam petimus, damuſque viciſſim:

Et plût à Dieu n'être pas capable de fautes plus groſſieres! je m'eſtimerois bienheureux.

(1) *Pag.* 158. (2) *Pag.* 406 & 410. (3) *Pag.* 419. (4) *Pag.* 95. (5) *Pag.* 239.

CHAPITRE VI.

Que la Critique ne doit pas être trop indulgente.

POUR ne pas outrer la Critique, ce n'eſt pas à dire qu'il faille être trop indulgent, quand on fait une fois tant que de s'ériger en Cenſeur ; & qu'il ſoit permis d'approuver ce qui eſt indubitablement mauvais, ſous prétexte qu'on doit tolérer tout ce qui peut paſſer pour bon. Un Juge n'eſt louable de ne pas condamner des innocens, qu'autant qu'il condamne les coupables ; car, s'il abſout également coupables & innocens, autant vaudroit-il qu'il ne jugeât ni innocens, ni coupables. Vous êtes ſans doute en peine pour moi, où je prendrai des exemples de ce défaut ; car, après ce que vous avez vu dans le Chapitre précédent de la délicateſſe exceſſive de notre Critique, vous ne vous défieriez pas qu'il m'en dût fournir pour celui-ci, & qu'il approuvât auſſi mal à propos qu'il condamne. Mais il étoit deſtiné à tous les vices de ce genre d'écrire, même aux plus oppoſés ; & c'eſt une commodité pour moi tout-à-fait ſinguliere. Vous l'allez voir.

Il prétend que *latiniſer*, *franciſer*, &

catholiſer, ſont fort du bel Uſage (1); que *briſement* eſt un *très-bon mot* & *en uſage*, & que *toutes les perſonnes polies s'en ſervent ſans difficulté* (2); que *c'eſt une fauſſe délicateſſe* de rejetter *la ſuperbe*, pour dire l'*orgueil* (3); & que *ſollicitude* eſt un terme *élégant qui ſe dit avec grace*, & qu'*aucun de ceux qui ſe piquent de bien parler ne fait difficulté de s'en ſervir* (4) Il devoit au moins excepter les *femmes ſçavantes* de Moliere, qui ſe piquoient aſſurément de bien parler.

En examinant la Traduction, ou imitation, comme vous voudrez l'appeller, que M. le Maître a faite d'un fameux paſſage de l'Oraiſon *Pro Milone*, il le blâme ſeulement d'avoir *un peu trop voulu copier* Cicéron (5); comme pour rejetter ſur l'Original la faute de la Copie. Mais les voici tous deux; & vous allez juger, s'il ne faut pas plûtôt dire, qu'il a *mal copié* Cicéron, que non pas, qu'il a *un peu trop voulu le copier*.

Eſt hæc non ſcripta, ſed nata lex, quam non didiſcimus, accepimus, legimus; verum ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus. « C'eſt une Loi, qui n'eſt pas » écrite par les hommes; mais qui eſt née » avec tous les hommes, qui n'eſt pas pein-

(1) *Pag.* 217. (2) *Pag.* 97. (3) *Pag.* 654. (4) *Pag.* 640. (5) *Pag.* 437.

» te au dehors, mais qui eſt empreinte au » dedans de nous ; que nous avons plutôt » reconnue que lue, plutôt compriſe qu'ap- » priſe, plutôt conçue en nous-mêmes que » reçue des autres. »

Je dis premiérement, que c'eſt une affectation de Déclamateur, à laquelle le Texte de Cicéron ne donne aucun lieu, que d'avoir préféré le mot de *peinte* à celui d'*écrite* qui étoit le propre, en diſant *qui n'eſt pas peinte au dehors, mais qui eſt empreinte au dedans :* & cela, pour faire une mauvaiſe alluſion entre *peinte* & *empreinte*, au lieu de ſe contenter d'une ſimple Antitheſe, en mettant *écrite*, ou quelqu'autre ſynonyme plus propre que *peinte*, s'il ne vouloit pas répéter le mot d'*écrite*, qu'il avoit mis deux lignes auparavant.

Ce qui ſuit eſt de la même affectation. *Didiſcimus, accepimus, legimus*, eſt bien traduit par *appriſe, reçue, lue ;* mais dites-moi, ſi *reconnue, compriſe*, & *conçue*, rendent auſſi bien ce que Cicéron a voulu dire par *arripuimus, hauſimus, expreſſimus ?* Eſt-ce parler juſte, que de dire que nous avons reconnu & compris une Loi, ſans l'avoir, ni lue, ni appriſe. Le paſſage étoit un peu difficile à rendre comme il faut ; je l'avoue : mais qui l'obligeoit de le traduire à la lettre ? Et, quand il y auroit été obligé,

falloit-il ſe donner au Diable, pour traduire de cette ſorte ? *C'eſt une Loi, qui n'eſt pas faite par les hommes, mais qui eſt née avec tous les hommes ; qui n'eſt pas écrite au dehors, mais qui eſt empreinte au dedans de nous ; qui n'eſt ni appriſe, ni reçue, ni lue ; mais plutôt priſe, puiſée, & tirée du ſein même de la Nature.* Pour moi je croirois cela mieux, que les Antithéſes rimées, dont il a préféré le ridicule ornement à la juſteſſe & à la vérité de l'expreſſion.

Vous direz peut-être, que je ſuis bien hardi de traiter les Alluſions de ridicule ornement, pendant que ce paſſage même de Cicéron en eſt tout compoſé, comme un nombre infini d'autres de ſes Ouvrages. Mais ce qui eſt ridicule, quand il eſt recherché, affecté viſiblement, & amené comme par force malgré la Raiſon & le bon Sens, ne l'eſt pas, lorſqu'il ſe préſente auſſi naturellement & ſans peine, que les Alluſions de Cicéron ; lorſqu'il paroît quelles ſe rencontrent comme par hazard & ſans deſſein, & qu'on ne fait aucune violence à la propriété des mots pour les trouver. « Quand » les paroles, dit M. de Vaugelas, qu'il » faut néceſſairement employer pour expli- » quer ce qu'on veut dire, font l'alluſion, » alors, il faut la recevoir à bras ouverts ; » & ce ſeroit être ingrat à la fortune & ne

» ſçavoir

» ſçavoir pas prendre ſes avantages, que de » la rejetter. » *Per ſe frigida & inanis affectatio, cum in acres incidit ſenſus, innata videtur eſſe, non accerſita* (1).

D'ailleurs, il eſt à remarquer que les rimes, qui ſe trouvent dans les alluſions, ont un déſagrément dans notre Proſe, qu'elles n'ont pas dans la Latine, parce que la Rime, faiſant la principale beauté de notre Verſification, il ſemble toujours, quand il s'en rencontre dans la Proſe, qu'on ait voulu faire des Vers : ce qui ne peut pas ſembler de même dans le Latin, où la rime n'appartient pas plus à la Poeſie qu'à la Proſe. Je ne veux pas pourtant dire qu'on doive toujours éviter les Antithéſes rimées dans notre Proſe ; mais ſeulement, qu'il eſt mieux d'en uſer rarement, & mieux encore de n'en point uſer du tout, quand elles ſont auſſi forcées & peu juſtes, que celles de M. le Maître en cet endroit.

Eſt-ce une choſe pardonnable à un Critique, de ſe laiſſer impoſer comme cela par la réputation des Auteurs qu'il examine ? De croire, par exemple, Qu'*excuſeur* eſt *bien reçu dans le Style familier* (2), parce que Voiture l'a forgé une fois pour plaiſanter : Que *labiale* eſt un mot qui *ſe dit* (3), parce

(1) Quintil. *Libr. IX. Cap. III.* (2) Pag. 218.
(3) Pag. 382.

qu'un ſçavant homme de l'Académie a été contraint de s'en ſervir une fois dans un Ouvrage de Grammaire ; Que *chargeant*, *candide*, & *concept*, ſont de *bons mots* (1) : Que *précairement* & *précaire* ſont des mots *fort en uſage* (2), quoique le fameux Auteur, qu'il cite pour s'être ſervi ſeulement de *précaire*, ait cru devoir l'expliquer en s'en ſervant : *maniere de gouverner précaire*, dit-il, *c'eſt-à-dire, de pure ſouffrance* ; Que *trancher du grand* eſt *dans la bouche de tout le monde* (3) ; Qu'*acquérir de l'éclat* eſt une *fort bonne phraſe*, par la raiſon qu'on dit *perdre l'éclat* (4) : Dans combien d'erreurs tomberoit-on ſur la Langue, à raiſonner de la ſorte : Que c'eſt parler *élégamment* de dire *la hauteur d'un Art* (5), comme dans ce Vers qui n'eſt pas le meilleur du Livre d'où il eſt tiré,

Prétend de l'Art des Vers atteindre la hauteur.

Que cette maniere de parler d'un excellent Orateur, *c'étoit aſſez que ce fût une louange pour qu'il ne la pût ſoutenir*, eſt *fort uſitée aujourd'hui* (6), même dans le Style le plus élevé ; puiſque ce paſſage eſt tiré d'une

(1) Pag. 117, 101 & 132. (2) Pag. 444. (3) Pag. 690. (4) Pag. 408. (5) Pag. 248. (6) Pag. 443.

Piéce de ce Style, & ainſi de pluſieurs autres ?

Quintilien dit quelque part (1), « que » quoiqu'il ſemble qu'on ne ſçauroit faillir » en ſe ſervant de mots employés par d'ex- » cellens Ecrivains, il importe pourtant » beaucoup de ſçavoir, non ſeulement s'ils » s'en ſont ſervi, mais auſſi s'ils en ont établi » l'uſage ». *Etiamſi poteſt videri nihil peccare qui utitur verbis quæ ſummi Auctores tradiderunt, multum tamen refert, non ſolum quid dixerint, ſed quid perſuaſerint.*

Naiſſance, dit encore notre Critique (2), *ſe prend ſouvent pour une diſpoſition avantageuſe de l'Eſprit :* il pouvoit ajouter *de l'ame & du cœur ;* car ce terme s'étend à tout cela dans ce bel exemple qu'il cite, *Une ſi heureuſe Naiſſance la rendit la paſſion de tout ce qu'il y avoit de vertueux à la Cour.* Mais ce mot eſt-il auſſi bien employé dans cet autre paſſage, qu'il approuve de même: *les Romains ont de la Naiſſance pour les Piéces de Théatre ?* Cela eſt-il aſſez intelligible, & ne falloit-il point *du Génie*, & non pas *de la Naiſſance.*

Bien loin que la pratique de pluſieurs Auteurs particuliers ſuffiſe, quelque bons qu'ils ſoient, pour établir un mot, ou une

(1) *Liv. I. Chap. VI.* (2) Pag. 324.

maniere de parler, l'uſage, même le plus public & le plus général, ne ſuffit pas quelquefois, puiſqu'il y en a conſtamment un bon & un mauvais, ainſi que M. de Vaugelas l'a remarqué. Comme cette diſtinction eſt peut-être la plus importante qu'il y ait à faire en matiere de langage, vous ne ſerez pas fâché que j'examine quelque exemple célébre de ce mauvais uſage, pour en marquer davantage le caractere, & montrer à quels traits il eſt reconnoiſſable.

Je n'en pouvois ſouhaiter un plus célébre, ni plus mauvais tout enſemble, que celui que notre Critique me préſente à point nommé en l'approuvant. *Gros Seigneur*, dit-il (1), *eſt un vieux mot qu'on a fait revivre*. Il vouloit dire *une vieille maniere de parler ;* car *gros Seigneur* ſont deux mots, & non pas *un* ſeul ; & ni l'un ni l'autre n'étoient morts : mais paſſons outre. Connoiſſez-vous quelque vieux Livre, où cela ſe trouve ? On applique depuis peu fort mal à propos cette épithéte de *gros* à bien des choſes ; mais peut-être ne l'a-t-on jamais ſi mal appliquée que dans cet exemple ; car on ne ſçauroit nier que la premiere idée, que cette maniere de parler porte dans l'eſprit, ne ſoit pas plûtôt celle d'un homme de qualité gros de taille, que celle d'un

(1) Pag. 246.

homme puiſſant en biens ; ce qui s'exprime ſi naturellement par l'ancien & ordinaire terme de *Grand Seigneur*. Pourquoi donc ſe ſervir d'un autre, qui eſt du moins très-équivoque ? Cependant c'eſt le premier exemple de cette nouvelle maniere de parler, que l'Auteur a trouvé à propos de choiſir, pour l'approuver.

S'il connoît la Cour autant qu'il dit, il doit ſçavoir, que l'autorité de quelques femmes affectées, & de quelques jeunes gens ſans eſprit, qui ſont d'ordinaires les premiers Auteurs de ces mauvaiſes expreſſions, n'y eſt pas ſi bien reconnue, qu'on oſât y employer cette épithéte en pluſieurs manieres dont on l'emploie ailleurs. Il n'y entendra point dire *un gros Mérite*, *un gros Plaiſir*, ni *une groſſe Raiſon*, du moins à gens de qui le langage tire à conſéquence ; & puiſqu'il vouloit parler de ce terme, il devoit ce me ſemble découvrir d'où l'abus en eſt venu, & en marquer le juſte uſage, comme je vais tâcher de faire.

Il ne faut pour cela que remarquer, qu'il y a une différence eſſentielle entre les deux termes de *gros* & de *grand*, qui conſiſte en ce que *grand* s'eſt dit indifféremment de tout tems des choſes ſpirituelles, & des matérielles, *un grand Arbre*, *un grand Eſprit* ; au lieu que *gros* ne ſe dit originairement

que des matérielles, *un gros Arbre*, & jamais *un gros Eſprit.*

Cependant, comme le ſens ſimple des paroles ne ſuffit pas toujours pour exprimer tout ce qu'on veut faire entendre, & qu'on eſt ſouvent obligé de les employer dans un ſens figuré, il eſt arrivé qu'on a eu beſoin quelquefois de tranſporter ce mot, comme beaucoup d'autres, des choſes corporelles, qu'il ſignifie ſeules naturellement, à des ſpirituelles ou morales, auſquelles il ne peut convenir que figurément.

Tantôt ç'a été pour plaiſanter, comme, à ce que je crois, la premiere fois qu'on a dit *je vous aime gros :* d'autrefois, pour exagérer & donner une idée plus forte & plus ſenſible d'un ſujet, en lui appliquant une qualité qui ne convient qu'à des choſes ſenſibles, lorſque cette idée, toute immatérielle qu'elle eſt, enferme pourtant quelque choſe de matériel, comme par exemple quelque action : & c'eſt ainſi qu'on dit *de groſſes paroles, une groſſe faute, une groſſe querelle.*

Mais enfin, & généralement, ce mot ne ſe peut appliquer au lieu de *grand*, & l'uſage n'eſt pas capable, (voyez juſqu'où je m'avance) de contredire la Raiſon juſqu'au point d'autoriſer jamais qu'on l'applique, qu'à des choſes, qu'on peut concevoir ſous

quelque image matérielle, ſenſible aux yeux ou aux oreilles.

Ainſi, quand on dit, en matiere de nouvelles de Guerre, *une groſſe affaire*, pour dire quelque Combat où il eſt demeuré beaucoup de monde, c'eſt qu'on ſe repréſente alors tout ce monde : quand on dit *gros Jeu*, ce qui eſt fort bien dit auſſi, on entend par la quantité d'argent qu'on joue, comma par *groſſe Chere*, quantité de mets & de boiſſons. Je dis la même choſe de *groſſe dépenſe*, de *groſſe fortune*, & de tous les autres ſemblables. Par où il paroît que *gros Mérite*, *gros Plaiſir*, ni aucune autre application de ce terme à toute choſe dont on ne peut avoir d'idée matérielle, comme ſont les paſſions de l'ame, & les ſentimens de l'eſprit, ne pourront jamais s'établir. Vous me trouverez bien hardi de répondre comme cela de l'avenir ; mais la Prophétie n'eſt pas de moi, elle eſt de Quintilien : *Quamlibet hæc invaſerint civitatem (vitia) non erit conſuetudo, quia nihil horum caret reprehenſione* (1).

Si le mot, que cette nouvelle maniere de parler détourne de ſon vrai ſens, n'étoit pas ſi néceſſaire & ſi fréquent dans le langage qu'il y eſt, elle pourroit durer : mais donnant, comme elle fait, occaſion à tout

(1) Quintil. *Libr. I. Cap. VI.*

moment à des équivoques dans le nouveau ſens où l'on s'en ſert, il eſt ſûr que quand la fureur de la Mode, ſouveraine pour un tems en toute choſe parmi nous, ſera paſſée, la néceſſité que l'ancien ſens de ce mot en a, & la fuite de l'équivoque qu'il fait quand on l'emploie au lieu de *grand*, le feront rentrer dans ſes premieres bornes ; & peut-être ne croiroit-on jamais qu'il en fût ſorti, ſi cet Auteur ne l'avoit pas écrit, car je ne l'ai point encore vu imprimer ailleurs.

Que ſi on trouve que la Régle, que je donne pour diſcerner quand on ſe peut ſervir de ce mot, eſt trop difficile à appliquer, on n'a qu'à ſe tenir à celui de *grand;* qui eſt ſûr, & qui ne demande aucune attention extraordinaire pour l'employer à propos, au lieu de hazarder ſans néceſſité d'employer impertinemment celui de *gros.*

Et ce même conſeil doit s'étendre à toutes les difficultés de la langue, où l'on eſt en doute de la maniere dont il faut ſe ſervir de quelque terme, ou fort vieux, ou fort nouveau, ou de ſignification ambigue, pendant qu'il y en a d'autres qui ſignifient la même choſe, ſans avoir aucun de ces défauts ; rien n'étant moins excuſable, que de s'éloigner de l'uſage sûr, pour rechercher des ornemens faux, ou dont on ne ſçait pas ſe parer. Cette ambition ridicule eſt la

marque certaine d'un petit eſprit, qui tâche de relever le peu de valeur de ſes penſées par de prétendus agrémens d'expreſſion. Ceux qui diſent que des choſes exquiſes, ne ſont gueres ſujets à ce vice: plus elles ſont fines, plus elles ont beſoin de termes ſimples & uſités pour les faire entendre facilement, & rendre ſenſible ce qu'elles ont de délicat, & où il y a moins de priſe.

CHAPITRE VII.

Que la Critique doit être modeſte.

QUelque obligation qu'ait un Critique de ne pas approuver les fautes indubitables, il y a maniere à les remarquer, & ce n'eſt pas à dire, qu'il n'ait point de meſures à garder en le faiſant, parce qu'il a raiſon de le faire. La modeſtie, qui ſied ſi bien en toute ſorte d'Ecrits, eſt eſſentielle à ceux de ce genre; ſur-tout, quand on reprend des Auteurs de grande réputation, & qu'on les nomme en les reprenant, comme je crois qu'il eſt permis de faire quand ils ſont morts. Je ne ſçaurois mieux m'expliquer ſur ce ſujet, qu'en rapportant un exemple, que l'Auteur des *Réflexions* me fournit encore, de modeſtie & d'immodeſtie tout à

la fois : de modeſtie, dans l'Auteur qu'il critique ; & d'immodeſtie dans ſa maniere de le critiquer. De la façon qu'il a traité M. de Vaugelas, à qui tout ce qui parle & parlera jamais François ſera éternellement redevable, vous verrez juſqu'où l'ambition de ſe diſtinguer, en triomphant d'un Ecrivain illuſtre, peut aveugler un eſprit vain, & le faire égarer dans le fond & dans la maniere. C'eſt au ſujet des Répétitions dont les meilleurs Auteurs Latins uſent quelquefois, & dont il prétend que M. de Vaugelas n'a pas ſenti l'élégance. Comme je ne la ſens non plus que lui, je ſuis bien-aiſe d'examiner le plus exactement qu'il me ſera poſſible ce que l'Auteur dit là-deſſus, pour voir ſi je ne pourrois point par ſon moyen parvenir à cette délicateſſe de ſentiment, qui lui eſt ſi particuliere.

Notre Langue, dit-il (1), *eſt heureuſe en répétitions. Je ne crois pas néanmoins qu'elle le ſoit plus que la Latine, quoique M. de Vaugelas le prétende dans ſes Remarques.* Il ne le prétend point aſſurément. Voici ſes propres termes, que l'Auteur n'a eu garde de rapporter, comme il y étoit obligé, parce qu'ils font voir qu'il impoſe. *Il y a*, dit M. de Vaugelas, *une autre ſorte de Répétitions, qui eſt vicieuſe parmi nous. Je*

(1) Pag. 576.

dis parmi nous, parce que les Latins n'ont pas été ſi ſcrupuleux en cela, non plus qu'en beaucoup d'autres choſes. On verra par la ſuite que c'eſt s'expliquer bien modeſtement pour le ſujet.

Dire que *les Latins n'ont pas été ſi ſcrupuleux que nous en répétitions*, eſt-ce dire que *notre Langue eſt plus heureuſe en répétitions que la leur ?* Vous voyez bien, qu'au lieu de prétendre relever à cet égard notre Langue au-deſſus du Latin, comme l'Auteur le ſuppoſe, on pourroit dire que M. de Vaugelas la rabaiſſe plûtôt en quelque ſorte au deſſous, puiſqu'il traite de ſcrupule ſa délicateſſe.

Et s'il ſe trouve, dit encore notre Critique, *dans les Auteurs Latins quelques répétitions vicieuſes* . . . C'eſt lui qui le dit, & non pas M. de Vaugelas. Bien loin de le dire, il déclare poſitivement, qu'il ne trouve *vicieuſes* les répétitions dont il parle, qu'en François : *je dis parmi nous ;* par où il donne à entendre, qu'il ne tient pas ces mêmes répétitions pour *vicieuſes* en Latin. *Il ne s'en trouve pas moins*, continue le Critique, *dans nos Auteurs François.* Qui dit le contraire ? Ce n'eſt pas M. de Vaugelas. Qu'on liſe toute ſa Remarque d'un bout à l'autre.

L'Auteur Critique lui impoſe donc mani-

feſtement, pour avoir occaſion de dire enſuite ; *Il me ſeroit facile de faire voir ici par pluſieurs exemples, combien M. de Vaugelas ſe trompe.* Comment ſe peut-il tromper en ce qu'il n'a pas dit ? Et peut-on prendre dans un Livre ce qui y eſt, pour ce qui n'y eſt pas ? Mais ſuivons.

M. de Vaugelas cite quatre ou cinq exemples pour prouver ce qu'il avance, que *les Latins n'ont pas été ſi ſcrupuleux que nous en répétitions.* L'Auteur prétend au contraire, que s'ils ont uſé de ces répétitions, ce n'eſt pas qu'ils fuſſent *moins ſcrupuleux que nous ;* mais qu'*il faut qu'elles paſſaſſent pour élégantes :* & il examine celui des exemples, qu'il trouve le plus favorable à ſa prétention, pour la ſoutenir. Le voici. *Convocato Concilio*, dit Céſar (1), *omniumque ordinum ad id Concilium adhibitis Centurionibus.* Voilà le Paſſage : voici ce qu'en dit M. de Vaugelas. *Céſar met deux fois le mot de* Concilium *ainſi proche l'un de l'autre. Nous avons notre Particule* y *en François, qui nous ſauve ces ſortes de Répétitions ; en quoi notre Langue a de l'avantage ſur la Latine ; car nous dirions*, Le Conſeil ayant été aſſemblé, & un tel y ayant été appellé, *au lieu de dire comme*

(1) De Bello Gall. *Libr. I.*

Céſar, & un tel ayant été appellé dans ce Conſeil.

Voilà ce que dit M. de Vaugelas ſur le Paſſage de Céſar. Voyons ce que dit notre Auteur, pour y répondre. Il avoit à faire voir que la répétition, que M. de Vaugelas remarque de ce mot *Concilium*, eſt *élégante*. Cela étoit curieux, & digne d'un homme, qui promet des Remarques ſur la Langue Latine. Voici comment il s'y prend.

Il ne ſe peut rien de plus foible, dit-il, *que cette raiſon*. Premiérement, je ne ſçais ce qu'il entend par *cette raiſon*, n'y ayant rien dans ce que M. de Vaugelas vient de dire, qui puiſſe s'appeller proprement une raiſon. Un Critique doit parler juſte. *Car*, continue-t-il, *il n'y a peut-être point de répétitions que les Latins cherchent tant que celles-là ?* (chercher des répétitions !) *Cicéron, Céſar, & un grand nombre d'autres, en ſont remplis :* (j'aimerois bien autant *en ſont pleins.*) *Or il n'y a pas apparence, que des Ecrivains de cette conſéquence euſſent voulu, tout exprès & de gaieté de cœur, gâter leurs Diſcours par des répétitions, dont ils pouvoient ſi facilement ſe paſſer.*

Je vous demande, ſi ce n'eſt point ſe jouer un peu du Public, que d'écrire de la ſorte, & payer d'un *il n'y a pas d'apparence*,

quand il faudroit dire de bonnes raiſons? Car qu'apprend-t-on par ce Diſcours? Qu'*il n'y a pas apparence* que Cicéron & Céſar ayent fait de fautes? Tout le monde en convient. Mais quand il ſemble pourtant, contre toute apparence, qu'ils en ont fait, eſt-ce aſſez, pour faire voir qu'il n'en eſt rien, de dire froidement, qu'*il n'y a pas apparence?*

Il n'y a donc *pas apparence*, ſelon cet Auteur, *que* Cicéron & Céſar *euſſent voulu tout exprès & de gaieté de cœur, gâter leurs Diſcours, &c.* Qui lui a dit qu'ils l'ayent fait *tout exprès & de gaieté de cœur?* Ne peuvent-ils pas l'avoir fait par inadvertence, ou par négligence? Quintilien, qui les eſtimoit bien autant que l'Auteur les eſtime, n'a pas laiſſé pour cela de dire, « Quil ne » faut pas s'imaginer, que tout ce que les » grands Auteurs ont dit ſoit parfait. Ils ſe » mépremment, dit-il; ils ſuccombent ſous le » poids de leur matiere, & ils ſe donnent » carriere quelquefois. Ils n'ont pas toujours » l'eſprit tendu, & ils ne ſont pas infatiga- » bles; puiſque Cicéron a trouvé, que Dé- » moſthéne, & Horace, qu'Homere même, » ſommeilloient de tems en tems. Car en- » fin, conclut-il, pour être de grands hom- » mes, ils ne laiſſent pas d'être hommes. » *Neque id ſtatim legenti perſuaſum ſit, om-*

nia quæ magni Auctores dixerint, utique eſſe perfecta. Nam, & labuntur aliquandò, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum ſuorum voluptati, nec ſemper intendunt animum, & nonnumquam fatigantur; cum Ciceroni dormitare interim Demoſthenes, Horatio verò, etiam Homerus ipſe videatur. Summi enim ſunt, homines tamen (1).

Ces grands Auteurs n'étoient donc pas infaillibles, ſelon Quintilien, Cicéron, & Horace, comme ſelon notre Critique. Il ne reſte plus qu'à déterminer en quel cas ils ont failli dans cette matiere de répétitions; c'eſt ce que le même Quintilien marque auſſi clairement, que ſi M. de Vaugelas l'en avoit prié. « La répétition d'un même mot, » ou d'une même phraſe, dit cet Oracle de » la Critique, peut quelquefois ſembler vi- » cieuſe, quoique les meilleurs Auteurs » n'ayent pas pris fort grand ſoin de l'évi- » ter; juſques-là que Ciceron même y eſt » ſouvent tombé, mépriſant ſans doute une » Obſervation de ſi petite importance.» *Ejuſdem verbi, aut ſermonis iteratio, quamquam non magnoperè ſummis Auctoribus vitata, interim vitium videri poteſt; in quod ſæpe incidit etiam Cicero, ſecurus tam parvæ obſervationis.* (2) Je voudrois bien

(1) Quintil. *Libr. X. Cap. I.* (2) Quintil. *Libr. VIII, Cap. III.*

avoir ſçu rendre mieux ces dernieres & ineſtimables paroles, *ſecurus tam parvæ obſervationis ;* car je ſens bien que ma Traduction eſt fort au-deſſous de l'Original ; mais les beautés ſuprêmes de l'expreſſion ne ſe conſervent pas facilement en traduiſant.

Cet excellent paſſage contredit donc formellement, comme vous voyez, ce que notre Critique prétend, en ce que Quintilien traite de *vicieuſes* les répétitions de ces Auteurs, que le Critique croit *élégantes ;* & on y voit auſſi formellement ce que je dis, & que M. de Vaugelas ſe contente d'inſinuer avec ſa modeſtie ordinaire, qu'ils y ſont tombés par négligence.

Mais ce n'eſt rien encore, & quand Quintilien auroit pris à tâche de confondre notre Critique, il n'auroit pas pu dire autre choſe que ce qu'il ajoûte. En vérité, cet Auteur nouveau eſt malheureux, & il y a autre choſe que de la faute dans ſon fait. C'eſt un exemple que Quintilien rapporte de cette négligence affectée, dont il accuſe Cicéron. *Comme*, dit-il, *en cet endroit : Non ſeulement donc, ô mes Juges, ce jugement n'eut rien de jugement que le nom.* C'eſt ainſi que je ſuis obligé de tourner ce paſſage, pour lui conſerver dans le François l'agrément qu'il a dans le Latin ; & je m'aſſure que tous les connoiſſeurs en demeureront d'accord.

d'accord. Il ne faut que lire le Latin pour cela : le voici. *Sicut hoc loco : Non ſolum igitur illud judicium judicii ſimile, Judices, non fuit* (1).

Je vous avoue mon peu de diſcernement : ſans Quintilien j'y ſerois pris : & il n'y a guéres de répétition de mot dans les Anciens, que j'euſſe trouvé plus excuſable que celle-là, s'il ne la citoit pas pour exemple d'une *vicieuſe*. Voyons ſi celles que le Critique rapporte, & qu'il croit *élégantes*, ſont auſſi excuſables. Les voici. *Iter in ea loca fecit quibus in locis Germanos eſſe audiebat:* c'eſt de Céſar. *Nullus eſt dies quo die non dicam pro re :* c'eſt de Cicéron.

Il ſe peut faire, que Quintilien porte trop loin la délicateſſe de ſa Critique, choiſiſſant pour un exemple de répétition *vicieuſe* le Paſſage qu'il cite, & que j'ai traduit ; mais cela prouve du moins qu'à plus forte raiſon devoit-il trouver *vicieuſes* les répétitions de ces deux exemples cités par l'Auteur, dans leſquels il convient lui-même, qu'on pouvoit ſe paſſer facilement de ces répétitions : au lieu que la répétition ne ſe pouvoit éviter ſans préjudice du ſens, dans l'exemple que Quintilien rapporte, & que j'ai traduit. Cela eſt ſi vrai qu'on ne ſçauroit corriger cet exemple d'une maniere qui n'intéreſſe point

(1) Cicer. pro Cluentio.

le ſens, en ôtant cette répétition ; au lieu qu'on ne ſçauroit traduire en François d'une maniere ſupportable les deux autres alléguées par l'Auteur, en conſervant les répétitions qui y ſont, comme j'ai, ce me ſemble, traduit celui de Quintilien : Marque certaine, que la répétition eſt moins *vicieuſe* que dans les deux autres ; ſi tant eſt qu'elle le ſoit, comme il le faut croire, puiſque Quintilien le dit. Comment ſoutenir après cela ce que dit l'Auteur, qu'*il faut que ces répétitions paſſaſſent pour élégantes*, puiſqu'une que Quintilien trouve *vicieuſe* l'eſt inconteſtablement moins, que celles que l'Auteur trouve *élégantes* ?

En vérité, cela me fait grand peur pour lui & pour tous ceux qui prétendent, comme lui, connoître les dernieres fineſſes des Langues mortes, même du Latin qui eſt la mieux connue de toutes, comme on connoit celles des langues vivantes. Ce jugement de Quintilien confond étrangement nos idées ſur cette matiere ; il eſt plus naturel de le croire que nous ; &, puiſque notre gout ſe rapporte ſi peu au ſien dans ce paſſage, c'eſt une forte raiſon de ſoupçonner que nous ne ſentons plus ce qu'elles avoient de plus particulier, & de plus délicat. Nous ne ſommes pas Juges compétens de cette délicateſſe ; c'eſt un Eſprit de Vie qui ne ſe conſerve

point dans les Livres. Elle n'eſt plus reconnoiſſable dans les Langues, dès qu'elles ne ſont plus vulgaires, & le diſcernement en meurt avec elles.

Vous voyez par-là que notre Critique n'a pas raiſon de dire, que *M. de Vaugelas ſçavoit beaucoup mieux le François que le Latin*; qu'il n'en devoit rien au célébre Grammairien de qui j'ai parlé plus haut, & que ce Critique relevé ſi fort au-deſſus de lui; & qu'ainſi, il n'a que faire du *pardon* que notre Auteur lui accorde ſi *aiſément* pour la *petite erreur* imaginaire dont il l'accuſe. Ce n'eſt pas toujours une néceſſité d'avoir régenté les baſſes Claſſes, pour ſçavoir parfaitement cette Langue. Il y a bien du tems inutile pour un Regent dans ce Métier, ſi l'on peut appeller tems inutile, quelque partie de celui qui s'emploie à une occupation auſſi noble dans le fond, que l'inſtruction de la Jeuneſſe. Et, comme rien n'empêche ceux qui n'en font pas profeſſion, de s'appliquer aux mêmes Etudes que ceux qui la font, quand ils ſont auſſi laborieux & éclairés, & qu'ils ont autant de génie pour les Langues qu'en avoit M. de Vaugelas, c'eſt avoir bien mal profité de la Lecture de ſon merveilleux Ouvrage, que de n'y avoir pas connu, qu'il ſçavoit auſſi bien le Latin qu'il eſt louable & utile de le ſçavoir.

Longè ſequere & veſtigia ſemper adora.

Quoiqu'un Critique ſoit auſſi obligé d'être modeſte dans les matieres qu'il entend le mieux, que dans celle qu'il entend le moins, il faut pourtant avouer qu'il ſeroit plus excuſable de ne l'être pas ſur des ſujets où il excelleroit, que ſur d'autres. Vous croiriez ſans doute, que notre Auteur eſt auſſi ſçavant en Latin qu'on le peut être, parce qu'il a eu l'audace de taxer d'ignorance dans cette Langue un auſſi grand Perſonnage que M. de Vaugelas. Vous en allez juger par la maniere dont il traduit Cicéron, & vous verrez ſi ſa capacité doit faire ſupporter ſon immodeſtie. Il n'y a pas de plus certaine marque de bien ſçavoir deux Langues, que de bien traduire de l'une en l'autre. C'eſt ce qu'on attendoit plus que de perſonne, d'un homme qui a écrit ſur toutes deux. Voici, cependant, comment il tourne ce paſſage: *Loquendi elegantia augetur legendis Oratoribus & Poëtis; ſunt enim illi veteres, qui ornare nondum poterant ea quæ dicebant, omnes propè præclarè locuti* (1).

Premiérement, il met *quia* dans ſa Citation, au lieu de *qui*, quoique j'aie trouvé

(1) Cicer. de Orat. *Libr. III.*

qui dans toutes les Editions que j'ai pu voir : & ce n'eſt pas une faute d'Impreſſion ; car il traduit ſur *quia*, quoique le ſens y répugne, comme je le ferai voir. Voici ſa Traduction : *Cicéron conſeille, pour apprendre à bien parler, de lire les anciens Poëtes & les anciens Orateurs ; parce*, dit-il, *que ne s'étant pas encore aviſés des expreſſions figurées, ils ont preſque tous bien parlé* (1).

Secondement, Cicéron ne parle pas plus des Figures en cet endroit, que des autres ornemens du Diſcours.

Troiſiémement, *nondum poterant* ne veut pas dire, *ne s'étoient pas encore aviſés*. Autre choſe eſt, ce me ſemble, *ne pouvoir faire ;* autre choſe, *ne ſe pas aviſer de faire.*

Quatriémement, Cicéron ne veut point dire, que ce ſoit à cauſe que les Anciens ne pouvoient pas encore orner leurs Diſcours, comme le Critique traduit par *quia*, qu'ils parloient élégamment. Vous voyez bien que cela ſeroit ridicule ; comme ſi les ornemens du langage pouvoient empêcher de bien parler. Mais ce qu'il veut dire, & le vrai ſens de tout le Paſſage eſt, que *la beauté de l'expreſſion ſe perfectionne à lire les Anciens, parce qu'ils ſe ſont preſque tous exprimés excellemment, quoiqu'ils ne puſſent*

(1) Pag. 308.

pas encore orner le Diſcours, comme on a fait depuis; le peu d'uſage qu'on avoit fait juſqu'alors de l'Eloquence, n'ayant pas encore donné occaſion d'en inventer les ornemens.

Notre Auteur ne traduit pas mieux dans ſa Préface, cet excellent Paſſage de Quintilien. *Si ex eo quod plures faciunt conſuetudo nomen accipiat, periculoſiſſimum dabit præceptum, non orationi modo, ſed quod magis eſt, vitæ* (1). » Si on prend » pour Uſage ce qui eſt en pratique parmi » le plus de gens, les Préceptes en ſeront » dangereux, non ſeulement pour le Lan» gage, mais encore pour la conduite de la » vie. » Il a voulu dire *pour les Mœurs*; car c'eſt ce que Quintilien a entendu par *vitæ*, & non pas *la conduite de la vie*, qui eſt, comme tout le monde ſçait, une choſe différente des Mœurs.

Plus bas encore, dans le même Paſſage. *Conſuetudinem ſermonis vocabo conſenſum eruditorum*, il traduit, *J'appelle Uſage de la Langue, la maniere dont les perſonnes polies ont coûtume de parler.* Cela revient bien à la définition que M. de Vaugelas donne de l'Uſage; mais ce n'eſt pas ce que dit Quintilien, puiſque *eruditorum* veut dire *habiles*, & non pas *polies*, comme l'Auteur

(1) Quintil. *Libr. I. Cap. V.*

le traduit. Or il s'agiſſoit en cette occaſion de traduire Quintilien, & non pas de détourner ſon ſentiment pour le faire rencontrer avec M. de Vaugelas.

Cette maniere de traduire eſt aſſez ordinaire à l'Auteur, & par-là il ne manque jamais d'autorités ; car quand elles ne diſent pas ce qu'il veut, il le leur fait bien dire par force. En voici un exemple curieux, dans la Traduction d'un Paſſage de Céſar. *Ils ont des Idoles d'une grandeur démeſurée, dont ils rempliſſent d'hommes vivans les parties qui les compoſent, leſquelles ſont d'oſier ; & où après avoir mis le feu, les hommes qui y ſont enfermés meurent environnés de flammes. C'eſt*, dit-il (1), *ce que porte le Latin mot à mot.* Je le nie formellement. Le voici. *Immani magnitudine ſimulacra habent, quorum contexta viminibus membra vivis hominibus complent, quibus ſuccenſis, circumventi flamma exanimantur homines* (2).

Premiérement, il n'eſt pas vrai que *ſimulacra* veuille dire *Idoles* en cet endroit, comme l'Auteur le traduit. *Idoles*, comme tout le monde ſçait, ne ſe dit que de Figures fabriquées pour être l'objet d'un culte religieux ; & ce n'eſt pas dequoi il s'agit ici.

Secondement, pour traduire *mot à mot*,

(1) Pag. 387. (2) Cæſar de Bello Gall. *Libr. VI.*

comme il dit qu'il fait, il falloit traduire *membra*, *les membres*, & non pas *les parties qui les compoſent*, comme il a traduit. Mais il faut ſçavoir, que ſon but eſt de faire voir par ce Paſſage, que les Anciens *ſe ſervoient de tours de paroles*, qui rendoient leurs Périodes trop longues; & afin que cela paroiſſe mieux, il met quatre mots dans ſa Traduction, pour un qu'il y a dans l'Original.

Troiſiémement, il en ajoute encore quatre autres pour la même fin, qui ne ſont pas non plus dans Latin; car pour rendre *mot à mot* l'*homines* de Céſar, il falloit mettre ſimplement *ces hommes*, & non pas comme il a mis, *les hommes qui y ſont enfermés*. Mais c'eſt que quatre & quatre font huit; & huit mots de plus dans une Période la font paroître plus longue qu'elle ne paroîtroit, s'ils n'y étoient pas. Cela ſe peut démontrer mathématiquement.

Il n'y en a point qu'il ne faſſe trouver trop longue, toutes & quantefois il lui plaira, en la traduiſant avec ces circuits de paroles affectés. Et quainſi ne ſoit, qu'y auroit-il de *ridicule* à celle-ci, pour la longueur, s'il l'avoit traduite *mot à mot* de cette ſorte? *Ils ont des Figures de grandeur déméſurée, dont ils rempliſſent d'hommes vivans les membres faits d'oſier, auxquels mettant*

mettant le feu, ces hommes meurent environnés de flammes.

Cela n'eſt pas élégant, non plus que ſa traduction, parce que cela eſt traduit *mot à mot;* auſſi n'eſt-ce pas d'élégance qu'il s'agit entre lui & moi dans ce Paſſage; mais on n'oſeroit dire, qu'il y ait rien de ridicule pour la longueur, de cette maniere que je viens de le rendre, comme il le prétend avec raiſon de la maniere qu'il l'a rendu, la plus infidéle du monde, dans une occaſion, où la fidélité étoit ſi eſſentielle à ce qu'il vouloit montrer.

Je ne ſçaurois finir cette matiere, ſans remarquer encore un contre-ſens très remarquable dans un auſſi habile homme que lui. Après avoir établi de cette ſorte, que le Latin eſt plus diffus que le François, il en excepte (1) *quelques expreſſions Latines, ſi courtes*, dit-il, *& ſi ſerrées, qu'il eſt impoſſible de les bien exprimer en François, ſans y ajouter quelque terme.*

Tout le monde avoit trouvé juſqu'à lui, que la meilleure partie du Latin étoit d'expreſſions de cette nature, & il n'y a pas un Traducteur en notre Langue qui ne s'en ſoit plaint. Ainſi, il n'avoit que faire d'exemples pour le prouver, & on l'en auroit bien cru ſur ſa parole. Mais, puiſqu'il en vou-

(1) Pag. 389.

loit alléguer, pourquoi en aller chercher un dans l'Ecriture, qui ne prouve rien moins que ce qu'il veut, pendant qu'il y en a un million d'autres par-tout ? *Comme, par exemple*, dit-il, *ce Paſſage de S. Paul*, Ego enim delibor. *Car pour le traduire, il faut néceſſairement le faire de cette ſorte ;* » Car pour moi, je ſuis comme une Victi- » me, qui a déja reçu l'aſperſion pour être » ſacrifiée ».

Se peut-il qu'il ne voie pas que ce qu'il y a de *court* & de *ſerré* dans cette expreſſion *delibor*, ne vient pas d'une énergie grammaticale, comme il le ſuppoſe ; mais ſeulement de l'étendue du ſens que la choſe ſignifiée par ce mot renferme, & de la nature de cette choſe ſignifiée ? Comme elle n'eſt point connue en France, & qu'elle n'y a jamais été, il eſt bien naturel, qu'on ne s'y ſoit pas aviſé de faire un mot pour la ſignifier, non plus que pour ſignifier toutes les autres Cérémonies ou Uſages ſemblables de l'Antiquité Juive, Grecque, & Romaine, qui ne ſe pratiquent plus. Ainſi, ſi l'on veut faire entendre cette expreſſion en François, il faut néceſſairement expliquer tout du long la choſe qu'elle ſignifie, comme notre Auteur a fait ; comme il faudroit l'expliquer de même en la Langue de quelque autre Pays que ce

fût, où la Cérémonie que ce mot ſignifie ne ſeroit pas plus connue qu'en France; & comme il faudroit enfin tout de même expliquer au long en Latin pluſieurs termes François qui expriment des Coûtumes ou des Cérémonies connues en France, ſi on vouloit faire entendre ces termes dans un Pays, où l'on n'entendroit que le Latin, & où ces Cérémonies ſeroient inconnues.

Pour vous rendre cette comparaiſon plus ſenſible, prenons qu'on veut traduire la Lettre de Voiture ſur la Berne, dans la Langue de quelque Pays, où l'on ne ſçait ce que c'eſt que la Berne. Ne ſeroit-on pas obligé, ſi on vouloit ſe faire entendre, de traduire, *je fus berné*, par une explication beaucoup plus ample, que celle par laquelle l'Auteur traduit *delibor?* Or je vous demande ſi on ſeroit bien fondé là-deſſus à dire que le François *a des expreſſions courtes & ſerrées*, comme il le dit du Latin ſur un fondement tout ſemblable? En vérité, il falloit avoir bien envie de citer S. Paul : & *ces Meſſieurs*, qui ont tant affecté de le citer dans leur Logique, & ailleurs, ſans néceſſité, ne l'ont jamais fait ſi mal-à-propos.

CHAPITRE VIII.

Que la Critique ne doit pas être flateuſe.

C'Eſt ici une eſpéce particuliere d'immodeſtie, dont j'ai cru devoir faire un Chapitre à part, au lieu de la comprendre dans le précédent. Elle conſiſte à louer d'un ton d'Arbitre, qui adjuge un Prix, & qui croit faire grande faveur à ceux qu'il loue. J'appelle auſſi ce vice du nom de flaterie, parce qu'on n'y tombe guéres ſans affectation, & que c'eſt d'ordinaire par quelque motif auſſi malhonnête dans le fond, que la choſe eſt honnête en apparence. Car il y a quatre eſpéces de flaterie, dont il ſeroit aſſez difficile de dire laquelle eſt la plus criminelle. Les deux plus connues ſont celles qui péchent contre la vérité, en louant ceux qui ne ſont pas louables; ſoit que la choſe dont on les loue ne ſoit pas véritable; ou, ſi elle eſt véritable, qu'elle ne ſoit pas digne de louange. La plupart du monde ne connoît que ces deux ſortes de flaterie; mais il y en a deux autres, qui ne ſont pas moins à blâmer, & c'eſt, lorſqu'on loue d'une choſe véritable, & vraiment digne de louange, mais pour une mauvaiſe fin, comme pour corrompre ceux qu'on loue, ou pour mépri-

ſer d'autres gens qu'on ne loue pas de même, quoiqu'on ait la même occaſion de les louer.

On ne ſe défieroit pas qu'un Critique, auſſi vain que le nôtre a paru dans le Chapitre précédent, fût flateur de toutes ces manieres. Cependant, on ne peut guéres l'être davantage. Il ne cite jamais, qu'en approuvant des Auteurs que tout le monde doit éviter, ſuivant les principes que j'ai poſés. Il en loue inceſſamment d'autres, de ſi peu de mérite, que ſes Lecteurs le reconnoîtront facilement à cette marque, ſans que je les nomme; pendant qu'il va démêler curieuſement dans les plus eſtimables deux ou trois endroits, qui ſont peut-être les ſeuls négligés, & qu'il les nomme preſque toujours, ſoit qu'il les approuve ou les reprenne, ſans les louer. Je ſuis forcé d'en citer quelques-uns de cette ſorte, pour ſervir d'exemple, de peur qu'on ne croie que je lui impoſe. Je n'en vois guéres entre ceux qu'il cite, de plus généralement eſtimés, que les Auteurs des mœurs des Iſraélites, & des dernieres Traductions de la Rhétorique d'Ariſtote, d'Horace, & de Terence. Or quelle idée un Lecteur ignorant peut-il prendre de ces Livres dans le ſien, quand il les y voit rarement approuvés, & ſouvent cenſurés, mais preſque toujours ſans éloge; ſinon, que ceux des autres, qu'il loue toujours, ſont

beaucoup meilleurs? Cependant, ce n'eſt pas à dire que ces autres ſoient infaillibles, parce qu'il ne les reprend pas. S'il étoit juſte de les punir de l'entêtement qu'il a pour eux, il ſeroit bien facile de montrer le contraire. Tout le monde ſçait, qu'il y en a, & des plus terribles, dont les fautes ont été relevées plus d'une fois avec tant de force, qu'ils ont trouvé à propos de les diſſimuler, tout terribles qu'on s'imagine qu'ils ſont.

Il n'eſt pas moins à blâmer, qui le croiroit, pour ceux qu'il loue à juſte titre, que pour ceux qu'il loue injuſtement. Le Public n'attend pas après ſon Jugement, pour reconnoître le mérite des gens excellens, & n'apprend rien de nouveau à les voir louer. Il ne fait donc rien en les louant, ni pour eux, ni pour les autres. J'ajoute encore, ni pour lui; car il eſt facile de juger, que ſon but a été de leur faire ſa cour, & d'attirer des Protecteurs à ſon Livre. Mais je crains bien que cette adreſſe ne lui réuſſiſſe pas, & qu'ils ne lui ſçachent pas aſſez de gré des éloges qu'il leur donne, & que perſonne ne leur conteſte, pour partager avec lui l'iniquité de ſes cenſures, en ſe déclarant ſes Partiſans.

Quel effet peuvent donc produire ces louanges? Nul autre, que de faire ſentir aux Ecrivains qu'il ne loue pas l'extrême différence qu'il y a, ſelon lui, entr'eux & ceux

qu'il loue. Voyez dans combien d'inconvéniens différens & inévitables on tombe en critiquant, pour ſatisfaire la démangeaiſon ambitieuſe, indiſcrette, & maligne de nommer. Il ſemble, qu'il ne rende juſtice au mérite, que pour chagriner ceux à qui il n'en trouve pas, pour donner plus de poids à la cenſure qu'il fait des uns, par le bon diſcernement qu'il fait voir à louer les autres. Quel horrible détour, ſi cela étoit, pour affliger des gens qui ne lui ont jamais rien fait! Qui ſe défieroit d'un artifice ſi malicieux, & ſi plauſible! Mais à Dieu ne plaiſe que je le juge ſur les apparences, & que je lui attribue des intentions criminelles, tant qu'il en peut avoir d'innocentes.

M. de Vaugelas s'eſt bien gardé qu'on le pût ſoupçonner de rien de ſemblable. N'avez-vous point remarqué, qu'il ne nomme non plus les Auteurs qu'il approuve que ceux qu'il reprend; & qu'il ſe contente, tout au plus, de les déſigner d'une maniere qui ne force perſonne à les connoître? *Je nomme les morts quand je les loue*, dit-il lui-même, afin qu'on ne crût pas qu'il en uſât ainſi ſans deſſein; *mais non pas les perſonnes vivantes, de peur de leur attirer de l'envie, ou de paſſer pour flateur.* C'eſt dans ſon admirable Préface, que je ne me laſſerois jamais de citer. Eſt-ce qu'il n'aimoit pas

autant les bons Auteurs vivans qu'il allegue, qui étoient preſque tous ſes intimes Amis, que notre Critique aime ceux qu'il cite, à la plupart deſquels il n'a peut-être parlé de ſa vie ?

Que ſi M. de Vaugelas paroît trop ſcrupuleux, ou d'une autorité trop peu conſidérable, on trouvera apparemment celle du Vaugelas de l'ancienne Rome de plus grand poids. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir, que c'eſt de Quintilien que j'entens parler. Or, non content de remarquer, que Cicéron n'avoit parlé que des morts, comme je l'ai rapporté plus haut, ayant à parler lui-même d'un Auteur vivant de mérite fort diſtingué, il le déſigne d'une maniere ſi obſcure, qu'on ne ſçauroit juger qui c'eſt, quoiqu'on connoiſſe aſſez les Illuſtres de ſon tems. « Nous » avons, dit-il, la gloire de poſſéder en» core un homme digne des louanges de » tous les ſiécles. On ſçait aſſez qui je veux » dire : on le nommera quelque jour. » *Supereſt adhuc & exornat ætatis noſtræ gloriam, vir ſæculorum memoriâ dignus ; qui olim nominabitur, nunc intelligitur* (1). Et de peur qu'on ne crût, que ce fût par négligence, ou par envie, qu'il en uſoit de cette ſorte, il a voulu en rendre raiſon, auſſi bien que M. de Vaugelas ; car après

(1) Quintil. *Lib. X. Cap. I.*

avoir parlé de tous les morts qui avoient bien écrit de la Rhétorique avant lui. « Il y » en a, ajoute-t-il, encore pluſieurs aujour- » d'hui non moins eſtimés, qui m'auroient » épargné bien de la peine, s'ils avoient » voulu ne rien laiſſer à traiter de toutes les » parties de cet art. Mais je ne parle point de » ceux qui vivent : le tems de leur louange » viendra quelque jour ; car leur mérite ira » juſqu'à la poſtérité : & l'envie, qui ne » s'attaque point aux morts, mourra avec » eux ». *Parco nominibus viventium, veniet eorum laudi ſuum tempus ; ad poſteros enim virtus durabit, non perveniet invidia* (1).

Vous voyez, que ces excellentes paroles reviennent au noble conſeil du Sage, de *ne louer qu'après la mort.* J'avoue, que la pratique contraire eſt utile dans le Commerce du monde, & qu'il eſt peu d'ames d'aſſez bonne trempe, pour réſiſter au poiſon de la louange ; quoiqu'à dire vrai, il ſoit bien honteux de ſe laiſſer corrompre avec une monnoie, dont les plus pauvres ſont riches, & dont les moins gens de bien ſont les plus libéraux.

Mais à quoi nous ſervent nos études, ſi elles ne nous élevent pas au-deſſus de cette foibleſſe ? Il n'y a point de louanges qui doi-

(1) Quintil. *Lib. III. Cap. I.*

vent moins obliger, que celles que les gens de Lettres ſe donnent les uns aux autres. C'eſt une Nation qui ne parle jamais de perſonne avec indifférence: il faut toujours, ou qu'elle loue, ou qu'elle blâme; mais ſi elle blâme, ce n'eſt guéres ſans intérêt. Ils ſont ſi connus pour avides de gloire, qu'on a toujours ſujet de croire qu'ils ne travaillent à celle des autres, que pour obliger les autres de travailler à la leur. Il ſe fait entre-eux un Commerce continuel d'éloges, qui ne perſuade guéres le Public, & qui le fait rire quelquefois. Mais pourquoi ſeroient-ils plus exemts que le reſte des hommes d'un vice ſi général & ſi autoriſé, dans un ſiécle, où la flaterie s'eſt répandue avec un débordement qui ſcandaliſera la derniere poſtérité ?

CHAPITRE IX.

Que la Critique ne doit pas être outrageuſe.

IL s'agit ici de la plus indiſpenſable & plus générale des obligations d'un Critique. Il n'eſt pas impoſſible d'être modeſte en critiquant, témoin M. de Vaugelas : il n'eſt pas non plus difficile de n'être pas flateur; mais rien n'eſt plus facile que de n'être pas outrageux. La répréhenſion eſt déja aſſez odieu-

ſe d'elle-même, quelque adroitement qu'on la prépare, ou qu'on la déguiſe, ſans la rendre encore de plus mauvais goût par les termes dont on l'aſſaiſonne ; &, de quelque eſprit qu'elle ſoit ſoutenue, elle ne ſçauroit jamais plaire qu'à de méchans cœurs, quand elle eſt traitée de cette ſorte.

Je n'aurai pas grand'peine à en trouver des exemples dans l'Auteur qui m'en fournit, tout flateur qu'il eſt ; car on diroit à l'entendre, qu'il eſt le Dictateur de la République des Lettres, & que tous les autres ayant compoſé par ſon ordre, afin qu'il pût regler les rangs entre eux, il a autorité de leur aſſigner à chacun leur place, par les cenſures plus ou moins fortes qu'il en fait. Que répondroit-il, ſi quelqu'un d'eux lui demandoit, *qui vous a établi Juge entre nous ?* Quand il traite l'un d'*affecté*, l'autre de *pédanteſque*, celui-ci de *petit eſprit*, celui-là de *faiſeur d'Entretiens*, de *certain Auteur qui a voulu faire une Rhétorique* (1). & mille autres manieres mépriſantes & malignes de les déſigner, dont tout honnête homme doit ſe garder, à plus forte raiſon un dévot, tel qu'il veut paroître dans ſon Livre ? Car il y fait parade en toute rencontre d'une grande délicateſſe de conſcience ; mais la ſévérité de la Morale qu'il y

(1) *Pag.* 366, 370, 463, 548, 551.

étale avec tant d'oſtentation, ſeroit, ce me ſemble, bien plus chrétiennement employée à éviter ces expreſſions injurieuſes, qui ne ſont nullement néceſſaires pour établir ſes ſentimens.

Qu'il y a loin de cette maniere de critiquer à la bonne ! Voyez avec quel ſoin M. de Vaugelas, qui étoit fort dévot, mais qui n'étoit pas un dévot de profeſſion, a évité cet écueil des Critiques ; les précautions qu'il a priſes pour éloigner de lui tout ſoupçon de vanité & de malignité, pour adoucir l'amertume qui eſt inſéparablement attachée à la répréhenſion, & que la nature a toujours tant de peine à digérer. *Les Maîtres*, dit-il, *m'ont appris que cette façon d'écrire eſt vicieuſe : ce n'eſt pas une régle que je faſſe ; je ne prétens pas avoir cette autorité. Il me ſemble que ce n'eſt point nettement écrire ; je m'étonne que pluſieurs Ecrivains ne s'en apperçoivent pas :* & une infinité d'autres tours ſemblables, également modeſtes, & obligeans.

Un Critique, qui cherchoit tant d'adouciſſement, n'auroit pas dit, comme le nôtre, ſur le Traité des Ballets, que le *ſçavant Religieux*, qui l'a fait, *y explique fort doctement ce que c'eſt que Capriole* (1) ; & qu'*il eſt difficile de croire qu'il ait employé*

(1) Pag. 103.

à la plus grande gloire de Dieu tout le tems qu'il a mis à le compoſer (1).

On peut dire d'un Auteur qui n'eſt pas de l'Académie, ſans l'outrager beaucoup, qu'il *ne ſe pique pas tant d'écrire purement, que clairement :* mais d'un Auteur qui en eſt, & par conſéquent reconnu pour Juge compétent de la Langue, n'eſt-ce point l'offenſer que de dire (2), qu'il ne *ſe met pas beaucoup en peine des mots*, qu'il *fait des métaphores ſi baſſes & ſi groſſieres, qu'on ne ſçauroit les adoucir par aucun correctif ;* que *ſon expreſſion eſt fort baſſe, & plate ;* qu'il *a fait une faute groſſiere contre le régime*, &c ? Et quand même un Auteur ne ſeroit pas de l'Académie, n'eſt ce point s'ériger en Cenſeur public à titre d'office, que de prononcer ſans aucune néceſſité (3) qu'il *ſe trompe en cette rencontre, auſſi bien qu'en pluſieurs autres ;* qu'un autre *ne s'entend pas dans ce qui regarde la délicateſſe de la Langue ;* que le *langage* de celui-ci *eſt bien plus précieux que correct ;* que celui-là *ſe trompe groſſiérement, & que ſa raiſon eſt pitoyable ;* qu'il *fait de fort méchantes phraſes ;* qu'*on ne doit pas s'étonner de ſes fautes, qu'il ne ſe peut rien de plus plat, & que ſes mots font pitié ;*

(1) Pag. 211. (2) Pag. 186. 304. 305. 543.
(3) Pag. 604. 650. 677. 682. 655.

qu'un Livre *n'eſt non plus recommandable par ſa diction, que par les choſes qu'il renferme.* Voilà un Auteur bien à ſon aiſe !

Goguenard, dit encore notre Critique quelque part (1), *n'eſt pas un nom fort honorable*, & *Magiſter s'emploie dans le Style railleur.* Quoiqu'il ait fait bien des déciſions auſſi peu néceſſaires que ces deux-là, on ne laiſſe pas de voir, qu'il n'a parlé de ces termes injurieux, que pour avoir prétexte de rapporter en exemple une application qui en a été faite.

Quand il ne traiteroit de cette maniere, que des Ecrivains vulgaires, ſa licence ſeroit toujours inſupportable. Que ſeroit-ce donc s'il en avoit traité ainſi qui ſont d'un mérite diſtingué ? Cela ſeul ne ſuffiroit-il pas pour détruire tout ce qu'il a dit contre les autres, & ôter toute croyance dans l'eſprit des honnêtes gens à la cenſure qu'il en fait ? Je n'entreprens pas de défendre tous les bons Auteurs qu'il traite indignement. J'aurois trop à faire. Un ou deux ſuffiront, pour juger de ſon diſcernement, ou de ſa bonne-foi, & prouveront autant que vingt contre lui.

Il eſt facile de ſçavoir, que les *Entretiens ſur les Sciences* ſont d'un fort habile homme, fameux par un grand nombre de bons

(1) Pag. 243. & 389.

Livres en différentes matieres, quoiqu'il plaiſe à notre Critique de l'appeller *un faiſeur d'entretiens*. Mais comme il échape quelquefois à de bons Auteurs de faire des Ouvrages médiocres, quand ils écrivent beaucoup, comme celui-ci, il n'eſt perſonne qui ne crût ſur cette maniere de l'appeller, que ces *Entretiens* ſont quelque choſe de fort chétif. *On ne peut excuſer*, dit le Critique (1), *cette négligence d'un faiſeur d'entretiens, qui dit, en louant une Communauté qui eſt fort au-deſſus de ſes louanges ; Ils vivent dans un grand éloignement du monde, & mépris de ce qu'on y appelle grand & agréable. Cette phraſe eſt eſtropiée, &c.*

Qui croiroit que le Livre, dont il parle de la ſorte, fût un des plus utiles, pour ce qu'il traite, & des plus inſtructifs de notre Langue ; auſſi eſtimable pour le moins, à tout prendre, que bien d'autres qu'il ne cite jamais ſans éloge ? Que ſi cela eſt vrai comme il eſt facile de le vérifier, n'eſt-il pas reſponſable de l'idée injuſte & déſavantageuſe qu'il en donne, ſous prétexte de trois ou quatre légeres négligences d'expreſſion qu'il remarque ? Et lui, qui loue quelquefois des Auteurs ſi médiocres, ſans aucune néceſſité, puiſque c'eſt en les approuvant,

(1) *Pag.* 548.

ne devroit il pas du moins marquer le mérite de celui-ci en le reprenant, s'il n'y avoit point de malignité dans ſon fait? Je vous avoue, que quoique je ne connoiſſe cet Auteur que de nom, je rens avec plaiſir ce témoignage à ſon Livre, parce qu'il n'a pas fait à Paris le bruit qu'il mérite, tout plein qu'il eſt de bonnes choſes; pendant que tant d'autres, qui ne ſont dans le fond que paroles & rien plus, y ſont prônés par tant de gens, comme par notre Critique, pour leur politeſſe prétendue, toute affectée, artificielle, & qui n'a rien d'original ni de ſolide.

Mais la plus *inexcuſable* & *inſupportable* de toutes ſes cenſures, pour me ſervir de ſes termes, eſt celle qu'il a faite (1) du *Traité de Morale, ſur la Valeur.* S'il eſt vrai qu'un malheureux eſt une choſe ſacrée, cet Auteur eſt celui de tous à qui il falloit le moins toucher, tout mort qu'il eſt. Sa diſgrace a eu quelque choſe de ſi pitoyable, qu'il n'y a point d'homme de Lettres ſur-tout, qui ne doive frémir en s'en ſouvenant, bien loin de lui inſulter; puiſqu'il eſt certain, que ce pauvre garçon n'étoit tombé dans l'état affreux où il a paſſé les dernieres années de ſa vie, que pour s'être trop appliqué. Un homme de l'Académie Françoiſe, enfermé

(1) *Pag.* 370.

pour avoir perdu l'eſprit, n'eſt pas une aventure ſi ordinaire, qu'elle puiſſe être oubliée en parlant de ſes Ouvrages. Toute la France l'a ſçu, & il n'eſt pas à préſumer que notre Critique l'ait ignoré.

De quelque maniere qu'on inſulte à un malheureux de cette eſpéce, quoique ce ne ſoit qu'à ſa mémoire, c'eſt toujours une inhumanité. Que ſera-ce donc de s'efforcer de montrer, qu'il s'étoit mis dans cet état pour faire de fort mauvais Livres, parce qu'il en a fait un qui déplaît à notre Critique, parmi pluſieurs autres qui ont leur mérite, comme la Traduction de Salluſte, & du Dialogue de l'Orateur de Cicéron? Pourquoi ôter à ſes parens & à ſes amis la ſeule conſolation qui leur reſte, en décriant autant qu'il ſe peut, les Reliques, ſi précieuſes pour eux, de ſa raiſon & de ſon eſprit?

Quand la cenſure qu'en fait notre Critique ſeroit la plus juſte du monde, il ne ſçauroit parer à ce reproche. Que ſeroit-ce donc, s'il avoit tort? il reprend cet Auteur d'avoir dit *le Lycée & le Portique*, pour dire *les Stoïciens & les Péripatéticiens, parce*, dit-il, *que c'eſt faire parade de certains mots que tout le monde n'entend pas*. Mais, outre que les mots de *Stoïciens* & de *Péripatéticiens* ne ſeroient pas entendus de plus

de monde que ceux de *Portique* & de *Lycée*, de quel monde notre Critique entend-il parler ? Il ne peut entendre que le monde à l'uſage duquel un Livre *de Morale* peut être ; car il importe peu que tout autre monde que celui-là entende, ou n'entende pas, les mots qui ſe trouvent dans ce Livre. Or, comment peut-on dire que le *Lycée* & le *Portique* ſoient des mots, que tout le monde, à qui il convient de lire un *Traité de Morale*, n'entende pas ?

Mais ce n'eſt-là que le prélude. Voyons ce qui ſuit. C'eſt un exemple tiré de ce Traité; lequel, ſelon notre Critique, *renferme ſeul preſque tous les défauts qui accompagnent le Style pédanteſque. Ce Style conſiſte*, dit-il, outre ce que j'ai déja rapporté, *à parler toujours avec emphaſe, à ſe ſervir ſans ceſſe des termes de Sciences, & à être bouffi de Grec & de Latin.* Or il me ſemble qu'il n'y a d'*emphaſe* dans cet exemple, que celle qui eſt naturelle au ſens qu'il renferme, & au ſujet qui y eſt traité ; que les *termes de Sciences*, qui y ſont, y viennent proprement, & néceſſairement ; que deux mots Grecs, & un Latin qui s'y trouvent, ne ſont pas à blâmer dans un *Traité* dogmatique ſur la nature d'une vertu ; & qu'ils ne ſçauroient être employés plus à propos qu'ils l'y ſont.

Il ne faut pour le prouver, que rapporter ſimplement le Paſſage même, en retranchant ces trois mots, dont je conviens, que cet Auteur auroit pu, mais non pas dû, s'abſtenir, vu la nature de ſon Ouvrage. Que ſi, en ôtant ces trois malheureux mots, tout le reſte de ſon Diſcours paroît bon, & même agréable, je vous demande, ſi ce n'eſt pas une affectation ridicule de non-pédanterie, ſi j'oſe m'exprimer de cette ſorte, que de prétendre que ces ſeuls mots ſuffiſent, pour rendre ce diſcours un modéle du *Style pédanteſque ?*

L'une des plus déſagréables ſujétions des Ouvrages de Critique, comme celui-ci, eſt la répétition des paſſages, le plus ſouvent ennuyeuſe, quoique néceſſaire. Mais, bien que celui dont il eſt queſtion ici entre nous ſoit aſſez long, il eſt choiſi ſi judicieuſement, que je ne crains point d'ennuyer en le rapportant. Le voici.

Les Latins, par le mot de Vertu, *entendent ſinguliérement la* Valeur, *comme s'ils avoient penſé, que la valeur fût la ſeule Vertu par excellence. D'ailleurs, quelques-uns ont eſtimé avec beaucoup de vraiſemblance, que ce mot tire ſon origine d'un nom qui ſignifie l'Homme. Une ſemblable Etymologie eſt tout-à-fait évidente dans la Langue Grecque, qui non ſeulement don-*

ne le nom général de Vertu à la Valeur, mais qui l'appelle encore d'un autre qui ſemble *marquer, que l'homme y trouve ſon véritable caractere, & qu'il ſeroit indigne de porter le nom d'homme, s'il manquoit d'en avoir le cœur. La langue des Grecs, ni celle des Latins, n'ont pas tant fait d'honneur à cette Vertu, que lui en a fait la nôtre. N'eſt-ce pas une choſe remarquable, qu'on lui ait affecté le nom même qu'on emploie pour exprimer le prix des choſes; comme ſi on vouloit faire entendre, que les hommes ne valent peu, ou beaucoup, qu'à proportion de leur courage.*

Il faut être bien prévenu contre l'Auteur de ce diſcours, pour s'écrier là-deſſus, *ſe peut-il rien voir de plus pédanteſque?* Oui ſans doute, puiſqu'il ne peut-être qualifié de cette ſorte, que par une injuſtice extrême. Si tout le Livre reſſembloit à cet endroit, peut-être y auroit-il quelque choſe à redire. Mais qu'au commencement d'un *Traité de Morale* un Auteur employe une page à examiner l'origine du nom de la vertu dont il veut traiter, quand cette origine eſt auſſi ſignificative que celle-ci, c'eſt une délicateſſe qui ne ſeroit pas pardonnable à un Courtiſan, ni à une femme, que de dire, que *rien n'eſt plus pédanteſque.*

Sur quel fondement peut-on prétendre

que *l'étymologie n'eſt pas une véritable preuve* de l'idée qu'on a eue des choſes, & qu'on en a voulu donner, en leur impoſant des noms, quand ils ſont d'auſſi grand ſens, que les noms Grecs, Latins, & François de la vertu qui fait le ſujet de ce *Traité* ? Ne font-ils pas voir clairement, qu'elle a été conſidérée dans ces trois Langues, comme la plus noble, & la plus virile, de toutes les vertus ? c'eſt tout ce que cet Auteur a voulu prouver en cet endroit ; car que ce ſoit juſtement, ou non, qu'elle a été conſidérée de cette ſorte, ce n'eſt point ce qu'il y examine. Or je demande, s'il y a rien de plus raiſonnable & de plus naturel à un Auteur, que de relever l'excellence de ſon ſujet, autant que la vérité le permet ?

Notre Critique ne ſe plaindra pas de ce que je le traite de Courtiſan dans cette rencontre, où il en affecte ſi ouvertement le ſtyle & les ſentimens. *Voulant parler*, dit-il, *de la valeur à Monſeigneur le Dauphin, à qui il a bien oſé dédier ſon Ouvrage.* Voilà aſſurément une grande inſolence à un homme de l'Académie, qui a penſion du Roi, & qui eſt chargé du ſoin de ſa Bibliothéque, *d'oſer dédier* un Livre *de Morale* à un Prince de quinze ans. Vous avez pu remarquer juſqu'ici que je n'aime pas à m'emporter ; mais la patience m'échape

cette fois. Y a-t-il de Valet à la Cour, qui pût marquer plus groſſiérement, que par cette Critique, la frayeur baſſe & ſervile que la canaille a des Princes : ni rien de plus indigne, je ne dis pas d'un dévot, mais ſeulement d'un homme de Lettres, que la diſpoſition de cœur, d'où cette expreſſion doit être néceſſairement partie ? Comment *oſe*-t-il lui-même avancer à la vue de toute la France, que c'eſt une audace blamable dans un Ecrivain de cette qualité, que d'écrire à un jeune Prince ſur les vertus les plus convenables à ſa condition? Y a-t-il quelque Loi, qui défende à ceux qui ne ſont pas chargés de leur éducation, de leur dire de bonnes choſes, de traiter avec eux des matieres *de Morale* qui les regardent, & de rendre public ce qu'on en penſe ? Ne ſemble-t-il pas qu'ils ne doivent être inſtruits qu'en cachette, & qu'il faut bien ſe garder de faire connoître au monde, qu'ils ne ſçavent pas toutes choſes naturellement, & ſans avoir rien appris ?

Voilà comment les gens de Lettres deviennent *de grands & magnifiques flateurs*, pour me ſervir des termes de Longin ; au lieu de ſe conſerver ſoigneuſement dans la poſſeſſion de l'honnête liberté, & de la ſage hardieſſe, qui eſt naturelle & ſi néceſſaire aux bons Eſprits. C'eſt ainſi qu'on corrompt

celui des Grands, en leur faiſant accroire par ces ſortes d'égards outrés & ridicules, qu'il n'eſt preſque permis à perſonne de leur parler ; que la raiſon, que la vérité ne doit pas avoir le même accès auprès d'eux, qu'auprès des autres hommes ; & qu'au lieu que les autres hommes ſont obligés de la révérer, qui que ce ſoit qui la leur repréſente, les Grands ne la doivent écouter, que quand elle eſt accompagnée des titres, des charges, & des autres marques extérieures d'autorité qui lui ſont étrangeres. En vérité, quoique notre Critique parle beaucoup de la Cour, cet endroit de ſon Livre me feroit ſoupçonner qu'il ne la connoît gueres. On eſt fort moqueur en ce Pays-là. Je m'aſſure que s'il y a été vu, on aura ri de cette affectation de reſpect mal entendu ; & qu'on aura trouvé, qu'il fait trop le Courtiſan, pour être de la Cour ; comme cet Ancien fut reconnu à Athénes pour étranger, parce qu'il parloit trop bon Athénien.

CHAPITRE X.

Qui eſt l'Auteur des Réflexions ſur l'Uſage préſent de la Langue.

JE ne ſçaurois croire, que vous n'ayez la même curioſité que moi de ſçavoir, quelle eſpéce d'homme eſt notre Critique, voyant l'autorité qu'il ſe donne, & la hauteur dont il traite tant de gens. Il n'eſt pas naturel qu'il en uſe de la ſorte, ſans être pouſſé, ou ſoutenu, ou même aſſuré d'être avoué, en cas que ſon Livre réuſſiſſe; &, s'il ne veut pas être connu par ſon nom, puiſqu'il ne l'y a pas mis, il faut bien qu'il prétende l'être par quelqu'autre endroit fort avantageux, pour oſer ſe donner cette licence. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir lu ſon Ouvrage auſſi attentivement que moi, pour découvrir d'où lui vient une audace ſi extraordinaire. Il y eſt marqué à des caracteres qui ne trompent point, & vous les reconnoîtrez facilement. Je crois d'autant plus devoir vous faire part de la recherche que j'en ai faite, qu'elle a beaucoup contribué à la réſolution que j'ai priſe de choiſir ſes fautes pour me ſervir d'exemples. Si ſon Livre n'avoit aucun appui, cela auroit été peu néceſſaire, étant auſſi peu connu que

vous

vous dites : & l'on pourroit quaſi aſſurer, qu'il ne le ſera jamais davantage : car c'eſt une régle générale, qu'hors qu'un Livre ſoit excellent, ſa réputation va toujours en diminuant. La ſeule exception, qu'il y a à cette régle, eſt, quand un Auteur eſt attaché à quelque parti conſidérable des Lettres, qui ne l'avoue pas d'abord, ſoit parce qu'on ne l'eſtime pas aſſez pour cela dans ce parti, ou que ſon deſſein eſt odieux comme celui de notre Critique, ou pour quelqu'autre raiſon. Alors on l'envoie ſeul comme un enfant perdu, pour voir ce qui en arrivera. S'il ne fait point de mauvaiſe rencontre, & qu'il ne ſoit pas aſſez connu, en ce cas le Parti ne manque point de le faire connoître, pour eſſayer quel bruit il fera dans le monde, avant que de l'avouer ouvertement. On en parle comme d'une merveille ; on trouve occaſion de le citer à tout propos ; on le lit, on le prête, on le donne à qui en veut, & à qui n'en veut pas. De cette ſorte, bien loin de tomber dans l'obſcurité, il ſe reléve quelquefois d'où tout autre ne reléveroit jamais, & parvient à un degré de réputation, dont il n'aprocheroit pas, s'il étoit abandonné à lui-même.

Quelque peu de bruit qu'ait fait juſqu'ici le Livre de notre Critique, il peut bien lui arriver quelque choſe de ſemblable, à con-

ſiderer les marques qu'il porte, le dévouement entier qu'il y témoigne au plus fort Parti des gens de Lettres qu'il y ait aujourd'hui en France, & l'opinion qu'il y a bien voulu donner au Public de ſa liaiſon avec eux.

Il approuve ſur leur ſeule autorité vingt mots, que perſonne n'oſeroit dire qu'eux : comme *peinturer*, *fatuité*, *déchirement*, *incontradiction*, *invitation*, *inexact*, *incorruption*, *inexécuté*, *intenable*, *inforçable* (1), & quantité d'autres pareils, dont ils ont enrichi la Langue.

Il allégue les plus méchans endroits de leurs Ouvrages, auſſi hardiment que les plus beaux ; témoin cet étrange Vers que je ne penſe pas qu'autre que lui ait jamais cité, quoiqu'il diſe qu'on le cite d'ordinaire,

Dieu, dont nul de nos maux n'a les graces bornées (2).

Il ſoutient leurs manieres de parler les plus vicieuſes, telle que celle-ci, *nous renoncer nous-mêmes*, parce qu'on dit bien *renoncer la Foi* (3), comme s'il y avoit rien de ſi ordinaire dans notre langue, que des Verbes,

(1) Pag. 380, 227, 156, 261, 272, 235, 262, 259. (2) Pag. 355, Hymn. *Audi benigne Conditor.*
(3) Pag. 12.

qui ont un régime devant certains noms, qu'ils n'ont pas devant d'autres.

Si jamais un Grammairien eſt obligé de rendre raiſon de ſes déciſions, c'eſt aſſurément lorſqu'elles ſont contre l'uſage. Cependant notre Critique dit (1), que *Roi Prophête* eſt *meilleur* que *Prophête Roi*, qu'il avoue être *plus uſité*, ſans rendre d'autre raiſon de ſa déciſion, que l'autorité de quelques *nouveaux Livres de Piété* qu'il ne nomme pas. Mais ils ſont faciles à deviner, puiſqu'il ajoute, qu'ils ſont *écrits avec politeſſe :* & leurs Auteurs feroient auſſi empêchés que lui à ſoutenir ce ſentiment, pendant qu'il y a une raiſon évidente pour le contraire. C'eſt que David étant cité en qualité de Prophête, & non pas de Roi, il eſt bien plus naturel de le déſigner premiérement par la qualité en laquelle il eſt cité, que par celle de Roi, qu'on n'ajoute, que pour le diſtinguer des autres Prophêtes, qui n'étoient pas Rois comme lui. C'eſt encore une fois le cas, ou jamais, de raiſonner ſur la Langue, ainſi que M. de Vaugelas le déclare & le pratique, non ſeulement quand l'uſage eſt douteux, mais auſſi quand il eſt, comme ici, d'accord avec la raiſon. Mais la raiſon & l'uſage joints enſemble ne ſont

(1) Pag. 514.

rien pour notre Critique, en comparaiſon de l'autorité de *ces Meſſieurs.*

Lorſqu'il cenſure quelque maniere de parler, ſans nommer l'Auteur d'où il l'a tirée, c'eſt toujours, à coup ſûr, de leurs Livres. On ne trouvera pas qu'il ait eu une ſeule fois, pour quelque autre Ecrivain que ce ſoit, ce même égard, que M. de Vaugelas a eu pour tous ceux qu'il a repris, juſqu'à déguiſer le Paſſage qu'il cenſure, de peur qu'on n'en reconnoiſſe l'Auteur. J'ai déja rapporté ailleurs cet honnête & ingénieux artifice; mais il y a des choſes ſi eſtimables & de ſi bon exemple, qu'on ne peut trop le répéter.

Parce que tout le monde a trouvé à redire à la longueur exorbitante de leurs Périodes, il décide, qu'*on ne reprend que celles dont la longueur n'eſt pas naturelle, & ne vient que d'un déplacement de termes* (1); comme ſi, à ces deux défauts près, il étoit permis d'en faire d'auſſi longues qu'on veut, & qu'il n'y eut point d'autre raiſon que ces deux-là, pour n'en pas faire de trop longues.

Rien n'eſt plus viſible que ſon affectation de critiquer les Auteurs, qui ont été aſſez téméraires, pour oſer traiter les mêmes matieres que *ces Meſſieurs*; comme entre au-

(1) Pag. 384.

tres le dernier Traducteur de l'Imitation de Jéſus-Chriſt. Il le diſtingue toujours ſoigneuſement du leur, qu'il appelle *le bon* (1), de peur qu'on ne s'y méprenne ; pendant qu'il dit de l'autre, qu'il eſt *peu exact*, qu'il *fait de fort méchantes phraſes*, & qu'*on ne doit pas s'étonner de ſes fautes*.

C'eſt dans le même eſprit de partialité, qu'il parle des *Vers dans la Proſe*, comme s'il avoit quelque choſe de nouveau à dire ſur cette Remarque la plus rebattue de toutes, & que le même Vaugelas a *épuiſée*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme que notre Critique n'aime pas (2). Après avoir nommé un Auteur qui a fait un Vers, & avoir exagéré ſa faute, il reprend un de *ces Meſſieurs*, qui en a fait deux tout de ſuite, ce qui eſt autrement inexcuſable ; & cependant, non content de ne pas le nommer, comme il nomme l'autre, il n'a pu s'empêcher de le déſigner par la qualité de *très-fameux & très-habile Ecrivain*. Si ce n'eſt pas-là ce qui s'appelle acception de perſonnes, apprenez-moi de grace ce que c'eſt.

Mais la plus claire marque à laquelle je l'ai reconnu pour être de leurs amis, & celle, je m'aſſure, qu'il déſavoueroit le moins, eſt l'affectation de ſévérité, qui paroît en toute occaſion dans ſes ſentimens ſur la Mo-

(1) Pag. 415, 354, 524, 537. (2) Pag. 701.

rale. Y en a-t-il de plus viſible, que d'avertir, comme il fait (1), qu'il ne faut pas dire que *l'Opera & la Comédie ſont des divertiſſemens ſéculiers ?* S'eſt-on jamais aviſé de les qualifier de la ſorte ? Et cela pour avoir occaſion de dire, à propos ou non, que *les Laïques* même ne *peuvent* pas *les prendre innocemment.*

Ce qu'il dit ſur *faire galanterie* (2) ne paroît pas moins affecté. Outre que cette maniere de parler n'eſt pas des plus *uſitées*, quoiqu'il le diſe, peut-on prétendre, comme il fait, que *ce terme*, ni aucun autre, *en diſe plus qu'on n'en devroit entendre ?* Puiſque les expreſſions ne ſont inventées que pour faire entendre ce qu'elles ſignifient, ou il faut ne les point employer du tout, ou l'on doit entendre tout ce qu'elles ſignifient, quand on fait tant que de les employer. Il a peut-être voulu dire, que ce terme en dit plus, qu'il n'eſt à propos d'en faire entendre. Voilà le ſeul ſens raiſonnable qu'on peut donner à ſon Diſcours. Mais ce n'eſt pas ce qu'il dit ; & quand il le diroit, il faut bien néceſſairement, qu'il y ait des mots pour exprimer les choſes, même les plus honteuſes, comme les plus louables. Tout ce qu'on doit obſerver là-deſſus, eſt de ne ſe pas ſervir, pour exprimer les

(1) Pag. 634. (2) Pag. 225.

honteuſes, de termes qui ayent d'ordinaire ailleurs un ſens louable ; parce que de ſemblables termes pourroient faire ſoupçonner, qu'on veut donner une idée louable de ces choſes honteuſes, au lieu d'en donner une blâmable. Or il n'oſeroit dire, que le mot de *galanterie* s'emploie d'ordinaire ailleurs en un ſens moralement louable ; & partant il eſt difficile d'en trouver un, qui exprime plus modeſtement que celui-là, la turpitude de la choſe qu'il ſignifie, ſans en donner une idée louable. S'il en ſçait un meilleur, *qui donne, pour le vice* qu'il déſigne, toute l'*horreur* qu'on en doit avoir, il devoit le dire.

Il n'y a donc rien de plus mal appliqué, que ce qu'il ajoute à la fin de cette remarque, que *les gens du monde ſont bien-aiſes de nommer les choſes, comme il leur eſt avantageux de les feindre.* Il veut dire, comme il leur eſt agréable de ſe les repréſenter, les plus criminelles ſous des images innocentes ; car il faut ajouter tout cela à ſon Diſcours, pour le rendre intelligible.

L'ambition d'étaler ſes ſentimens ſéveres ſur cette matiere, l'a fait tomber ailleurs dans un excès, qu'il ne ſçauroit, ni déſavouer, ni juſtifier. *Ces termes couverts & déguiſés*, dit-il, en parlant des *expreſſions amoureu-*

ſes des Théatres & des Romans, dont on envelope les ſaletés, ſont beaucoup plus infames, que ces termes effrontés, dont ſe ſervent les Libertins groſſiers (1).

Je conviens avec lui, que l'uſage des *termes couverts* facilite les Converſations de matieres trop libres ; mais, puiſqu'il faut qu'il y ait des mots pour parler de tout, comme je l'ai déja remarqué, ces *termes* n'en ſont pas pour cela moins innocens & moins néceſſaires, non plus que toutes les autres choſes innocentes & néceſſaires, dont on abuſe dans le monde. Ainſi ſon zéle l'a emporté trop loin cette fois, quand il lui a fait dire, qu'ils ſont *plus infames*, pour dire qu'ils ſont plus pernicieux que *les termes effrontés* ; car on voit bien par ce qu'il dit enſuite, qu'ils *corrompent l'Ame plus aiſément*, que c'eſt ce qu'il a voulu faire entendre.

Mais voyez combien il importe de prendre garde à ce qu'on dit, lors même qu'on croit le plus avoir raiſon. Car qui prendroit ſon Diſcours au pied de la lettre, croiroit, qu'il blâmeroit moins qu'on ſe ſervît, dans l'entretien, des mots les plus ſales, que des *termes couverts* qui ont une apparence honnête ; puiſque *ces termes couverts ſont beaucoup plus infames*, ſelon lui, que les

(1) Pag. 320.

franches ordures, & qu'entre deux *termes infames*, il eſt conſtamment mieux de ſe ſervir de celui qui l'eſt moins, que de celui qui l'eſt plus. Mais Dieu me garde de lui attribuer ce ſentiment, quoiqu'il ſuive naturellement de ſes paroles.

J'ai réſervé pour le dernier de ſes rafinemens pieux le plus curieux de tous. C'eſt vouloir étendre bien loin le ſentiment de S. Auguſtin, que tout ce qui eſt purement humain eſt vicieux, que de prétendre, qu'on s'y conforme dans les manieres de parler, même les plus communes, & qu'on ne doive pas dire, *humainement parlant* (1) : *Ces Meſſieurs* ont beau faire. Quelque véritable que puiſſe être leur Doctrine dans la ſpéculation, ils n'empêcheront jamais le monde de parler naturellement. Ils ne feront croire à perſonne qu'*humainement veuille dire injuſtement, fauſſement, déraiſonnablement*, comme notre Critique l'aſſure; que de dire, par exemple, *humainement parlant, c'eſt un grand avantage d'être riche*, ce ſoit *ſe ſervir de ce mot pour couvrir le Vice.* Bien loin que ce *terme cache ce que les choſes où l'on l'applique ont de faux, pour n'y voir*, comme il dit, *que ce qu'elles ont de conforme à la Cupidité :* on peut dire, au contraire, qu'il porte natu-

(1) Pag 249.

rellement l'Eſprit à entendre qu'on fait abſtraction de la Religion en s'en ſervant, & par conſéquent de la rigueur de la vérité; & qu'ainſi, bien loin de la bleſſer, il marque en quelque ſorte de l'égard pour elle.

Car il eſt à remarquer, que cet adverbe *humainement*, qui répond dans cette maniere de parler à l'*humanitùs* Latin, & non pas à *humanè*, ni à *humaniter*, ne s'y prend pas dans le ſens avantageux de l'adjectif *humain*, & du Subſtantif *humanité*, qui ſe diſent d'ordinaire en bonne part; mais bien plûtôt dans un ſens déſavantageux, qui déſigne la foibleſſe & la miſere de la Nature.

Je n'impute pas à notre Critique ce rafinement ridicule. C'eſt ſa prévention pour l'Auteur de qui il l'a pris, qui le lui a fait adopter ſans l'examiner. Ainſi ils ne ſe doivent rien; car il a ſujet d'être auſſi mal obligé à cet Auteur de lui avoir inſpiré un Sentiment ſi peu raiſonnable, que cet Auteur lui doit être mal obligé de le faire remarquer en le citant; au lieu qu'il eſt peut-être noyé dans le Livre d'où il eſt tiré, parmi un nombre infini d'autres ſemblables, qui l'y rendent moins remarquable.

Car ne croyez pas que ce ſoit le ſeul de cette qualité, que notre Critique cite avec admiration: en voici d'autres, qui ne lui

en doivent guéres. Il eſt bien vrai, comme l'a dit *un ſage Païen* cité par *l'un de ces fameux Ecrivains*, qu'*il ne reſte qu'un moyen à un Souverain, pour s'élever au-deſſus de ſa grandeur, qui eſt de s'abaiſſer, par les témoignages de ſa bonté, vers ceux qui lui ſont ſoumis* (1). La raiſon en eſt, qu'un Souverain étant un Homme, ſa bonté, qui eſt une vertu, eſt beaucoup plus eſtimable quand il en a, que ſa Grandeur, qui n'eſt que miſere dans la vérité, & une qualité étrangere à ſon Etre. Mais que *Dieu*, en qui la Grandeur & la Bonté ſont également véritables, infinies, eſſentielles, *ſe ſoit*, comme le dit cet Ecrivain, *relevé en quelque ſorte au-deſſus de lui-même, en s'abaiſſant pour ſauver les hommes*, c'eſt ce que perſonne qui penſera juſte, & dans l'exacte vérité, comme on doit penſer ſur cette matiere plus que ſur aucune autre, ne dira jamais. Il faut bien aimer Pline, ou Trajan, pour leur faire l'honneur d'emprunter comme cela d'eux les louanges de Dieu.

Ce même *fameux Ecrivain* n'eſt gueres plus heureux à citer Horace que Pline, & auroit beaucoup mieux fait de ne point ſortir de ſon S. Auguſtin. Après avoir établi avec ſa longueur ordinaire, comme quelque choſe de fort nouveau & de fort difficile

(1) Pag. 396.

à prouver, qu'il faut ſe régler ſur la Vertu, & non pas ſur le bien, dans le choix d'un mariage : *Si cette Régle*, dit-il, *paroît trop ſpirituelle à quelques-uns, il eſt bon qu'ils ſçachent, qu'elle a été vue* (quelle maniere de parler, voir une Régle !) *& repréſentée avec des expreſſions très-fortes, par les Païens mêmes. C'eſt ce qui a fait dire à l'un d'eux : Si vous me demandez pourquoi notre ſiécle eſt ſi fécond en toute ſorte de déréglemens & de vices, je vous dirai que c'eſt parce que la corruption régne dans la maniere dont ſe font les mariages* (1). Horace dit ſeulement, que *la corruption du ſiécle a commencé par ſouiller les mariages*, c'eſt-à-dire, *par les Adulteres*, comme il eſt évident pour quiconque entend le Latin.

Fœcunda culpæ ſæcula nuptias
Primum inquinavêre (2).

Qui croiroit là-deſſus que ce Poëte *a vu la Régle* de préférer la vertu au bien dans le choix d'un mariage, & qu'il l'a *repréſentée avec des expreſſions très-fortes ?* Il faut avoir bien réſolu de trouver dans un Auteur ce qu'on y cherche, pour changer ſi ouvertement ſa penſée.

Voilà des Exemples de la maniere de ci-

(1) Pag. 395. (2) Horat. Ode VI. *Libri III.*

ter de ces *fameux Ecrivains*, qui ne revient pas mal à celle de notre Critique, & comment l'ambition de faire voir qu'ils ſçavent les Lettres humaines auſſi bien que les divines, les fait égarer quelquefois. En voici d'autres de leur maniere de penſer.

L'Obſervation des Loix, dit l'un de ceux qu'il aime le plus, *ne paſſe plus pour honteuſe, lorſque les Grands en font une publique profeſſion* (1). J'aimerois bien autant *profeſſion publique*; mais cela n'eſt rien.

Je demande premiérement, avant que d'aller plus avant, en quel Pays du monde *l'Obſervation des Loix paſſe pour honteuſe?* Il veut dire, qu'on a honte de les obſerver; mais cela eſt bien différent, comme vous voyez. Autre choſe eſt dire, qu'on a honte de faire une action; autre choſe que cette action *paſſe pour honteuſe*. Avoir honte de faire une action, marque le ſentiment particulier de la perſonne qui a cette honte; mais une action qui *paſſe pour honteuſe*, marque le ſentiment commun du monde ſur cette action. Paſſons outre.

Et l'on fait gloire de ſuivre, continue cet Auteur (2), *ceux que la Gloire ſuit toujours*. Qui lui a dit, que *la Gloire ſuit*

(1) Pag. 568. (2) Chap. X.

toujours les Grands ? Eſt-ce qu'ils obſervent toujours les Loix ? Je le voudrois du meilleur de mon cœur ; ou que la Gloire les ſuit, lors même qu'ils ne les obſervent pas. Qui s'attendoit à trouver, dans des Livres de Dévots outrés, un ſentiment, comme celui-là, digne des Courtiſans les plus corrompus ?

Si cela eſt mal penſé, voici qui n'eſt pas mieux exprimé. *On ſuppoſe*, dit ailleurs le même Auteur, (pour dire, on s'imagine, on ſe flate,) *qu'on aura quelque jour le tems de penſer à la Mort ; & ſur cette fauſſe aſſurance on prend toute ſa vie le parti de n'y ſonger point* (1). Y eût-il jamais expreſſion, qui impliquât une contradiction plus manifeſte ? Puiſqu'on ne ſçauroit prendre parti ſur une choſe qu'en y ſongeant, *prendre toute ſa vie le parti de ne pas ſonger à la Mort*, n'eſt-ce pas y ſonger toute ſa vie ? On voit bien qu'il a voulu dire, qu'*on prend le parti de n'y ſonger de toute ſa vie* ; mais s'il vouloit dire cela, pourquoi dit-il tout le contraire ?

Qui n'admireroit encore cette découverte du même Auteur, que notre Critique a choiſie, apparemment comme une fort bonne choſe, pour la rapporter, puiſque c'eſt à un uſage, auquel tout autre Paſſage auroit été

(1) Pag. 366.

auſſi propre que celui-là ? Car c'eſt pour marquer la Ponctuation. Qui croiroit, que l'Amour de la Gloire, dont le fondement dans l'Ame de l'Homme eſt ſi connu, que ce ſeroit être ridicule de le chercher, vînt, comme cet Auteur l'a imaginé, de ce que *nous avons une ſi grande idée de l'Ame de l'Homme, que nous ne ſçaurions ſouffrir d'en être mépriſés, & de n'être pas dans l'eſtime d'une Ame* (1) ? Comme ſi on ne ſe ſoucioit de l'eſtime des autres, qu'autant qu'on les eſtime. J'en appelle à l'expérience. Il faut avoir le goût bien gâté par les ridicules ſubtilités des nouveaux Syſtêmes, pour s'entêter de ſemblables chimeres. En vérité, la ſimplicité n'eſt guéres moins eſſentielle à la bonne maniere de penſer, qu'à la nature même de l'Eſprit, ou ſi vous aimez mieux, de la Subſtance qui penſe.

Quand on eſt une fois infatué de ces mauvais rafinemens, les plus étranges paroiſſent les plus précieux. Témoin cet autre Paſſage, que notre Critique eſt allé chercher je ne ſçais où, comme quelque choſe de fort curieux ; car j'en ignore l'Auteur : mais je doute qu'il ſoit de *ces Meſſieurs* ; car il le cite ſans éloge. *L'admiration de l'Eſprit eſt plus merveilleuſe, que tout ce qu'il admire, & les deſirs de l'Homme ſont*

(1) Pag. 425.

quelque choſe de plus noble, que tout ce qu'il deſire (1).

Je voudrois bien ſçavoir, ſi lorſque quelqu'un admire & deſire Dieu, ſon *Admiration eſt plus merveilleuſe que ce qu'il admire, & ſon deſir plus noble que ce qu'il deſire?* Si l'Axiome des Philoſophes eſt véritable, *Propter quod unumquodque tale, tale & illud magis;* il eſt clair que n'y ayant de nobleſſe dans nos deſirs, qu'autant qu'il y en a dans ce que nous deſirons, ce que nous deſirons doit être néceſſairement plus noble que nos deſirs, bien loin de l'être moins, comme dit ce Paſſage: & quant à l'admiration, puiſqu'elle ne vient que d'ignorance, qui eſt la choſe du monde la plus naturelle à l'Homme, & par conſéquent la moins merveilleuſe, peut-on dire qu'elle ait quelque choſe de merveilleux? La merveille ſeroit à ne pas admirer, étant auſſi ignorans que nous ſommes.

Pour revenir à *ces Meſſieurs*, à qui, comme je l'ai déja dit, je ne ſçais ſi ce dernier Paſſage appartient: ſi quelqu'un alloit juger d'eux par les quatre ou cinq précédens que j'ai examinés, en ſuppoſant deux choſes aſſez plauſibles; l'une, que quiconque eſt capable de penſer de cette ſorte n'eſt guéres capable de penſer autrement: l'autre,

(1) Pag. 573.

que

que ce ſont des meilleurs endroits de leurs Ouvrages, puiſque notre Critique les a choiſis parmi un nombre infini d'autres, qui pouvoient lui ſervir au même uſage; je ne ſçais s'ils lui ſeroient bien obligés de la bonne intention qu'il a eue de leur faire honneur en les citant. Mais entre eux le débat. Pour moi, il me ſuffit de vous faire voir, que le reſpect aveugle qu'il leur porte lui fait admirer tout ce qui vient d'eux, ſans aucun diſcernement: quoiqu'il en faſſe voir beaucoup en d'autres endroits. Ce n'eſt point pour tempérer la rigueur de ma Critique, que je lui donne cette louange. Je le crois comme je le dis; & c'eſt, à le bien prendre, la plus forte preuve de l'attachement qu'il a pour eux.

Que ſi on trouve qu'elle ne ſuffiſe pas, & qu'on en veuille une plus groſſiere, tout le monde connoît leurs *on*; que c'eſt la maniere dont ils ſe citent l'un l'autre, eux-mêmes; que perſonne ne s'en étoit ſervi avant eux; & qu'il n'y a encore guéres qu'eux qui s'en ſervent: non ſeulement il ne les cite jamais autrement, *comme on a dit dans la Grammaire raiſonnée, comme on l'a remarqué dans l'art de penſer, on a parlé de cela dans la Grammaire générale* (1); mais il ne parle de lui-même que ſous

(1) Pag. 256, 318, 523.

ce même terme dans ſa Préface, *en revoyant cet Ouvrage on s'eſt cru obligé ; on a cru qu'il étoit plus à propos.*

J'ai ouï dire à un excellent homme, que cette maniere de parler de ſoi-même, par ce terme d'*on*, étoit une eſpéce de Pluriel équivalent au *nous* dont ſe ſervent les Rois, & les autres Puiſſances. Notre Critique en convient en quelque ſorte, en diſant qu'au lieu d'*on*, on écrivoit autrefois *homs*, ce qui vouloit dire *hommes* (1) ; *de ſorte*, ajoute-t-il, *que* on dit *eſt la même choſe que* hommes, ou les hommes *diſent.*

Cet Illuſtre croyoit pourtant, que *ces Meſſieurs* ne ſe ſervoient pas de cette maniere par vanité ; mais que c'étoit ſeulement par ſincérité, pour marquer qu'ils ne faiſoient rien où pluſieurs n'euſſent part ; & qu'ainſi, ils ne pourroient pas mettre à leurs Livres un nom particulier d'Auteur, ſans bleſſer l'exacte vérité ; puiſqu'il n'y en a point, qui ſoit entiérement l'Ouvrage d'un ſeul. Que de nommer auſſi tous ceux qui ont travaillé, cela auroit d'autres inconvéniens, & qu'on les évite tous également par ce myſtérieux *on*, que je n'aurois jamais cru, ſans cet habile homme, qui renfermât tant de choſes.

Il ſeroit donc inutile de demander à no-

(1) Pag. 342.

tre Critique qui il eſt, puiſqu'il ne ſçauroit ſatisfaire ſincerement à cette queſtion, qu'en répondant comme celui qui dit dans l'Evangile, qu'il s'appelle *Légion*. Et, cela étant, j'avoue que c'eſt une grande témérité à moi, que d'oſer trouver à redire à un Ouvrage qui a paſſé par les mains de tant d'habiles gens. Je n'ignore pas qu'ils ſont ſéparés de Corps, pour la plûpart, mais ceux qui ſçavent comment la Théologie explique le Langage des Anges, comprennent aiſément, que la communication de leurs Eſprits n'en eſt pas pour cela plus difficile & que leurs penſées ne s'en uniſſent pas moins, quelque éloignés les uns des autres qu'ils puiſſent être.

C'eſt donc ici en quelque ſorte ce qu'on ſouhaitoit depuis ſi longtems, un Livre exprès de *ces Meſſieurs*, ſur la Langue Françoiſe : ce ſont les ſecrets de cet Art heureux, qui a porté à un ſi haut point de pureté & de politeſſe ce grand nombre d'Ouvrages qu'ils ont donnés au Public. On en avoit bien eu quelque avant-goût dans leur Grammaire générale, & leurs Régles de la Traduction ; mais ce n'étoient que de legers Eſſais. Auſſi n'auroit-il pas été juſte qu'ils euſſent publié des connoiſſances ſi rares, avant qu'elles les euſſent portés au comble de réputation où ils ſont montés, & que

tout le monde eût pu ſe prévaloir auſſitôt qu'eux de leurs lumieres extraordinaires. Mais il ne ſeroit pas juſte non plus, qu'ils ſe fuſſent obſtinés plus longtems à les cacher, après en avoir tiré de ſi grands avantages; ſemblables à ces Charlatans peu charitables, qui non contens de s'être enrichis par leurs Remedes, ne ſçauroient ſe réſoudre à en montrer la compoſition à perſonne, & dont le ſecret meurt malheureuſement avec eux. Mais revenons à mon ſujet.

CHAPITRE XI.

Qu'un Critique doit être irrépréhenſible.

JE ne doute pas qu'à préſent que vous ſçavez l'importance de l'Auteur qui m'a fourni des exemples juſqu'ici, vous n'ayez quelque impatience que nous en examinions de nouveaux, pour voir ſi ſa Capacité eſt digne du Parti illuſtre auquel il paroît attaché. Car de même qu'il eſt moins étonnant, qu'il s'érige en Cenſeur Public, en qualité de Membre de ce Corps inviſible & ſi autoriſé, dont il ne fait preſque que rapporter la pratique & les ſentimens; de même auſſi eſt-il obligé d'être plus irrépréhenſible, que s'il ne ſe donnoit pas cette auto-

rité. C'eſt préciſément en ce cas, qu'a lieu cette maxime de Cicéron, qu'il faut être ſans reproche, quand on fait métier de reprendre : *Carere debet omni vitio, qui in alterum eſt dicere paratus.*

Il eſt bien vrai que M. de Vaugelas déclare quelque part, qu'il ne faut pas ſe prendre aux fautes qu'il peut avoir faites dans ſon Livre contre ſes propres Remarques. Cette indulgence lui étoit bien due, à lui qui en a uſé ſi honnêtement envers tous les Auteurs qu'il a repris ; mais il ne ſeroit pas juſte d'en avoir pour un Cenſeur auſſi hautain que le nôtre, qui a exercé une Critique indulgente ou vétilleuſe, immodeſte ou obligeante, flateuſe ou cruelle, ſelon que les Auteurs, de qui il parle, ont ou n'ont pas trouvé grace devant ſes yeux.

Cependant ; quelque droit que cette conduite me donne de le traiter ſans miſéricorde, je me retranche à ce qu'il me paroit utile d'examiner dans ſon Livre, & qui peut être de quelque inſtruction pour le Public. Je cherche bien moins à remarquer de mauvaiſes choſes, qu'à en dire de bonnes. Je n'ai pas la vanité de croire que j'y réuſſiſſe ; mais quand même j'y réuſſirois, puiſque j'aurois bien pu dire ces bonnes choſes ſans reprendre perſonne, elles ne ſuffiroient pas pour juſtifier ma Critique, ſi la licence ſcan-

daleuſe de l'Auteur que je reprens ne la juſtifioit pas.

Je ſerois bien fâché de relever toutes ſes fautes contre la juſteſſe & la netteté de l'expreſſion : ce ne ſeroit pas ſitôt fait ; pouvant dire avec vérité, que je n'ai guéres vu de Livre, qui s'exprime moins proprement, & plus imparfaitement. C'eſt ce que les Connoiſſeurs peuvent reconnoître par pluſieurs endroits que j'en rapporte, dont je n'ai pas voulu remarquer toujours les défauts, comme je l'ai fait quelquefois, de peur de me détourner trop du principal ſujet pour lequel je les rapporte.

Je vous demande ſeulement, par exemple, ſi *ſecours* (1) eſt un mot qui ſe diſe ; ſi *plaiſante* veut dire *agréable, qui plait*, en bon François ; & s'il n'eſt pas mieux de dire, *participer à une choſe*, que *participer d'une choſe? Un mot*, dit-il (2), *participer de l'infamie de la choſe infame qu'il ſignifie, lorſqu'il expoſe cette choſe plutôt comme plaiſante, que comme criminelle.* Si c'eſt bien s'expliquer, que de dire comme il fait (3), qu'*on ne prononce point la derniere conſonne dans les noms propres* devant les voyelles ? Il entend, que quand on veut dire, par exemple, *Ciceron a dit*, on ne lie pas l'*n* de *Cicéron*, en la prononçant, avec l'*a* qui ſuit ;

(1) Pag. 41. (2) Pag. 317. (3) 458.

c'eſt-à dire, qu'on ne prononce pas comme on feroit, ſi on écrivoit *Cicéron na dit*, ainſi qu'on prononce dans d'autres mots, qui finiſſent comme *Cicéron* par une *n* devant une voyelle, mais qui ne ſont pas des noms propres comme *Cicéron*. Tel eſt, par exemple, *mon épée*, qu'on prononce comme ſi on écrivoit *mon népée ; on a dit*, qui ſe prononce comme s'il s'écrivoit *on na dit ;* au lieu que pour bien prononcer *Cicéron a dit*, il faut, non pas aſpirer l'*a*, mais le prononcer auſſi détaché de l'*n* qui le précéde, que ſi on l'aſpiroit. Voilà ce qu'il entend ; mais eſt-ce ce qu'il dit ? Et dire ſimplement, comme il fait, qu'*on ne prononce point cette derniere conſonne*, n'eſt-ce pas dire qu'on prononce *Cicéro*, & non pas *Cicéron* ? Or eſt-ce ce qu'il veut dire ? Il faut s'expliquer plus préciſément qu'il n'a coutume de faire, pour traiter une matiere ſi ſubtile, & ſi déliée, avec toute la netteté néceſſaire.

Quelques-uns, dit-il ailleurs, (1), *ſe ſont trouvés Docteurs, ſans être doctes. Cela a ſuffi pour ravaler un titre ſi beau ; car c'eſt un vice qu'on ne guérira jamais* (je n'avois pas encore oui-dire *guérir un vice*) *de juger du particulier au général dans les choſes déſavantageuſes.* Ne vouloit-il pas

(1) Pag. 182.

dire, *de juger du général par le particulier ?*

Dans ces ſortes de Lieux, c'eſt des Colléges qu'il parle (1), *on ne s'y polit point.* Cet *y* là n'eſt-il pas vicieux à votre avis ; & ne falloit-il pas dire, *on ne ſe polit point dans ces ſortes de Lieux ?*

Au lieu d'impiteux, on dit impitoyable, qui eſt un mot qu'on attribue à Ronſard (2). Ce *qui* ne ſe rapporte-t-il pas naturellement à *impitoyable* qu'il ſuit immédiatement ? Et cependant, n'eſt-ce pas ſon intention qu'il ſe rapporte à *impiteux ?* Car c'eſt apparemment *impiteux*, qu'il entend qu'on attribue à Ronſard, & non pas *impitoyable.*

Ce ſont des gens qui vous pourſuivent une propoſition juſques ſur les dernieres bornes de la Logique (3). Quelles expreſſions, *Pourſuivre une propoſition*, & *pourſuivre ſur des bornes.*

Qu'il faille dire *arſenal* & non pas *arſenac, c'en eſt une grande preuve qu'on dit* arſenaux *au pluriel* (4). Il veut dire que c'en eſt une marque, & non pas *une preuve ;* car *arſenal* prouveroit bien plutôt qu'il faut dire *arſenaux*, qu'*arſenaux* ne prouve qu'il faut dire *arſenal.* Y a-t-il quelque Langue au monde, où le Nominatif ſingulier ſe forme du pluriel ? Ce n'eſt pas donc là la

(1) Pag. 19. (2) Pag. 258. (3) Pag. 377, (8) Pag. 65.

preuve

preuve de ce qu'il faut dire *arſenal*, & il n'en faut donc pas chercher d'autre, que l'origine de ce mot, qui vient de l'Italien *arſenale*, comme M. de Vaugelas l'a remarqué.

Vieux ſe dit pour marquer le long tems d'une choſe, ou d'une perſonne (1). Ne veut-il pas dire *le long tems qu'il y a qu'une choſe, ou une perſonne, eſt en nature ?* Et le dit-il ?

Amour, dans le ſens de Paſſion, eſt ordinairement féminin : hors cela, (j'aimerois bien autant dire *hors de-là*) *il eſt maſculin ; l'Amour divin* (2). Il veut dire qu'on fait toujours Amour maſculin en matiere de dévotion, *Amour ſacré, Amour charnel, un grand Amour propre, &c.*

N'eſt-ce point ſe ſervir d'un terme impropre ment que de dire des Prédicateurs indiſcrets, qu'*ils ne gardent aucune meſure dans les noms qu'ils donnent aux choſes ; qu'ils diſent quelquefois, à la face des Autels, ce qu'un homme d'honneur n'oſeroit dire dans la moindre Compagnie* (3). Il vouloit dire *un honnête homme, un homme ſage, poli, modeſte*, ſi vous voulez ; car pour *homme d'honneur*, on voit bien qu'il ne s'agit pas-là d'une affaire d'honneur.

Il veut qu'*Ouvrage au pluriel*, s'il ſignifie des *Ouvrages de Femme*, ſoit féminin,

(1) Pag. 50 (2) Pag. 50. (3) Pag. 315.

& que l'on diſe *voilà de belles Ouvrages* (1) M. de Vaugelas rapporte ce mauvais uſage, comme lui ; mais il ne l'approuve pas, comme lui. Il faut qu'il ſe réglât ſur d'autres Femmes que lui.

Une femme qui mene à la Cour une mauvaiſe vie (2). ne falloit-il point dire, *qui méne une mauvaiſe vie à la Cour ?* D'autant plus, que *mener une vie* étant une maniere de parler métaphorique, elle eſt ſujette à la régle générale, de ne jamais croiſer ces manieres de parler, en jettant d'autres mots entre ceux dont elles ſont compoſées.

La raiſon en eſt fort facile à rendre. Faute de trouver immédiatement après le Verbe *mener* le cas qu'il régit dans cette phraſe métaphorique, ſçavoir, *une mauvaiſe vie*, on ne prend pas ce Verbe au ſens figuré dans lequel l'intention du diſcours eſt pourtant qu'on le prenne ; mais on le prend au contraire dans ſon ſens ſimple, comme il eſt naturel de prendre dans le ſens ſimple tout mot qui n'eſt pas déterminé, par celui *qui* le ſuit immédiatement, à être pris dans le figuré. Si bien donc, que liſant tout de ſuite *une Femme qui mene à la Cour*, avant qu'on liſe le reſte, on entend naturellement, que c'eſt quelqu'un que cette *Femme mene à la Cour*, ſuivant le propre & ſimple ſens

(1) Pag. 346. (2) Pag. 141.

du mot de *mener*. Et, quand après cela, continuant de lire, on vient à trouver, que c'eſt *une mauvaiſe vie*, & non pas une perſonne, que cette *Femme mene à la Cour*, alors on reconnoit qu'on s'eſt trompé, ce qui n'eſt pas agréable; & c'eſt la faute de l'Auteur, non du Lecteur. Cette remarque eſt peut-être un peu trop approfondie; mais je ne la crois pas inutile, & il ne me ſouvient point de l'avoir vue nulle part.

En voici une autre que vous ne trouverez peut-être pas moins nouvelle. Notre *Puriſte* prétend, qu'il ne ſeroit pas ſi bien de dire en parlant d'un homme, *cette perſonne que vous m'avez fait ſi petite*, que de dire, comme Voiture, *cette perſonne que vous m'avez fait ſi petit* (1). J'ai été longtems à chercher la raiſon de ce qui me choque dans cette phraſe de Voiture, plûtôt que dans pluſieurs autres ſemblables que M. de Vaugelas approuve ſur ce même mot de *perſonne*; comme par exemple celle-ci. *Je ne vois perſonne ſi heureux que lui*. Mais, à la fin, j'ai trouvé que celle de Voiture ſeroit auſſi bonne, ſi avant le mot de *perſonne* il n'y en avoit point d'autre dans cette phraſe, qui, d'ambigu qu'il eſt en quelque ſorte, c'eſt-à-dire maſculin & féminin tout enſemble, le déterminât au genre féminin: mais qu'y étant

(1) Pag. 400.

une fois déterminé, comme il y eſt d'abord, par le pronom *cette, cette perſonne que, &c.* il n'eſt plus libre, ce me ſemble, après cela de le faire maſculin dans la ſuite de la même phraſe, en lui donnant un adjectif maſculin, *cette perſonne que vous m'avez fait ſi petit ;* comme il eſt libre de le faire maſculin dans la phraſe de Vaugelas, parce qu'il n'y eſt précédé d'aucun mot qui l'ait déterminé à être féminin, *Je ne vois perſonne ſi heureux que lui.* Car une fois, il faut bien que l'adjectif s'accorde avec le pronom, tout comme avec le ſubſtantif : ainſi le pronom n'étant point ambigu comme le ſubſtantif, c'eſt à ce pronom à régler le genre des deux autres.

Je ne crois pas non plus, comme notre Critique, que quand M. le Maître a dit, *Il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride, leſquels jettent des fléches, &c.* (1) ç'ait été ſeulement pour rendre ſa phraſe plus ſoutenue, qu'il a mieux aimé ſe ſervir de *leſquels*, que de *qui.* Je crois que c'eſt ſimplement pour éviter de répéter le *qui ;* répétition qui auroit fait non ſeulement un mauvais effet pour l'oreille, *il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride, qui, &c.* mais encore une équivoque pour le ſens, ce qui eſt bien pis : puiſque rien n'au-

(1) Pag. 26.

roit empêché que le dernier *qui* ne ſe dût rapporter à *Zone Torride* plûtôt qu'à *Peuples*, qui eſt plus éloigné, & auquel cependant il doit ſe rapporter : & c'eſt pourquoi il a mieux aimé mettre *leſquels*, parce que *leſquels* ne ſçauroit ſe rapporter qu'à *Peuples*, & non pas à *Zone Torride : Il imite ces Peuples qui habitent la Zone Torride, leſquels jettent des fléches, &c.*

La même crainte des équivoques me fait douter, qu'il ſoit mieux, comme notre Critique le prétend encore, de dire, *les Gaulois ſe diſent deſcendus de Pluton, qui eſt une Tradition des Druïdes* (1), ne fût-ce que parce qu'il ſemble d'abord, que *qui* ſe rapporte à Pluton ; que non pas de dire, *ce qui eſt une Tradition des Druïdes*, par où on évite ce faux rapport. Je dis la même choſe par la même raiſon de cet autre paſſage, *Il faut ſe mépriſer ſoi-même, qui eſt*, au lieu de, *ce qui eſt une choſe difficile.* Mais je ne veux pas dire pour cela, que *ce qui* fût mieux que *qui* dans ces autres exemples qu'il approuve avec raiſon: *Il lui donne tous les ans mille francs, qui eſt ſa rente ; le mur avoit quarante pieds, qui eſt la longueur, &c.*

La raiſon de cette différence, qu'il n'a pas rendue, eſt que les *qui* de ces deux

(1) Pag. 525.

derniers exemples ſe rapportent naturellement du moins autant à ce qui les précéde, qu'à ce qui les ſuit, ainſi que tout le monde le peut voir : *Il lui donne tous les ans mille francs, qui eſt ſa rente ;* au lieu que les *qui* des deux premiers ſe rapportent beaucoup plus à ce qui les ſuit, qu'à ce qui les précéde : *Il faut ſe mépriſer ſoi-même, qui eſt une choſe difficile.* On ſent cela, ce me ſemble. Mais ſi on ne ſe contente pas de le ſentir, & qu'on en veuille ſçavoir la cauſe, c'eſt que le *qui*, étant un pronom, ne peut du moins que ſe rapporter plus naturellement à des noms, comme *mille francs & quarante pieds*, qu'à des verbes, comme *mépriſer & diſent ;* au lieu que *ce qui* ſe rapporte très-naturellement à des verbes, auſſi-bien qu'à des noms, parce que *ce qui* n'eſt pas un ſimple pronom comme *qui :* & partant, s'agiſſant également dans toutes ces phraſes de lier le commencement avec la fin, de même qu'il eſt naturel de n'employer que *qui* pour cet effet, dans celle de ces phraſes où *qui* ſuffit, parce qu'il eſt plus court & plus ſimple, de même, il eſt néceſſaire de ſe ſervir de *ce qui* pour le même effet, dans les autres de ces phraſes où *qui* ne ſuffit pas : *Les Gaulois ſe diſent deſcendus de Pluton*, ce qui *eſt une Tradition des Druïdes.*

Si cette maniere de raiſonner ſur la Langue vous accommode, voici encore dequoi vous contenter. Notre Auteur examine ce paſſage : *Cette troupe de Prophêtes, qui prophétiſoient au ſon des Inſtrumens, tranſportés de l'Eſprit de Dieu. Cela eſt mal rangé*, dit-il (1) : *il falloit, qui tranſportés de l'Eſprit de Dieu prophétiſoient au ſon des Inſtrumens.* J'en conviens ; mais ce n'eſt pas par la régle qu'il fait, qu'*il faut toujours mettre à la fin de la période les mots qui marquent l'action du Verbe* ; car, s'il n'y avoit que cette raiſon, la conſtruction de ce paſſage, étant tout autrement naturelle de la maniere qu'il eſt, que de la maniere qu'il le corrige, il ne faudroit pas y toucher. La raiſon véritable, & tout autrement aiſée à trouver que ſa régle, pourquoi il le faut corriger comme il le corrige, eſt qu'au lieu que *tranſportés* ſe rapporte à *Prophêtes*, il ſemble de la maniere qu'il eſt placé, qu'il ſe rapporte à *Inſtrumens* qui eſt tout contre, & avec lequel il s'accorde en genre, en nombre, & en cas : *qui prophétiſoient au ſon des Inſtrumens, tranſportés de l'Eſprit de Dieu.* Et c'eſt afin que *tranſportés* ſe rapportent clairement à *Prophéties*, & qu'il ne puiſſe pas ſe rapporter à *Inſtrumens*, comme il ſemble s'y rappor-

(1) Pag. 55.

ter, qu'il faut corriger, comme notre Critique dit, *Cette troupe de Prophêtes, qui tranſportés de l'Eſprit de Dieu prophétiſoient au ſon des Inſtrumens*, quoique cette maniere de conſtruire ſoit moins naturelle & moins aiſée que l'autre, comme je l'ai dit; mais parce que la néceſſité d'éviter un faux rapport doit l'emporter ſur ce qu'il y a de plus aiſé dans cette autre; car il vaut mieux perdre une beauté, que tomber dans un vice, & qu'une phraſe ſoit moins naturelle, que non pas qu'elle ſoit équivoque.

Il faut que notre homme n'aime pas à raiſonner ſur la Langue, puiſqu'ayant parlé ſi au long de la néceſſité d'uſer des répétitions pour éviter les relatifs, ce que tout le monde ſçait comme lui, il n'a pas daigné dire ſur quoi elle eſt fondée. C'eſt que l'uſage des relatifs eſt généralement parlant déſagréable, hors qu'il ſoit tout-à-fait néceſſaire; & cela, par deux raiſons.

La premiere, parce qu'ils ſont ſujets à être équivoques, comme dans cet exemple qu'il apporte (1), *La vue de l'eſprit a plus d'étendue que celle du corps.* Il eſt viſible, que *celle* eſt en quelque ſorte équivoque à *vue* & à *étendue*, & qu'ainſi il eſt mieux, comme il le remarque, mais ſans dire pour-

(1) Pag. 565.

quoi, de répéter le mot de *vue* au lieu de *celle*, en diſant, *La vue de l'eſprit a plus d'étendue que la vue du corps.*

L'autre raiſon, pourquoi il faut tant qu'on peut éviter les relatifs, eſt qu'ils fatiguent l'eſprit, en diviſant ſon application entre le relatif & le mot auquel il ſe rapporte : enſorte que, pour entendre, il faut faire attention en même-tems, & tout à la fois, au relatif, & à cet autre mot : ce qui eſt pénible ; car ils ſont toujours un peu éloignés l'un de l'autre.

Ainſi quand on lit, *La vue de l'eſprit a plus d'étendue que celle du corps ;* ſi l'on veut entendre le mot de *celle*, il faut néceſſairement ſe ſouvenir, en le liſant, de celui de *vue*, auquel il ſe rapporte, & les avoir, par conſéquent, tous deux en même inſtant également préſents à l'eſprit. Cela eſt indubitablement plus pénible, que s'il ne falloit faire attention qu'à un ſeul mot à la fois, comme dans le reſte de la phraſe, dont chaque mot eſt intelligible par lui-même, au lieu que le relatif n'a de ſens que ce qu'il en reçoit d'un autre. Or, quoique cette peine ne ſoit pas bien ſenſible, parce qu'on y eſt accoutumé, ce n'eſt pas à dire pour cela qu'elle en ſoit moins véritable, & qu'il ne fût toujours mieux de ne la pas avoir, quand on peut l'éviter ; puiſqu'on ne ſçau-

roit trop épargner l'eſprit, qui a déja aſſez de peine à s'appliquer ſuffiſamment à tout ce à quoi il faut qu'il s'applique, pour bien comprendre ce qu'il lit, quelque nettement qu'on écrive.

D'ailleurs, il eſt certain, & l'on l'éprouve en pluſieurs rencontres, que quoique l'accoutumance à prendre de certaines peines les rende preſque inſenſibles dans le tems qu'on les prend, elles ne laiſſent pas de fatiguer à la longue, ſans qu'on ſçache pourquoi, & l'on ne laiſſe pas de ſe ſentir de les avoir priſes. C'eſt ce qu'on peut vérifier facilement par la lecture des meilleurs Auteurs qui ſe ſervent beaucoup de relatifs, même ſans équivoque; de M. Voiture, par exemple, qui ſemble les avoir affectés comme une beauté du Style, parce qu'ils lient le diſcours : faute d'avoir conſidéré, que cet avantage, ſi c'en eſt un, ne vaut pas la peine qu'il donne d'ailleurs au Lecteur.

Il n'y a guéres de Remarques ſur la Langue, qu'on ne pût creuſer comme ces trois que je viens d'examiner; mais puiſque je ſens moi-même, que cette nature de raiſonnement applique trop, à plus forte raiſon en devez-vous être fatigué, vous qui n'êtes pas ſoutenu, comme moi, dans cette fatigue, par le plaiſir de l'invention, & qui avez

outre cela la peine de me ſuivre. En voilà aſſez pour vous faire comprendre qu'il n'y a preſque rien dans la Langue, dont on ne pût rendre raiſon. Cherchons quelque choſe de moins abſtrait, pour vous délaſſer.

Il étoit néceſſaire de remarquer, comme a fait notre Critique (1), que *meurtrir* ne ſe dit plus pour *tuer ;* parce que M. de Vaugelas, dont on ne ſçauroit trop conſidérer l'autorité, s'en eſt ſervi dans ce ſens. Mais il me ſemble, que la raiſon en étant ſi claire, il ne falloit pas l'oublier. C'eſt à mon avis, que ce mot eſt équivoque, & qu'il ſe dit dans un autre ſens, où il eſt abſolument néceſſaire de s'en ſervir, parce qu'il n'y a point de ſynonyme qui exprime, comme ce mot, cet autre ſens; & c'eſt quand on dit *meurtrir de coups ;* au lieu qu'il y a pluſieurs autres ſynonymes que *meurtrir*, pour exprimer ce qu'on entend par le mot de *tuer*. Auſſi l'Uſage, qui tend toujours, même ſans qu'on y ſonge, à éviter les équivoques, a laiſſé peu à peu le mot de *meurtrir* tout entier à cette autre ſignification qui ne s'en pouvoir paſſer, & l'a ôté à celle de *tuer* qui s'en paſſe facilement. Ce qui me le fait croire davantage, eſt qu'on dit encore fort bien *meurtrier* pour *tueur*, parce

(1) Pag. 312.

que *meurtrier* n'eſt pas équivoque comme *meurtrir*.

Ce n'eſt pas non plus aſſez de remarquer, comme notre Critique a fait (1), qu'un Ecrivain célébre s'eſt trompé de croire, que le mot d'*Armoiries* n'eſt bon qu'en parlant d'un Livre ſur cette matiere. Il falloit, ce me ſemble, déterminer en même-tems dans quels autres cas on s'en peut ſervir, & c'eſt quand celui d'*Armes* ſeroit équivoque, & pourroit par la ſuite du ſens ſignifier auſſi bien des Armes offenſives & défenſives, que des *Armoiries*; comme dans l'exemple même qu'il allégue, *La Nobleſſe a commencé à ſe diſtinguer par des Noms propres, & par des Armoiries : il eſt viſible*, dit-il, *que le mot d'*Armes *n'iroit point bien là*; mais il n'eſt guéres moins viſible que c'eſt par la raiſon que je dis.

Voilà aſſez de Remarques imparfaites: voyons s'il n'y en a point d'entiérement inutiles, qu'il ne ſoit pas inutile d'examiner. Quand il propoſe (2), ſi on peut dire *plus bon*, on entend le mot de *bon* dans ſon ſens ordinaire, & celui de *plus* comme marque de comparatif, c'eſt-à-dire, qu'on entend, *ſi l'on peut en quelque cas*, dire *plus bon* au lieu de *meilleur*. A quel propos dire donc là-deſſus, que *plus bon* ſe peut dire, lorſqu'on

(1) Pag. 63. (2) Pag. 421.

dit que *quand les fruits ſont trop murs, ils ne ſont plus bons.* Perſonne ne doute que cela ne ſoit bien dit ; mais ce n'eſt point du tout de quoi il s'agit. Il faudroit pour cela qu'on demandât, ſi l'on peut dire, que *quand les fruits ſont trop murs, ils ne ſont meilleurs ?*

Il ne ſort pas moins de ſa queſtion, quand il ajoute, que *plus bon* ſe peut encore dire, quand on dit, *Vous me trouvez bon de croire cela : mais je vous trouve bien plus bon vous, de croire que je le croie.* On ſçait bien que *bon* ſignifiant dans cet exemple, *niais, ſimple,* & *crédule,* il ne peut pas avoir *meilleur* pour ſon comparatif ; puiſque *meilleur* n'eſt le comparatif de *bon,* que lorſque *bon* eſt employé dans ſon ſens propre, & qu'ainſi il faut dire *plus bon* dans cet exemple, non pas *meilleur,* de même qu'on auroit dit *plus niais, plus ſimple,* ou *plus crédule,* parce que *bon* y eſt employé dans un ſens figuré.

Notre Critique propoſe donc d'examiner une maniere de parler, que tout le monde reconnoit pour mauvaiſe ; auſſi n'en dit-il mot, pour en approuver deux autres, que perſonne ne doute qui ne ſoient bonnes. Au lieu de dire ſimplement, qu'on fait quelquefois une équivoque groſſiere entre la ſignification ſimple du mot de *bon* & la figu-

rée qu'il a quand on entend par-là, *niais*, *ſot*, & *crédule*, en ſe ſervant indifféremment du comparatif *meilleur* pour toutes deux, faute de conſidérer que leur poſitif eſt d'un ſens tout-à-fait différent. Voilà à quoi ſe réduit tout ce qu'il y peut avoir d'utile dans ſa remarque.

Il étoit encore moins utile d'examiner un mot qu'Ariſtote a défini avec ſa juſteſſe ordinaire, pour n'en donner qu'une définition très-imparfaite. Si vous liſez le VI. Chapitre du IV. Livre des Morales de ce grand Génie (1), vous trouverez, que c'eſt proprement de ce que nous appellons *Meſquinerie*, qu'il dit qu'elle conſiſte, non pas ſimplement en *une épargne baſſe & ſordide*, comme notre Auteur la définit (2); mais à faire des magnificences avec chagrin, c'eſt-à-dire à contre-cœur, comme les gens naturellement avares les font, quand ils ſont forcés d'en faire : ce qui paroît, en ce qu'ils y ménagent de petites *épargnes baſſes & ſordides*, parmi de grandes dépenſes ;en quoi conſiſte préciſément la Meſquinerie. Mais l'Hiſtorien de Dom Barthelemi des Martyrs,

(1) Ὁ δὲ μικροπρεπὴς περὶ πάντα ἐλλείψει καὶ τὰ μέγιστα ἀναλώσας ἐν μικρῷ τὸ καλὸν ἀπολεῖ, καὶ ὅ, τι ἂν ποιῇ, μέλλων καὶ σκοπῶν πῶς ἂν ἐλάχιστα ἀναλώσαι καὶ ταῦτ' ὀδυρόμενος.

(2) Pag. 300.

que notre Auteur cite pour ſon garant, n'y regardoit pas de ſi près : & *ces Meſſieurs*, ſont trop fidéles Cartéſiens, pour ſe régler en quelque choſe ſur Ariſtote.

Il étoit encore plus inutile d'examiner cette maniere de parler, *Il a infiniment de l'eſprit* (1), ſans dire ce qu'il y a le plus à reprendre. Le Grammairien, dont j'ai parlé ailleurs, en avoit plus approché que notre Auteur. Pour en dire quelque choſe de plus qui fût juſte, il ne falloit que copier cette Réflexion d'un Ecrivain moderne. Il dit (2), qu'il y a des expreſſions, dont il ne faut uſer que bien rarement, parce qu'elles témoignent de l'ignorance, & que celle-ci eſt de ce nombre : Que quand on ſçait bien le prix des choſes, on n'en eſt pas ſi libéral : Qu'ainſi, parce qu'on ſçait la juſte valeur du bien, on ne dit pas du plus riche homme d'une Ville, *Il a infiniment du bien* : & qu'on ne diroit pas non plus, que quelqu'un a *infiniment de l'eſprit*, ſi on ſçavoit bien ce que c'eſt que l'Eſprit, & quel en eſt le prix.

Eſt-il permis à un Grammairien de dire (3) que les Antithéſes ſont des eſpéces de jeux de mots ? Il faut donc comprendre ſous ce même genre toutes les Figures généralement, qui conſiſtent dans un certain

(1) Pag. 206. (2) Diſcours de l'Eſprit. (3) Pag. 437.

arrangement de paroles. Ne ſont-ce pas deux choſes différentes, qu'arranger des mots de quelque maniere affectée, & ſe jouer ſur les mots ? Je n'ai beſoin que des deux exemples même que notre Auteur rapporte ſur ce ſujet, comme étant de même nature, pour en faire ſentir la différence à tout le monde.

Un Prédicateur, louant S. Bonaventure, dit qu'il étoit *le Docteur des Séraphins, & le Séraphin des Docteurs* (1). Qu'a de ſemblable cet exemple à la ridicule pointe qui le ſuit ; que *les hommes ont bâti la Tour de Babel, & les femmes la Tour de Babil ?* Peut-on confondre deux ſotiſes de genre ſi différent, & qui n'ont preſque de commun que la qualité de ſotiſe ? Ce n'eſt pas diſtinguer aſſez les vices du Style.

Notre Auteur prétend (2). que *bon homme* ſe dit rarement en bonne part, comme s'il ne ſe prenoit pas ſouvent au pied de la lettre pour un homme qui a de la bonté, & ſouvent dans un ſens figuré pour un homme fort âgé, & partant en bonne part, puiſque *vieux* n'eſt pas une injure. Qu'il ſe diſe auſſi pour marquer le peu d'eſprit de celui à qui on l'applique, cela arrive quelquefois; mais comme ce n'eſt guéres parmi les honnêtes gens, il ſemble que ce ſens déſavanta-

(1) Pag. 436. (2) Pag. 93.

geux

geux ne méritoit pas d'être remarqué pour l'autoriſer, juſqu'à dire, que *méchant homme* ne choque pas tant que *bon homme : parce*, dit notre Puriſte, *que méchant homme marque un vice de volonté, au lieu que bon homme marque un vice d'eſprit*, (il veut dire *faute d'eſprit ;*) *& que les vices d'eſprit*, continue-t-il, *ſont ſans reméde, & non pas ceux de la volonté.* Cette raiſon n'eſt guéres ſure, & peut-être que les vices de l'eſprit ne ſont pas ſi incurables qu'il s'imagine.

Il y a plaiſir à le voir ſortir des bornes de Grammairien, pour traiter des matieres comme celle-là, qui tiennent quelque choſe de la Morale. Mais il ne l'a jamais fait ſi heureuſement, que ſur le mot de *Ruſticité* (1). Voyant qu'il ne diroit rien de nouveau, s'il ne lui donnoit que le ſens que tout le monde lui donne, il a trouvé à propos de l'étendre ſi loin, que qui s'en ſerviroit à tous les uſages où il le met, pourroit exprimer, par ce ſeul terme, tout ce qu'on a entendu juſqu'ici par vingt autres des plus néceſſaires de la Langue.

Qui croiroit, par exemple, ſans lui, que ce fût *Ruſticité de contrefaire les actions & les manieres d'autrui ; de tourner en ridicule les choſes ſaintes ; vanter ſa naiſſance,*

(1) Pag. 615.

courir au devant de ce qu'une perſonne veut dire, quand elle parle lentement, & lui prêter nos paroles; parler ſi vîte & ſi inconſidérément, qu'on ſe laiſſe pouſſer au-de-là de ſa penſée? Quelle expreſſion! & pluſieurs autres applications de ce mot, auſſi peu juſtes, ſinon auſſi étranges, que celles-là. Cela eſt ſi vrai, que de dix pages qu'il y a employées, il n'y en a pas deux qui expliquent ſon vrai ſens. Eſt-il poſſible, qu'il n'ait pu trouver dans tout ſon Livre d'occaſion plus naturelle que celle-là, pour dire tout ce qu'il ſçavoit de meilleur ſur les défauts de la converſation? Car il y dit d'aſſez bonnes choſes: mais il falloit qu'il eût grande envie de les dire, pour les placer en cet endroit.

fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare? quid hoc? ſi fractis
enatat exſpes
Navibus, ære dato qui pingitur.

Il n'en dit pas de moins bonnes ſur un autre ſujet, & même elles y viennent fort à propos; mais elles ne ſervent qu'à faire mieux remarquer un contreſens tout particulier, dont elles ſont accompagnées. Tout le monde avoit cru juſqu'ici, que la raiſon pourquoi on appelle du nom de *Pédanterie* les défauts qu'on entend par ce mot-là, eſt

que ces défauts ſont plus ordinaires aux Pédans, qu'aux autres hommes. Il prétend au contraire, qu'on n'a appellé *Pédans* les Pédans, que parce qu'ils ſe ſont trouvés avoir les défauts qu'on appelle *Pédanterie ;* comme ſi ces défauts s'appelloient *Pédanterie* avant qu'on appliquât le mot de *Pédant* à ceux qui les ont. *Ce qui fait*, dit-il, *qu'on a attaché le mot de* Pédanterie *à un certain emploi en particulier, c'eſt qu'on a cru qu'il ſe trouvoit en celui-là plus de Pédans que dans les autres.* Je vous avoue que cela me ſemble également mal penſé, & mal exprimé : peut-être eſt-ce ma faute.

A cela près, comme la bonne-foi eſt l'ame de la Critique, je ſuis obligé de reconnoître, qu'il a très-bien peint les Pédans : c'eſt à lui à ſçavoir d'où vient qu'il n'a pas ſi bien réuſſi en tout le reſte. Je connois un homme curieux de ſçavoir qui il eſt, lequel joignant cette peinture avec les *Remarques* qu'il promet *ſur la Langue Latine* (1), ce qu'il dit ailleurs, que *les Principaux des Colléges ne ſont pas des Princes*, & qu'*il s'en faut bien ;* & en un autre endroit, ſur l'équivoque odieuſe, qui empêche qu'on ne diſe *Briguant*, comme on dit *intriguant*, que *tous les Profeſſeurs de Paris s'y oppoſeroient* (2); je connois, dis-je, une per-

(1) Pag. 577. (2) Pag. 449.

ſonne, qui a voulu gager ſur tout cela, que quoiqu'il parle beaucoup de la Cour, il n'y a pourtant pas tant demeuré qu'à l'Univerſité (1).

Il ſe pique pourtant beaucoup de ſçavoir le monde. Et qui en pourroit douter, après l'avis judicieux qu'il donne ailleurs, qu'*il eſt quelquefois à propos d'être myſtérieux dans les complimens* (2); & que le mot de *vous* n'étant pas *reſpectueux, il faut bien ſe garder de dire, vous plaît-il, Monſeigneur*; mais qu'il faut dire, *Monſeigneur agrééroit-il* (3)? Je croyois, que ce tour prétendu poli étoit tourné en ridicule depuis long-tems; & que quand la répétition du mot d'*Alteſſe*, ou autre ſemblable, deviendroit ennuyeuſe, à force d'être trop fréquente, ou même ridicule, pour ſe trouver jointe à des mots d'un ſens fort contraire à celui d'*Alteſſe*, le mot de *vous*, qui lui eſt équivalent, marque plus de véritable politeſſe, pourvu qu'il ſoit accompagné d'expreſſions reſpectueuſes.

Il eſt vrai, qu'il en faut excepter de certains Princes, qui croiroient qu'on leur refuſe l'*Alteſſe*, ſi on manquoit une ſeule fois à leur en donner, parce qu'elle leur eſt conteſtée; & à qui on ne ſçauroit trop la répéter, ſi on ſe ſoucie de les obliger. Je ne

(1) Pag. 96. (2) Pag. 228. (3) Pag. 404.

parle pas non plus pour les Domeſtiques, & les autres perſonnes qui ſont dans quelque dépendance particuliere des Grands : car ces ſortes de gens doivent ſe régler aveuglément par la coutume des Maiſons où ils ſont attachés ; & l'obéiſſance étant un devoir, & un moyen de plaire plus ſûr & honnête pour eux, ils doivent la préférer à la politeſſe, qui n'eſt pas de devoir, & qui n'a pour but que de plaire auſſi, mais qui n'y va pas ſi droit que l'obéiſſance. Je parle ſeulement des honnêtes gens, qui vivent dans le commerce du grand monde avec indépendance. Croyez-vous qu'une perſonne de cette ſorte ne parlât pas auſſi poliment, en diſant de tems en tems. *Vous m'avez fait l'honneur de me dire*, qu'en diſant vingt fois de ſuite, *Votre Alteſſe m'a dit ?*

Notre Auteur n'eſt guéres plus heureux à louer le Roi, qu'à parler aux Grands. Il n'eſt pas que vous ignoriez le reproche, que les Ecrivains étrangers font aux François, que dans tous les Livres qui s'impriment depuis un certain tems à Paris, il y a toujours quelque endroit qui paye le Privilége, quelque peu de rapport que la matiere qu'ils traitent ait avec le Roi ? Je fais peut-être moins de cas que perſonne des Auteurs qui ont fait cette impertinente Remarque ; mais je ne laiſſerois pas de me garder de l'autoriſer,

en affectant de louer le Roi ſous un prétexte auſſi groſſier que celui d'expliquer les termes de *Héros* & de *Grand-Homme. Alexandre étoit un Héros, Céſar un Grand-Homme, & Louis le Grand eſt l'un & l'autre.*

Le ſens que le mot de *Héros* a dans notre Langue, eſt ſi connu, qu'il ſeroit auſſi difficile de s'égarer en l'expliquant, que d'en dire quelque choſe qui méritât d'être dit ; mais il n'en eſt pas de même de celui de *Grand-Homme.* Comme l'idée qu'il donne n'eſt pas tout-à-fait ſi déterminée par l'Uſage, c'étoit une affaire de la fixer, & vous allez voir comment notre Auteur s'y eſt pris.

Grand Homme, dit-il (1), *marque un grand ſens, une vaſte prévoyance, une haute capacité, & une longue expérience.* Rien n'eſt plus imparfait, que cette deſcription ; car c'eſt un habile homme, & rien plus, qu'elle repréſente, & non pas un grand homme. Or il y a bien loin de l'un à l'autre. Comment un Dévot peut-il imaginer un *grand-homme*, ſans faire entrer quelque vertu dans ſa compoſition ? Eſt-ce être véritablement grand, que de ne l'être que par les qualités de l'eſprit ? La véritable grandeur n'eſt-elle pas plutôt dans l'ame & dans le cœur ? N'enferme-t-elle ni droiture, ni bonté ?

(1) Pag. 243.

Ce n'eſt pas le ſentiment de Cicéron, dans le paralléle qu'il fait de Philippe de Macédoine & d'Alexandre, où il établit ſi clairement en quoi cette grandeur conſiſte. « Je remarque, dit cet excellent Juge, » qu'Alexandre fut fort au-deſſus de ſon » Pere, par la grandeur & la gloire des ex- » ploits ; mais que ſon Pere fut beaucoup » au-deſſus de lui, par la douceur & l'huma- » nité des mœurs. Il eſt donc vrai de dire, » que Philippe fut toujours grand ; au lieu » qu'Alexandre fut ſouvent très-mépriſa- » ble «. *Philippum Macedonum Regem rebus geſtis & gloriâ ſuperatum à filio, facilitate & humanitate video ſuperiorem fuiſſe. Itaque alter ſemper magnus, alter ſæpe turpiſſimus fuit* (1). Notre Critique peut, s'il veut, comparer l'idée d'un grand-homme qui réſulte de ce jugement avec la ſienne.

Ce que j'en dis n'eſt pas par averſion pour la louange, ni même que je croie que ce ſoit une affectation vicieuſe d'en gliſſer quelqu'une dans un Ouvrage de cette nature, quand l'expreſſion en eſt juſte, & qu'elle ne porte pas à faux ; quand cette louange naît de ce que la Remarque a de plus particulier ; & qu'enfin elle en vaut la peine. Telle eſt celle-ci de M. de Vaugelas pour le Cardinal Mazarin, lorſqu'en remarquant

(1) Cicer. de Offic. *Libr. I. Cap. XXVI.*

qu'on dit *Jules* avec une *s* à la fin, & non pas *Jule*, il rapporte un Paſſage de Jules Scaliger, qui ſe moque de cet uſage, en diſant que les François donnent une terminaiſon plurielle à ſon nom; comme s'il étoit lui ſeul pluſieurs hommes. Surquoi M. de Vaugelas ajoute avec ſa juſteſſe & ſa grace ordinaire. *Mais on le pourroit bien dire avec plus de raiſon de cet autre Jules, qui, agiſſant par-tout l'Univers pour la gloire de la France, paroît tout ſeul pluſieurs hommes.*

Vous voyez bien, que l'occaſion qu'il prend de faire ce petit éloge, quoique légere, ſi vous voulez, eſt, pour ainſi dire, unique: n'y ayant rien de plus particulier à un homme, que ſon nom propre. Au lieu que la louange, que notre Grammairien donne au Roi, peut s'appliquer à tout ce qu'il y a jamais eu de grands hommes au monde, & qu'il y auroit la même raiſon de le louer à tous les mots qu'on examine, qui ſignifient quelque qualité louable.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

De la Prononciation.

JE fais un Chapitre particulier de cette matiere, parce que c'eſt celle que l'Auteur des *Réflexions* a traitée le plus au long, & le plus défectueuſement, à ce qu'il me ſemble. Comme il n'y a rien dans notre Grammaire, dont on ait moins écrit, & que ceux qui l'ont fait ne l'ont, pour ainſi dire, qu'effleurée, il eſt certain qu'il auroit rendu un bon ſervice au Public, s'il l'avoit bien fait, & que le deſſein ſeul, qu'il en a eu, mérite quelque louange.

Mais ce n'étoit pas aſſez, pour y réuſſir, d'être en garde contre la mauvaiſe prononciation des Gaſcons, des Normans, & des Lyonnois, juſqu'à ſe jetter, comme il fait ſouvent, dans l'excès oppoſé au leur. Il falloit ſe défier encore de celle des Pariſiens, plus qu'il n'a fait. Je n'entens pas du Peuple : j'entens des honnêtes gens de Paris, puiſqu'il eſt conſtant, que perſonne ne prononce bien à Paris, que ceux qui ſont autant de la Cour que de la Ville, & les autres gens qui ſe réglent ſur eux.

C'eſt par cette raiſon, que les Comédiens

ſont, à tout prendre, le meilleur modéle, ſur lequel ceux qui ne fréquentent pas aſſez la Cour ſe puiſſent régler à Paris en cette matiere; mais notre Auteur feroit apparemment ſcrupule de les aller entendre, au moins à juger de lui par ſon Livre, comme la charité m'y oblige.

Cependant il auroit aſſez de peine à faire croire qu'il n'en a pas beſoin, & que la prononciation de la Cour lui eſt fort connue ſans cela, comme il le prétend, quand il décide (1), que l'*e* ſe prononce de la même maniere dans *Jupiter*, que dans *fer*, & dans la derniere ſyllabe d'*enfer*; dans *hier*, que dans *tiers*; dans *cher*, & la derniere de *leger*, que dans *ouvert*; dans la ſeconde de *manege*, & la premiere de *begue*, *breche*, *trefle*, *vene*, *regle*, *cedre*, *cherche*, *fleche*, *grele*, *frele*, *Grece*, *guetre*, *gele*, *meche*, *regne*, *theſe & treve*, l'*e* ſe prononce fermé, c'eſt-à-dire, maſculin, tout comme on le prononce dans *bonté*; dans la derniere ſyllabe de *ferez*, comme dans *procès*; que l'*a* de *collation* & de *recréation* ſe prononce auſſi long que celui de *Verſaille*, & le dernier de *Bataille*; celui de *Miracle* & *Oracle*, & le dernier de *tabernacle*, auſſi bref que dans *glace*, *place*, *fade*, *cavalle*, &

(1) Pag. 455, 498, 465, 467, 470, 473, &c.

Larcin ; auſſi long dans *évaſion*, que dans *vaſe*.

Qu'il faut prononcer *heureux*, comme ſi on écrivoit *hureux* ; *Moïſe*, comme ſi on écrivoit *Mouïſe* ; *oiſeau*, comme ſi on écrivoit *ouaiſeau* (1).

Que *paſſion*, *action*, *réjouïr*, & *éblouïr*, ne ſont que de deux ſyllabes en Proſe (2).

Qu'*Hiſtorien* & *Grammairien*, ne ſont que de trois, *ſcience* que de deux, & *expérience* que de quatre (3), & ainſi de vingt autres, qu'il ſeroit ennuyeux de rapporter.

Je ſçais dans quel quartier de Paris on prononce de cette ſorte ; mais que ce ſoit ainſi qu'on prononce *à la Cour, où la prononciation*, dit notre Auteur (4), *eſt douce & agréable, & n'a rien d'affecté*, c'eſt ce qu'il aura peine à perſuader à tout autre, qu'aux gens de ce même quartier.

Ce qu'il y a de pire dans ces déciſions eſt qu'elles ſont fort éloignées de la méthode dont cette matiere veut être traitée. Cette méthode conſiſte à donner des régles les plus générales qu'il ſe puiſſe, & dont il y a le plus d'exemples : en ſorte qu'on n'ait après cela, qu'à marquer les exceptions les plus connues ; ſauf à remarquer les autres à loiſir, à meſure qu'on les reconnoît par l'uſage.

(1) Pag. 486. pag. 491. (2) Pag. 494. (3) Pag. 495. (4) Pag. 461.

Qui ne voit que cela ſeroit bien plus commode, que de parcourir, comme il a fait, tout l'Alphabet, en préſentant chaque conſonne l'une après l'autre à chaque Voyelle, ce qui eſt infini?

La premiere, par exemple, & la plus générale de toutes les régles de la prononciation, puiſqu'elle ne ſouffre pas une ſeule exception, quoiqu'il prétende le contraire, & c'eſt pourquoi je commence par celle-là: cette premiere régle, dis-je, eſt que toutes les ſyllabes, où il y a une *ſ* qui s'écrit & qui ne ſe prononce pas, ou qui s'écrivoit dans la vieille Orthographe, & qui ne s'écrit plus à préſent, que toutes ces ſyllabes-là ſont longues ſans exception. Cette ſeule régle décide de la prononciation de plus de cent mots qu'il rapporte l'un après l'autre, *aſne*, *teſte*, *coſte*, *bleſmir*, *creſpine*, *deſbat*, *fleſtrir*, *&c.*

Une autre régle encore des plus générales, mais qui a quelques exceptions dont je parlerai enſuite, eſt, que les Diphthongues rendent longue la ſyllabe où elles ſe trouvent. La raiſon en eſt fort naturelle. Les voyelles étant les ſeules lettres qui marquent proprement des ſons, en telle ſorte qu'une ſuffit toute ſeule pour en former un, ce que dix conſonnes enſemble ne ſçauroient faire, il eſt bien naturel, que quand ces

voyelles ſe rencontrent deux enſemble dans une même ſyllabe, elles forment un ſon plus plein, & par conſéquent plus fort, & plus long à prononcer, que s'il n'y en avoit qu'une ſeule: & c'eſt cette rencontre de deux voyelles enſemble dans une même ſyllabe, qui eſt ce qu'on appelle diphthongue, ainſi que tout le monde ſçait, comme dans les mots *heureux*, *hauteur*, *&c.*

La principale exception, qu'il y a à cette régle, eſt quand la diphthongue ſe trouve avant un double *t* dont la nature eſt de rendre bréves les ſyllabes qui le précédent. Car alors, la propriété de cette double conſonne l'emporte ſur la propriété de la Diphthongue, comme dans ces mots, *faitte*, *parfaitte*, *&c.*

Cette exception me fait ſouvenir d'une troiſiéme régle de la prononciation à propos des doubles conſonnes. C'eſt qu'il y en a qui rendent toujours bréve la ſyllabe qui les précéde, comme je viens de le remarquer du double *t*; à quoi il faut ajouter le double *b abbé*, le double *c accuſer*, le double *d addition*, la double *f affin*, le double *g aggrégé*, la double *l aller*, le double *p appas*. Il y a au contraire d'autres doubles conſonnes, qui rendent longue la ſyllabe précédente, comme la double *r carroſſe*, la double *m flamme*, la double *n année*, la

double *ſ paſſer ;* mais cela n'eſt pas ſi général pour ces trois dernieres.

Notre Auteur dit peut-être tout cela en divers endroits ; mais le moyen de s'en ſouvenir, éparpillé comme il eſt dans ſon Traité, au lieu que de la maniere qu'il eſt renfermé ici dans ces trois régles, on ne ſçauroit preſque l'oublier.

Mais pour revenir aux Diphthongues, il eſt encore à remarquer, que pour peu que l'uſage en ſoit douteux, il eſt toujours plus ſur de les prononcer pleinement, comme par exemple la diphthongue *oi* dans le mot de *croire* & autres ſemblables, que de la prononcer comme ſi on écrivoit *craire*. Cela ſe doit ſur-tout obſerver dans les monoſyllabes, comme *croit*, *ſoit*, *froid*, & autres ſemblables, au lieu de les prononcer comme ſi on écrivoit, *crait*, *ſait*, *fret*, ainſi que beaucoup de gens les prononcent.

La raiſon en eſt, que pour rendre le diſcours le plus plein, uni, & égal à l'oreille qu'il eſt poſſible, il eſt néceſſaire d'appuyer, le plus qu'il eſt permis, ſur les monoſyllabes, qui ſans cela paſſeroient trop vîte, & ne marqueroient pas aſſez ; ſur-tout quand ces monoſyllabes ſont des parties d'oraiſon auſſi importantes que des noms & des verbes, comme *croit*, & *froid*. On ne ſçauroit trop les faire ſentir.

Car c'eſt encore un principe dans la prononciation, qu'elle doit toujours tendre à faire bien diſtinguer les ſyllabes de chaque mot, à plus forte raiſon les mots mêmes. De là vient qu'on prononce, par exemple, pluſieurs *e* féminins au commencement & au milieu des mots, comme s'ils étoient maſculins, parce que ſi on les prononçoit féminins, tels qu'ils ſont, on mangeroit en quelque ſorte une partie du mot, en coupant trop court les ſyllabes, où ces *e* féminins ſe rencontrent, comme dans *generoſité*, *medecin*, *eſperance*, *verité*. D'où il réſulte deux régles preſque générales.

L'une, que dans tous les mots où les deux premieres ſyllabes ont chacune un *e* féminin, il en faut prononcer du moins le premier, & ſouvent tous les deux, comme s'ils étoient maſculins; *généroſité*, & non pas *generoſité*; *général*, & non pas *general*.

L'autre régle eſt, que toutes & quantefois que la ſyllabe, où il y a un *e* féminin, pourroit n'en faire qu'une ſeule avec la ſuivante, ſi cet *e* n'y étoit pas, il faut la plûpart du tems (car il y a quelques exceptions) prononcer cet *e* féminin comme s'il étoit maſculin; parce que ſi on le prononçoit féminin, tel qu'il eſt, il ſembleroit preſque qu'on ne le prononceroit point du tout. Si

on prononçoit, par exemple, féminin l'*e* de la ſeconde ſyllabe d'*eſpérance*, & de la premiere de *vérité*, il ſembleroit quaſi à l'oreille, que l'on prononceroit tout de même, que ſi l'on écrivoit *eſprance*, & *vrité*: & c'eſt pour éviter cet inconvénient, qu'on fait ces deux *e* maſculins dans la prononciation, tout féminins qu'ils ſont, en diſant *eſpérance* & non pas *eſperance*, *vérité* & non pas *verité*; afin de conſerver à ces mots le nombre de ſyllabes, qu'ils doivent naturellement avoir.

C'eſt encore un principe important en cette matiere, que la prononciation parfaitement réguliere eſt celle qui s'obſerve en parlant en public, & que ſi on y change quelque choſe dans l'entretien ordinaire pour plus grande facilité, c'eſt toujours une licence, qu'il faut par conſéquent prendre avec quelque diſcrétion. Il eſt à remarquer de plus, qu'entre cette prononciation licencieuſe & irréguliere, que l'uſage a introduite dans l'entretien familier, & la prononciation des Prédicateurs & autres Orateurs, il y en a une moyenne, qui n'eſt, ni tout-à-fait ſi licencieuſe que celle de la converſation, ni tout-à-fait ſi réguliere que celle du Barreau & de la Chaire; & cette prononciation moyenne eſt celle qu'obſervent les Comédiens, & ceux qui liſent bien quand ils liſent haut.

Mais je ne prens pas garde, que j'entreprens inſenſiblement ſur mon Auteur. En voilà aſſez, pour exprimer ma penſée ſur la méthode dont cette matiere, qu'on ne ſçauroit trop abréger, veut être traitée. Il eſt facile de vérifier, que ces quatre ou cinq régles, que je viens d'expliquer, renferment le ſens de plus de quarante pages, des ſoixante qu'il a employées.

CHAPITRE XIII.

De la Ponctuation.

VOci encore une ſouange toute particuliere, que je me crois obligé de donner à l'Auteur des *Réflexions*. C'eſt d'avoir traité de la ponctuation, pendant qu'aucun autre de nos Grammairiens n'a daigné en parler. C'eſt-là de ces ſortes de choſes, qu'il y a autant de honte à ignorer, que peu de gloire à ſçavoir. Parce qu'il y a peu de gloire à les ſçavoir, ceux qui font des Livres où ils en devroient parler, tiennent au-deſſous d'eux d'en écrire ; & parce qu'il y a de la honte à les ignorer, bien des gens les ignorent toute leur vie, de peur de faire connoître, en s'en inſtruiſant, qu'ils ne les ſçavent pas, & faute de Livres qui en par-

lent. Mais plus cette matiere eſt commune & triviale, plus il eſt généreux d'en écrire; & ſi le deſir d'être utile au Public eſt le plus honnête motif qui nous puiſſe porter à faire des Livres, on ne ſçauroit trop louer ceux qui traitent de ſemblables ſujets, puiſqu'ils ne le peuvent faire que par ce motif. *Nullam ingenii ſperantes gratiam circa res, etiamſi neceſſarias, procul tamen ab oſtentatione poſitas* (1).

Je remarque ſeulement un petit défaut de netteté dans la maniere dont notre Auteur débute pour en parler. *Il y a*, dit-il (2), *quatre diſtinctions qui ſervent à la netteté du Diſcours*. Je ne ſçais ſi ce commencement fait aſſez connoître que c'eſt de la Ponctuation qu'il parle, & s'il n'auroit pas mieux fait de dire tout ſimplement. *Il y a quatre ſortes de Ponctuations. La Virgule*, continue-t-il, *les deux Points, le Point, & le Point & la Virgule*. Je crois la derniere de ces Ponctuations mal nommée, & qu'il falloit dire pour ſe bien expliquer le *Point & Virgule*, ou, comme on dit en Latin, *le Point avec la Virgule, punctum cum virgulâ*, & non pas comme il dit, *le Point & la Virgule*; ce qui eſt du moins équivoque, puiſque cela ſignifie deux Ponctuations différentes & ſimples, au lieu qu'il

(1) Quintil. Proœm. (2) Pag. 423.

en pretend ſignifier une compoſée de ces deux ſimples. Vous trouverez ſans doute que cela ne méritoit pas de faire un Chapitre exprès ſur cette matiere ; mais outre que le précédent étoit déja trop long pour y joindre encore ceci, & que l'Eſprit n'a guéres moins beſoin de pauſes que le corps, il m'eſt revenu en mémoire quelque choſe à ce propos, que je ne ſçaurois m'empêcher de vous communiquer par forme de digreſſion. Comme c'eſt une imagination aſſez extraordinaire, vous aurez du moins le plaiſir de vous en moquer, ſi vous ne la goutez pas ; & cela vous délaſſera d'autant. C'eſt un uſage inouï, que je ſçache, juſqu'ici, que j'ai fait une fois de la Ponctuation, & que tout le monde peut faire comme moi.

J'avois compoſé à Paris une Harangue pour un homme de la Province, qui n'étoit guéres capable de la bien réciter. Comme je la cachetois pour l'envoyer à la Poſte, je fus ſaiſi d'un mouvement de compaſſion paternelle, en ſongeant combien elle ſeroit défigurée par la Prononciation. Le chagrin, que cette penſée me donna, me fit imaginer un moyen d'y remédier, qui ne me ſeroit peut-être jamais venu dans l'eſprit ſans cette occaſion. Ce fut d'eſſayer de régler la Prononciation de mon Provincial, par la maniere de ponctuer la piéce que je lui

envoyois. Il ſemble d'abord qu'il n'y a rien de nouveau à cela, parce qu'on ſe régle communément par la Ponctuation, pour lire bien quand on lit haut ; mais autant qu'il y a de différence entre lire haut en ſon particulier, & déclamer en public, autant y en a-t-il entre la Ponctuation ordinaire, & celle que j'imaginai : & je puis aſſurer, après l'expérience que j'en fis, que c'eſt tout autre choſe. Ceux qui ſçavent ce que c'eſt que de parler en public, le comprendront facilement.

J'établis donc pour premiere Régle à mon homme, que la voix ne doit jamais tomber entiérement, qu'aux Points ; & qu'en nul autre endroit il ne faut faire de plus grandes pauſes qu'en ceux-là. Et c'eſt peut-être la ſeule Régle que ma Méthode a de commune avec la Ponctuation ordinaire ; ce qui, comme on voit, eſt bien peu de choſe, puiſque le Point eſt la plus rare des Ponctuations.

Je l'avertis enſuite, que dans toutes les autres, la voix devoit ceſſer d'une maniere en quelque façon ſuſpendue, qui fit ſenſiblement attendre quelque autre choſe ; & qu'enfin, la pauſe devoit être moins grande dans les deux Points que dans le Point, dans le Point & Virgule, que dans les deux Points, & dans la Virgule, que dans le Point & Virgule.

Cela ſuppoſé, au lieu de placer toutes ces Ponctuations ſelon la diſpoſition Grammaticale du Diſcours, comme il ſe pratique d'ordinaire, je les lui plaçai par rapport à la reſpiration, ſelon que la voix avoit plus ou moins beſoin de repos en des endroits qu'en d'autres. Je les lui plaçai auſſi par rapport au ſens de chaque endroit particulier, ſelon que ce ſens demandoit plus ou moins de tems pour être bien entendu. Je les lui plaçai encore par rapport aux différentes Figures du Diſcours, qui veulent être prononcées plus ou moins vîte, ſelon leur nature, ſans égard à la conſtruction. Et enfin je les lui plaçai par rapport aux différentes Parties de l'Oraiſon, qui demandent la même inégalité : l'Exorde, par exemple, doit être prononcé plus poſément que la Peroraiſon, & ainſi des autres.

Tout cela produiſit une irrégularité apparente, & une variété, ſi grandes & ſi ſurprenantes dans la maniere de ponctuer, à cauſe de la diverſité infinie des tems qu'il faut obſerver pour bien déclamer, qu'il ne ſe trouva preſque que les Points ſeuls, qui fuſſent placés de même que dans la maniere ordinaire, comme je l'ai déja dit. Cela alloit juſqu'à mettre quelquefois des deux Points en des endroits, où l'on ne met que des Virgules, dans cette maniere ordinaire ; &

au contraire à mettre quelquefois des Virgules, où l'on a coutume de mettre des deux Points, ſelon cette même maniere. Il faudroit des exemples, pour m'expliquer davantage; mais ce ſeroit trop ſortir de mon deſſein. Qu'il vous ſuffiſe que cela me réuſſit parfaitement. Eprouvez-le, avant que d'en juger. Revenons à mon ſujet.

CHAPITRE XIV.

Que la Critique ne doit pas être ridicule.

QUoique le ridicule ſoit une eſpéce de répréhenſible, j'ai cru devoir le ſéparer des autres, parce qu'il eſt tout autrement remarquable que les autres, dans un Ouvrage de la hauteur de celui qui me fournit d'exemples. Il étoit néceſſaire de montrer d'une ſeule vue tout ce qu'il contient de ce genre, pour fonder les Réflexions que j'ai à faire dans le Chapitre ſuivant, & par leſquelles je prétens finir. Je m'aſſure que celui-ci ne ſera pas le moins ſurprenant pour vous, & que vous ne vous ſeriez pas défié que l'eſprit d'orgueil & la malignité euſſent pu aveugler cet Auteur, & ſes habiles amis, juſqu'à les laiſſer tom-

ber tous enſemble dans les pauvretés que vous allez voir.

Courtiſane ſignifie, à ce qu'il dit (1), *une femme qui méne à la Cour une mauvaiſe vie ;* comme ſi tout le monde ne ſçavoit pas, que ce terme ne ſe dit preſque que des femmes de joie de Veniſe, où il n'y a point de Cour, & de celles de Rome ; où, quoiqu'il y en ait une, elles n'y font pas figure aſſurément.

Il n'y a guéres que le Peuple, décide-t-il ailleurs (2), *qui diſe achalander : il faut dire accréditer.* Comment peut-on confondre deux termes de ſignification ſi claire, & ſi différente ? Comme ſi les honnêtes gens n'étoient pas obligés de dire l'un & l'autre, auſſi bien que le peuple, quand ils en ont beſoin : puiſque tous les deux ſont également néceſſaires, & uſités ? Eſt-ce qu'*accrédité* ne veut pas dire, qui *a bon crédit*, & *achalandé* qui *a bon débit*, ou qu'*avoir bon crédit*, & *avoir bon débit*, ſont la même choſe ? A-t-on jamais dit qu'un Marchand a bon crédit, pour dire qu'il vend beaucoup ?

Il remarque fort judicieuſement (3), qu'on abuſe beaucoup du mot de *choſe*, qui eſt un terme fort bas, en l'employant au lieu du propre nom des choſes dont on parle, par pareſſe, ou par négligence d'ap-

(1) Pag. 141. (2) Pag. 11. (3) Pag. 118.

prendre ou de chercher ce nom. Mais qui ſe défieroit, que cette excellente Remarque dût aboutir à ſe plaindre de ce que beaucoup de gens, parlant de ces *groſſes ſéparations de pierres, qui ſe voient dans les Croiſées des vieux Bâtimens, ont coutume de dire*, ces choſes de pierres ſont bien vilaines; *ne ſçachant pas le nom de* Meneaux, *que les Architectes y donnent.*

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.

Se peut-il qu'il ne ſçache pas, que bien loin que ce ſoit une perfection, c'eſt plûtôt un vice, dans le Langage ordinaire, que de parler trop en termes des Arts, comme c'eſt auſſi un défaut de n'en pas employer de certains? Il y a donc un milieu en cela, comme en tout, pour éviter également l'affectation de paroître trop habile en des matieres qu'un galant homme ne doit pas faire gloire de ſçavoir; & pour éviter auſſi l'ignorance groſſiere & ruſtique de celles, qu'il eſt en quelque ſorte honteux d'ignorer. Le diſcernement qu'il y a à faire ſur ce ſujet n'eſt pas fort difficile. On ſçait bien qu'on n'eſt pas obligé, comme il prétend, de ſçavoir *les noms de tout ce qui peut tomber ordinairement ſous les ſens*, comme, par exemple, tous les termes de Maçonnerie & de Charpenterie,

penterie ; & qu'on eſt au contraire obligé de ſçavoir les plus communs, & les plus ordinaires de ces termes. Mais je ne penſe pas, qu'autre que lui s'aviſe jamais de prétendre, que celui de *Meneaux*, qu'il choiſit ſi curieuſement entre un million d'autres pour appuyer ſon ſentiment, ſoit de ces plus communs & plus ordinaires.

Et il ne ſert de rien d'alléguer, comme il fait à ce propos, ce que Furetiere diſoit avec beaucoup de raiſon qu'un Architecte parle fort bon François, quand il parle en termes des choſes de ſon Art, quoique ces termes ſoient peu connus. On peut même ajouter qu'il ne parleroit pas bon François, s'il en parloit en d'autres termes ; parce qu'il eſt Architecte, & que ce ſeroit une affectation auſſi vicieuſe à lui de les éviter, qu'aux autres gens de les employer. Or l'affectation eſt un défaut dans le Langage de qui que ce ſoit, comme en toute autre choſe.

Mais qui croiroit qu'après avoir ſi bien remarqué l'abus du mot de *choſe*, il en abusât lui-même, comme il fait, en expliquant celui de *pratiquer ? Il ſe prend encore*, dit-il, *pour* (1) *ménager bien une choſe ; comme, J'ai pratiqué un petit Cabinet dans ma Chambre.* Il eſt difficile de s'exprimer plus

(1) Pag. 144.

imparfaitement, qu'en appellant un Cabinet une *choſe*.

Vous direz peut-être, qu'il en eſt arrivé autant à M. de Vaugelas qu'à lui, & qu'il a fait dans ſon Livre les mêmes fautes qu'il y reprend. Mais il ne les y a pas faites, comme lui, après les avoir repriſes. Il les a repriſes, ou pour mieux dire, il s'eſt repris lui-même auſſi-bien que les autres qui les font après les avoir faites; ce qui eſt également raiſonnable, & de bonne-foi. *Si l'on m'objecte*, dit-il, en parlant d'une expreſſion qu'il condamne, *que je m'en ſuis ſervi fort ſouvent de cette ſorte, j'avouerai franchement, que j'ai failli en cela, comme en beaucoup d'autres choſes, & que je n'ai connu la faute dont j'avertis maintenant les autres, que depuis peu.* Il eſt fort naturel qu'un Auteur apprenne pendant l'impreſſion d'un long Ouvrage quelque choſe qu'il ne ſçavoit pas auparavant; mais il eſt bien rare, qu'il veuille l'avouer ſi naïvement.

Ce qu'il y a de plus plaiſant eſt qu'un homme qui croit, qu'on doit ſçavoir tous les termes de Bâtimens juſqu'aux moins connus, comme celui de *meneaux* (1), ne ſçache pas la véritable ſignification d'un auſſi connu, que celui de *fondation*. Car il pré-

(1) Pag. 231.

tend, qu'il ne ſe dit, que pour exprimer l'action de jetter les fondemens, ce qu'il appelle *le jet des fondemens*. Cependant tous les Architectes vous diront, que tant qu'ils parlent d'une Maiſon à bâtir, ou qu'on bâtit actuellement, ils n'appellent jamais que du mot de *fondation* ce qu'ils appellent avec tout le monde du mot de *fondement*, quand ils parlent d'une Maiſon bâtie. *Cette muraille que nous faiſons*, diront-ils, *a ſix pieds de fondation*. Cela veut-il dire ſix pieds de *jet de fondemens*, comme il faudroit l'entendre ſelon lui ?

On dit *Nonce*, decide-t-il encore (1), & non pas *Ambaſſadeur du Pape*. Je ne penſe pas que cela apprenne rien à perſonne, ſinon, qu'il ne ſçait pas qu'on appelle du même nom les Députés des Provinces aux Dietes de Pologne, car il l'auroit dit apparemment, s'il l'avoit ſçu.

Qui a jamais fait ſcrupule de dire *ſuivre un exemple* (2) ? Y a-t-il quelqu'un qui ait beſoin d'être averti (3), qu'on ne dit pas *le cheval à mon frere, à raiſon que, accoſtable, advertance, cécité, affluer, barbotter, calvitie ou chauveté, depiqué, diſetteux, explorateur, immiſericordieux, impieuſement, immortification, incharitable, chan-*

(1) Pag. 335. (2) Pag. 408. (3) Pag. 1. 16. 20. 32. 39. 85. 100. 166. 177. 223. 257. 258. 116. 114. 609. 231.

delle de cire, *cieux de lit*, *rhétorication*, *plus bien* au lieu de *mieux*, & vingt autres ſemblables que je me laſſe de rapporter ? Qui doute qu'*incontinent* ſoit un bon (1) mot ? Peut-on employer quatre ou cinq pages à prouver, comme il a parfaitement bien fait, qu'*affectionné Serviteur* ne s'écrit qu'à un Inférieur, & non pas au Roi (2), comme Furetiere l'a fait, le moins poli de tous les hommes ? Les ridicules ſubtilités, qu'il alléguoit pour ſoutenir ſa groſſiereté, méritoient-elles d'y répondre ſi reguliere-ment ?

Que ne doit-on point à notre Auteur, pour avoir appris au monde qu'*omelette* (3) vient de deux mots Grecs, ce qui avoit échappé à l'Illuſtre qui avoit traité ce mot avant lui ? Qu'*il faut uſer rarement de compliment* (4) ? Qu'il ſeroit *ridicule* de dire, *qu'il faut retenir le cheval de ſes Paſſions par la bride de ſa Raiſon* ? Que *l'Acroſtiche eſt une choſe fort mépriſée* ? Qu'on ne dit point *Monſieur Virgile & Monſieur Cicéron* ? Qu'on écrit JESUS-CHRIST en Lettres capitales ? Que *Viſitation* ne ſe dit que de la Fête de la Vierge qui porte ce nom ? Qu'on ne dit point *l'Académie du Pleſſis & l'Académie de Clermont* : Qu'on dit *le College du Pleſſis*

(1) Pag. 251. (2) Pag. 34. (3) Pag. 49. (4) Pag. 129.

& le Collége de Clermont (1) ? Je m'étonne qu'un homme ſi poli ait manqué à dire le Collége de Louis le Grand.

Qu'*un galant homme* veut dire autre choſe qu'*un homme galant ?* duquel il donne cette définition ingénieuſe, que c'eſt *un homme qui a de certaines paſſions qu'il ne devroit point avoir* (2).

Que *l'air ſignifie autre choſe que les manieres*, & que *pour les avoir charmantes, il faut s'en faire une heureuſe habitude* (3). Ne lui eſt-on pas bien obligé d'avoir découvert ce ſecret au Public ?

Que *la viande trop graſſe ſe doit plûtôt nommer dégoutante, que raſſaſiante* (4). Qu'*il faut fuir ces termes communs, cela vous plait à dire, il n'y a pas de quoi, vos mépris vous ſervent de louanges* (5). Que quand on demande à une perſonne qui eſt aſſiſe, *comme elle ſe porte*, & *comment va la Maiſon ?* il ne faut pas que cette perſonne réponde, *qu'elle ne ſe porte pas, mais que c'eſt la Chaiſe qui la porte, & que la Maiſon eſt toujours en ſa place* (6), & mille autres choſes auſſi curieuſes que celles-là ; mais qu'il m'ennuie de copier, & qui ne ſe trouvent point dans Vaugelas.

Vous direz peut-être, qu'il en a bien re-

(1) Pag. 96, 22, 322, 433, 706, 19. (2) Pag. 226. (3) Pag. 293. (4) Pag. 664. (5) Pag. 127. (6) Pag. 210.

marqué une auſſi baſſe ; mais il s'en excuſe : ce que notre Critique ne fait point ; car il ſeroit bien empêché à le faire. C'eſt quand M. de Vaugelas traite de la maniere de placer le mot de *Monſieur* dans le diſcours familier, pour éviter les mauvaiſes équivoques que l'on y fait tous les jours. *Encore*, dit-il, *qu'elles ſoient déraiſonnables pour l'ordinaire, & ne ſe puiſſent pas dire équivoques, comme celle qui eſt ſi triviale, & ſi importune, mais que l'exemple m'oblige d'alléguer*, Voulez-vous du veau, Monſieur. *Si eſt-ce qu'il ne faut pas laiſſer de les éviter, & avec d'autant plus de ſoin qu'il y a plus de perſonnes déraiſonnables que d'autres.* Si les Sotiſes que notre Critique rapporte étoient aſſaiſonnées comme celle-là, on auroit tort de s'en plaindre.

CHAPITRE XV.

De la Réputation des Livres en France.

VOus ſerez ſans doute ſurpris, qu'un homme capable de ces égaremens, ait oſé écrire ſur une matiere auſſi fine & auſſi délicate que la Langue, quand même il l'auroit fait avec toute la modeſtie & honnêteté imaginable. Mais il y a lieu de l'être da-

vantage, que les Ecrivains fameux, à qui il paroit dévoué, n'ayent pas eu la charité, ou le diſcernement de retrancher de ſon Livre tant de choſes inexcuſables. Cependant, il n'y a rien en cela de fort nouveau, & ils en ont fait réuſſir qui n'étoient pas meilleurs.

Un pauvre Particulier, qui n'eſt d'aucune Communauté, qui ne tient à aucune cabale, & qui n'a point de protection éclatante, tremble quand il ſe met à écrire ; ſur-tout, s'il a quelque réputation à ſoutenir. Il peſe toutes ſes ſyllabes, il ſe défie de toutes ſes idées, il cherche de tous côtés de bonnes Critiques, il écoute toute ſorte d'avis ; & ſe donnant ainſi le tems & la peine néceſſaire, pour amener ſon Ouvrage à la perfection, s'il ne dit pas toujours d'excellentes choſes, du moins ne fait-il pas des fautes groſſieres.

Mais un Ecrivain aſſuré du ſuccès de ſon Livre, quel qu'il puiſſe être, & perſuadé que perſonne n'oſeroit s'y oppoſer ; qui ſe ſent porté, comme ſur les ailes des vents, par le crédit d'une groſſe cabale, prête à élever juſqu'aux nues tout ce qui lui viendra au bout de la plume, & auſſi prévenue pour lui que lui-même ; n'y regarde pas de ſi près. Comme il n'eſt point éclairé par la crainte du jugement des hommes, il eſt ſujet à ſe laiſſer éblouir par la premiere lueur de raiſon & de

vérité, qui brille d'abord aux yeux de l'eſprit dans toutes les penſées nouvelles ; & il croit toutes les ſiennes auſſi juſtes, & auſſi ſolides, que l'amour propre les lui repréſente.

C'eſt ce qui eſt arrivé à quelques-uns même de *ces Meſſieurs*, auſſi bien qu'à notre Critique. Ils firent d'abord quelques Ouvrages d'une bonté inconteſtable, qui, entre autres beautés en avoient une toute nouvelle en ce tems-là, & d'un grand poids. C'étoit de traiter les matieres de Religion avec politeſſe, au lieu que juſqu'alors preſque tous les Livres François de dévotion étoient écrits avec une groſſiéreté ou du moins une ſéchereſſe à rebuter tout le monde. Ajoutez à cela la retraite & l'obſcurité affectée dans laquelle ces Auteurs vivoient ; la jalouſie qu'ils donnérent, & les mauvaiſes affaires qu'elle leur attira ; l'agrément du myſtere, & le mérite de la perſécution : faut-il s'étonner, que toutes ces cauſes jointes enſemble ayent produit ce phantôme de réputation, à l'ombre duquel tant d'autres Livres moins bons, qu'ils ont publiés depuis environ vingt ans, ont quaſi ſupplanté les excellens ; enſorte qu'on ne parle preſque plus des excellens, & qu'on ne lit plus les autres.

L'amour déréglé de la nouveauté, qui eſt le péché originel de notre Nation, ſuffiſoit

ſeu

ſeul pour cauſer ce déſordre. On ſçait, que le mérite des meilleures choſes vieillit bien vîte parmi nous. En vain les habiles gens les reclament, & ſe récrient contre l'oubli dans lequel elles tombent auſſi-tôt; le François n'eſt pas né pour relire. Tout ce qu'il a vu, quelque bon qu'il l'ait trouvé, devient dès-lors mépriſable pour lui en comparaiſon de ce qu'il n'a pas vu : ſa legereté naturelle l'emporte toujours ſur le diſcernement des Connoiſſeurs ; & par cette raiſon on ne pourra jamais faire de fondement en France ſur les Réputations récentes ; & la moindre des vieilles y eſt une marque plus aſſurée de mérite que la plus grande des nouvelles.

Le prompt dégoût de tout ce qu'on a vu rend donc les nouveautés tout autrement néceſſaires, que dans les autres Pays, pour s'occuper & remplir les vuides de la vie : & ce beſoin indiſpenſable où l'on en eſt, fait qu'on n'y regarde pas de ſi près, de peur de ne s'en pas accommoder ſi on y regardoit ; & qu'ainſi, l'on s'accommode de tout, pour un tems, dans la crainte de ne rien trouver de nouveau, qui accommode davantage.

Cette vérité n'eſt pas bornée aux ſeuls Livres de *ces Meſſieurs :* elle s'étend généralement à tous les Ouvrages d'eſprit, juſqu'aux Piéces de Théatre & aux Sermons. Il peut y

avoir eu en d'autres tems plus d'Ecrivains en France qu'il n'y en a ; mais il faudroit être de bien mauvais gout, pour trouver qu'il y en ait jamais eu tant d'excellens à la fois, que nous en avons vus enſemble. On leur rend juſtice à tout prendre, à qui plus, à qui moins, ſelon que leur mérite eſt plus ou moins accompagné des autres cauſes qui donnent de la réputation aux Livres ; car il eſt vrai de dire, que ceux mêmes de ces Livres dont le mérite eſt le plus nud, & dépourvu de ces avantages étrangers, font toujours aſſez de bruit pour marquer leur valeur, ſinon auſſi grande qu'elle eſt en effet, du moins aſſez pour ne laiſſer aucun lieu d'en douter.

Il ſembleroit que cette juſtice, que le Public rend aux bonnes choſes, dût être fatale aux mauvaiſes, & que le même diſcernement, qui fait approuver les unes, devroit faire rejetter les autres. Point du tout. Quelque mauvaiſes que ſoient ces autres, il faudroit qu'elles le fuſſent étrangement, pour n'avoir pas toujours un mérite en France, quand elles ſont nouvelles : & ce mérite, joint à celui que les Lecteurs de mauvais gout y trouvent, quelque méchantes qu'elles puiſſent être ; ſuivant cette réflexion de Cicéron, *Tanta fœx eſt in urbe, ut nihil ſit tam invenuſtum, quod non ali-*

cui venuſtum eſſe videatur (1) : ces deux mérites joints enſemble donnent ſouvent aſſez de vogue à de fort chétifs Ouvrages, pour leur faire faire pendant un tems, autant de bruit que les meilleurs en ayent jamais fait.

Cette vogue ne trompe guéres les Connoiſſeurs, qui ſont, pour la plupart raſſemblés à Paris, où eſt le ſiége du diſcernement; & s'ils vouloient être bien unis, & ſinceres, elle ne dureroit pas, & ne ſeroit jamais ſi grande qu'elle eſt quelquefois. Mais la jalouſie qu'ils ont les uns des autres fait, qu'au lieu de ſe rendre juſtice mutuellement, ils gardent un ſilence religieux ſur le mérite des Livres qu'ils eſtiment le plus dans l'ame, quand les Auteurs ne ſont pas de leur cabale ; pendant qu'ils louent hautement, contre leur conſcience, de méchans Ecrivains, qui ne leur font point d'ombrage, & qui flatent leur vanité par des éloges dont cette ſorte de gens n'eſt pas avare. Il arrive de-là, que le commun du monde, qui ne juge pas de ces choſes par ſoi-même avec pleine aſſurance, ne ſçait plus que penſer, quand il voit des Auteurs comme ceux-là, qu'il eſtime néceſſairement & qui ſont ſouvent des plus eſtimables, ne faire aucun cas d'autres, qui ſemblent auſſi eſtimables qu'eux, & en eſtimer au contraire, qu'on

(1) Cicer, ad Famil. Lib. VII. Epiſt. LII.

trouveroit, ſi on oſoit, fort mépriſables : il arrive, dis-je, de-là, que le Vulgaire ne ſçait à quoi s'en tenir; & que les Provinciaux & les Etrangers, qui ſont éloignés de la ſource du diſcernement, confondent quelquefois, ſur la foi du Public, les Ouvrages les plus merveilleux avec les plus impertinens qui font du bruit; car rien n'eſt ſi facile à un Ecrivain, que d'en faire quelque tems à Paris, quelque impertinent qu'il puiſſe être.

Louer tous les Auteurs en face, mais jamais en préſence l'un de l'autre; approuver par un geſte, ou par un ſourire, le mal qu'ils diſent des abſens; rendre viſite reguliérement toutes les ſemaines à cinq ou ſix Précieuſes, ou femmes ſçavantes, à qui on ne laiſſe pas de dire quelques douceurs, fuſſent-elles plus laides que des guenons, ou plus vieilles que les Fées; aller du moins une fois le mois faire la Cour aux Auteurs importans, qui tiennent avec raiſon le haut bout; & vivre familierement avec les Libraires les plus achalandés : y a-t-il rien de ſi facile que tout cela ? Cependant c'en eſt aſſez pour tirer un Livre de l'obſcurité, fût-il plus mauvais que *les Fanfares de Roger Bon-Tems*; & tel, qui n'en a fait de guéres meilleurs, eſt parvenu par cette voie où des gensin eſtimables ne parviendront jamais.

Que ſi cela arrive à Paris, dans le centre des lumieres & de la délicateſſe, faut-il s'étonner des éloges que les Etrangers donnent quelquefois aux plus mépriſables Ecrivains, dont ils voient les ouvrages auſſi vantés, & auſſi recherchés que les meilleurs Livres; que ces illuſtres, à fauſſes enſeignes, ſoient traités d'égal, par exemple, dans les Journaux d'Hollande, avec des Auteurs dont ils ne ſont pas dignes d'être les Copiſtes? Cependant quel honneur pour un homme, qui après avoir lu, écrit, conféré & médité, trente ou quarante ans, s'eſt épuiſé à digerer & reduire, dans le moindre volume qu'il a pu, le fruit d'un ſi long travail; mais en récompenſe, où le bon ſens, l'érudition utile, & la véritable politeſſe, brillent de toutes parts: Quel honneur, dis-je, pour un Auteur de cette Claſſe, que de partager les mêmes louanges avec des Ecrivains, qui ne peuvent pas quelquefois ſe dire vrais Auteurs de quatre pages, entre quatre cens dont leur Livre eſt compoſé? Avec de prétendus Spirituels, qui ne ſont dans le fond que chimériques? Des Fanatiques, qui s'imaginent de voir plus clair dans l'avenir, qu'on ne voit la plûpart du tems dans le paſſé? Des Spéculatifs égarés, qui abuſent de leur eſprit & de leur loiſir, à ſe forger des idées obſcures des choſes les plus con-

nues, ou à vouloir expliquer les plus inexplicables? Des Critiques implacables, qui s'imaginent que le Public ne ſe laſſe, non plus qu'eux, d'examiner ſans aucune utilité les fautes de leurs adverſaires? Des Curieux ſans diſcernement, qui, ſuppoſant que tout ce qui n'eſt pas ſçu, mérite de l'être, traitent à fond des choſes ſi inutiles qu'un homme ſage ſouhaiteroit de les oublier s'il les ſçavoit? Des Ecumeurs de Ruelles, qui, ſous prétexte de parler de choſes propres à la pratique du monde, ne diſent rien que tout le monde ne ſçache, & que tous les gens de bon goût ne s'ennuyaſſent d'écouter, bien loin de prendre la peine de le lire? Des Déclamateurs groſſiers & paſſionnés ſur les affaires du tems, dont les engagemens & les intérêts perſonnels ſont l'unique régle dans tout ce qu'ils diſent ſur la Religion & l'Etat? De pitoyables Traducteurs d'excellens Livres, qu'ils ne ſont pas dignes de lire? Enfin de mauvais compilateurs, qui, à la honte du ſiécle, & au ſcandale de toute l'Europe, ont honoré impunément du vénérable nom d'Hiſtoire, de miſérables Rapſodies, également dépourvues de bonne-foi, de politeſſe, & de bon ſens? *Neminem nomino; quare iraſci mihi nemo poterit, niſi qui antè de ſe voluerit confiteri* (1)

(1) Cicer. pro lege Maniliâ.

LETTRE.

Apologie de l'Abbé de la Trappe,

A Mr. le M. D. B.

JE vous avoue, Monſieur, que j'ai conçu une véritable indignation contre ceux dont vous me parlez dans la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & quoique je regarde, avec aſſez de ſang froid, l'injuſtice des Jugemens des hommes, je n'ai pu m'empêcher de ſentir quelque émotion, en liſant l'effroyable malice dont vous avez bien voulu me faire part.

La Vertu fut toujours perſécutée: je le ſçais; & la calomnie noire, produite par une envie lâche, fut toujours la ſuite la plus ſure de la Sainteté la plus relevée. Mais encore faut-il quelque prétexte à la calomnie; & l'on doit, pour le moins, chercher des couleurs pour déguiſer une impoſture: car enfin, des médiſances outrées, vagues, & générales, ne font plus d'impreſſion ſur les habiles gens.

Que peut-on dire de Monſieur l'Abbé de la Trappe, depuis ſa retraite admirable, qui eſt peut-être l'effet le plus prodigieux qu'on ait jamais vu de la Grace?

Une mortification de corps & d'eſprit, une Pénitence ſévére, un Jeûne exact & rigoureux, une Solitude continuelle & jamais interrompue, des Méditations profondes & ſaintes, un Amour pour Dieu qui n'éclate que dans le ſilence, & des ſoins ardens & efficaces pour la vertu d'une Communauté qu'il a comme fondée & qu'il inſtruit par ſa parole & anime par ſon exemple : voilà ce qui a ſuccédé à la vie mondaine de cet homme illuſtre. Je ne ſçais ſi Dieu a jamais tiré plus de gloire de ceux qui lui furent toujours fidéles.

La politeſſe, qu'il avoit acquiſe dans le grand monde, ne l'a point quitté, il eſt vrai : & ſon diſcernement ſur toutes choſes eſt auſſi juſte, & ſon goût auſſi fin, que jamais. Mais quoi ! l'Eſprit de Dieu détruit-il le bon eſprit & la juſteſſe ? Et n'eſt-ce pas aſſez que cet eſprit ne s'emploie à autre choſe qu'à la Piété la plus haute & la plus parfaite ?

Il compoſe, dit-on, des Livres ſi beaux & ſi bien écrits. Mais que n'ajoute-t-on, qu'ils ont de plus une onction répandue, qui ſe trouve rarement ailleurs, & qui eſt la marque déciſive de la Sainteté de leur Auteur ? N'auroit-on point envie de condamner tant de grands Saints, parce qu'ils ont bien écrit ? Saint Auguſtin en eſt-il moins

moins vertueux, parce que tout ce que nous avons de lui eſt admirable?

On ne ſçauroit lui rien objecter ſur ſa Doctrine. Il a trop pris de ſoin pour en rendre la pureté publique; perſuadé qu'un homme, qui dirige les autres, doit rendre compte au Public de ſes ſentimens, & que ſa croyance ne doit pas ſeulement être orthodoxe, mais qu'elle doit être encore exemte de tout ſoupçon de nouveauté.

Sa Morale eſt ſévére, & il porte la perfection religieuſe à un point auquel il eſt difficile d'atteindre. J'en demeure d'accord. Tout le monde n'eſt pas Religieux de la Trappe; & il eſt beau qu'il ſe trouve quelques ames dans le Chriſtianiſme, ſi détachées de la terre, des Créatures, & d'elles-mêmes, qu'elles ſemblent être indépendantes du corps auquel elles ſont attachées, & qu'elles traitent comme leur Eſclave.

Peut-on, d'ailleurs, s'élever trop haut quand on veut aller juſqu'à Dieu même? Quelques efforts que l'on faſſe, on ſe trouve toujours aſſez éloigné de cette ſublime Divinité, à laquelle nos yeux même ne peuvent atteindre.

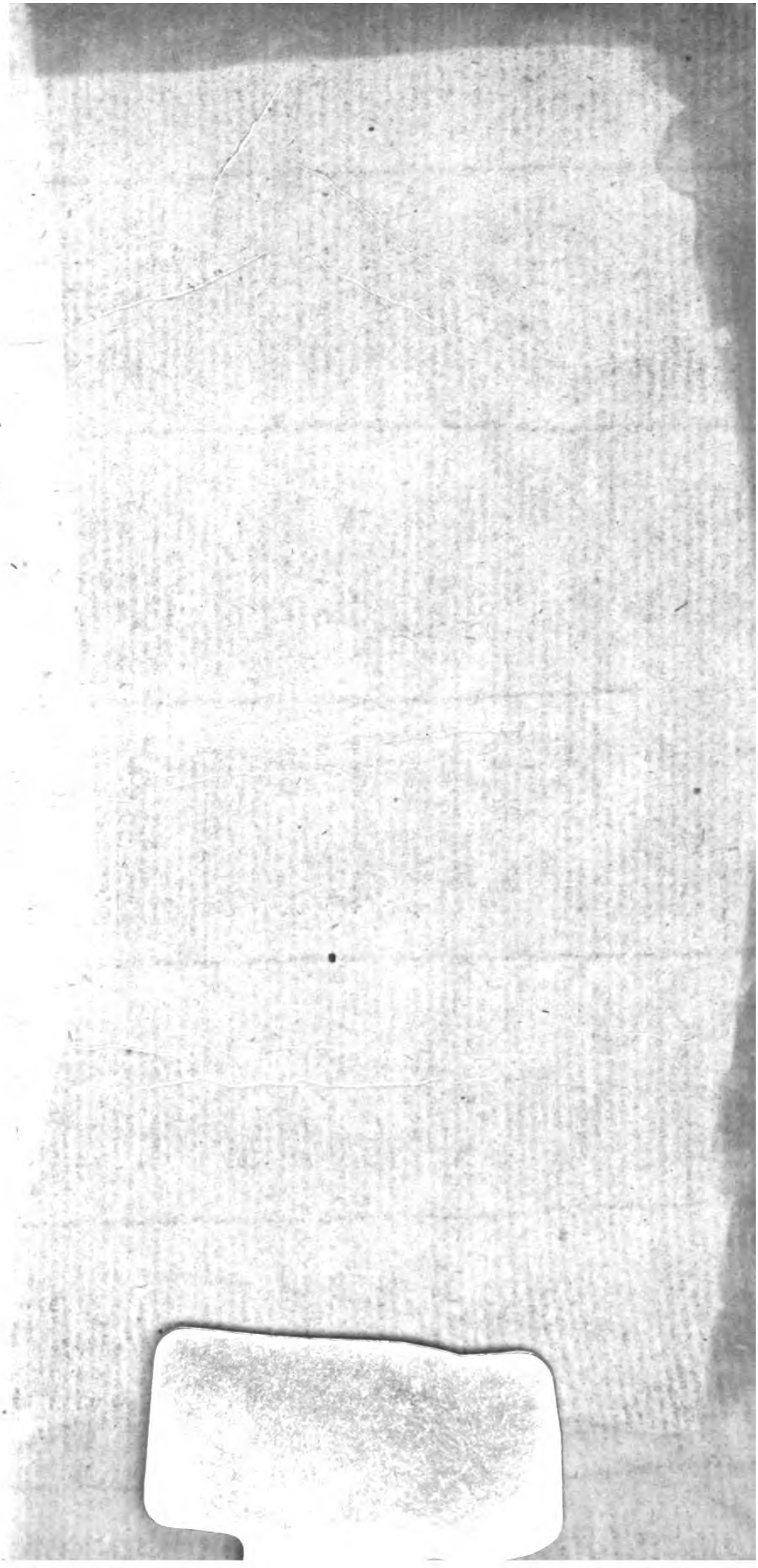
Monſieur l'Abbé de la Trappe agit pour Dieu indépendamment des Créatures & de ſoi-même: il n'a aucun égard, ni à ſes propres deſirs, ni aux ſentimens des autres. Il

commande, il eſt vrai; mais quel commandement! Il veille plutôt ſur la vie de quelques hommes de la derniere pauvreté, qui ſont comme enſevelis dans l'obſcurité de leurs retraites. Il leur ordonne ce qu'il exécute lui-même le premier. Il les fait prier, méditer, travailler, & ſe taire. Il prie lui-même, il médite, il travaille, & ſe tait.

Il parle pourtant quelquefois; mais c'eſt pour relever ſes freres de leurs chutes, pour les fortifier dans leurs foibleſſes, pour les éclairer dans les ténébres & les obſcurités qui viennent quelquefois les ſurprendre. Il les conſole de ces aridités, qui ſont ſi connues aux perſonnes de vertu. Il réprime même la vivacité de leur zèle & de leur piété, & met un tempérament judicieux à leur ferveur. Il les enſeigne dans les myſteres qui doivent leur être connus, & il réſout les doutes que la foibleſſe de leur Raiſon peut produire. Il eſt leur Maître, & leur Pere; & par un talent merveilleux, il devient ou vif ou lent, ou doux ou ſévére, ſelon le caractere différent de ceux qu'il veut mettre dans le chemin étroit de la perfection Chrétienne.

Qu'on diſe ce qu'on voudra, il eſt au-deſſus de l'envie & de la calomnie; ſemblable à ces aigles, qui s'élevent aſſez haut pour

être hors des atteintes des chaſſeurs. Les lumieres de M. l'Abbé de la Trappe éblouiſſent ſes ennemis, & la pureté de ſa Morale & de ſa vie eſt la honte de leur relâchement & de leur tiédeur.

Fin du quatriéme Volume.

520375